

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Figures du héros dans la représentation de la Seconde Guerre mondiale au Québec : redéfinitions et déplacements

par  
Valérie Beaulieu

Département de littérature comparée  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de M.A.  
en Littérature comparée

Septembre 2008

© Valérie Beaulieu, 2008



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Figures du héros dans la représentation de la Seconde Guerre mondiale au  
Québec : redéfinitions et déplacements

présenté par :

Valérie Beaulieu

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Amaryll Chanady  
président-rapporteur

Jacques Cardinal  
directeur de recherche

Chantal Bouchard  
membre du jury

Mémoire accepté le 12 novembre 2008

## REMERCIEMENTS

« PUISQU'IL FAUT TOUJOURS RECOURIR AUX MOTS  
POUR EMPÊCHER LE SILENCE DE PARLER TROP FORT »

ROMAIN GARY

Dans cette étude, nous avons tenté d'effacer, de taire ces mots qui empêchaient le silence de s'adresser aux individus, à nos mémoires, à notre histoire. Le silence est devenu à travers le temps le langage privilégié des soldats québécois ayant participé à la Seconde Guerre mondiale ; leur histoire ne fut que très peu écoutée et étudiée. Nous avons donc cherché à expliquer ce silence, à expliquer et à comprendre ces mots, auxquels il faut recourir selon Gary, qui le forçait à demeurer silencieux. Nous avons aussi essayé de déchiffrer ce mutisme aux milles histoires afin que la mémoire collective québécoise puisse retrouver une part cachée d'elle-même dans la parution de divers romans historiques provenant de la plume d'anciens combattants.

Dans ce chemin sinueux du silence, nous avons certes été orientée et soutenue. Un merci spécial à notre directeur de recherche, Jacques Cardinal.

Nous tenons également à remercier famille et ami(e)s qui ont écouté nos joies, nos angoisses, nos nouvelles découvertes pendant près de deux ans. Et que dire de cette personne qui partage votre quotidien, attentive à votre travail et à tous les changements qui peuvent survenir : merci Pierre-Olivier.

Finalement, merci aussi à mes étudiants du Collège André-Grasset 2007-08 qui ont su nous donner confiance. Nous terminons ce mémoire pour mieux aller vous retrouver.

*Il est temps d'ouvrir grand vos yeux et vos oreilles pour ce non-dit qui ne cherchait qu'à se faire entendre.*

## RÉSUMÉ (FRANÇAIS)

Le présent travail de recherche vise à expliquer, tout d'abord, le déplacement de la figure du héros dans la représentation de la Seconde Guerre mondiale dans quelques œuvres de la littérature et de la cinématographie québécoises. Ensuite, la redéfinition de la notion d'héroïsme dans certains romans historiques traitant de cette période et de ces événements est développée. Cette étude permet donc de mieux circonscrire et de comprendre davantage l'identité québécoise et les mécanismes de sa mémoire collective. Il s'agit avant tout d'une recherche littéraire, mais qui est également intimement liée à l'histoire du Québec et à son identité.

En effet, compte tenu des tensions linguistiques au sein du Canada, de l'apogée du bilinguisme à sens unique dans l'Armée canadienne, du mépris envers l'effort de guerre québécois, la Seconde Guerre mondiale apparaît comme une page regrettable de l'Histoire du Québec. Une page que le Québec a vite voulu oublier. Notre mémoire ne s'est pas approprié, n'a pas revendiqué sa juste part de gloire à la suite de la victoire des forces canadiennes en Europe. Il s'agit d'un exemple des plus pertinents du concept de « mémoire empêchée » défini par le philosophe Paul Ricoeur ; un bel exemple aussi d'une mémoire collective qui réorganise les éléments de son passé en vue d'une compréhension nouvelle, en apparence moins douloureuse. Cette étude s'interroge sur le fait que la Seconde Guerre mondiale soit devenue au Québec semblable à un tabou, à un événement sans gloire où s'effectue, dans la littérature et dans le cinéma, un déplacement de la figure du héros. Elle vise finalement à favoriser la réconciliation entre la mémoire collective québécoise et son passé et à l'encourager à rompre avec les distorsions de la réalité qui se sont produites au cours des dernières décennies.

**Mots-clés** : représentation, Seconde Guerre mondiale, tensions linguistiques, déserteur, littérature québécoise, Jean-Jules Richard, Jean Vaillancourt, mémoire empêchée.

## RÉSUMÉ (ANGLAIS)

Primarily, the research attempts to explain the way that the hero figure is represented in World War II within certain Quebecois literary and cinematographic works. Then, the redefinition of the notion of heroism in certain historical novels during this period and its events are further explored. This study therefore allows us to better understand and define the Quebecois identity and the mechanisms of its collective memory. It is, first and foremost, literary research, but is also intimately linked to the history of Quebec and to its identity.

In the midst of linguistic tensions in Canada, the peaking bilingualism in the Canadian army, and contempt towards the effort of the Quebecois war, World War II seemed like a regrettable page in the history of Quebec—a page that Quebec would like to forget. Our memory is that we were not appropriated; that we did not claim our right to glory after the Canadian forces' victory in Europe. This is not only a good example of “thwarted memory”, as defined by philosopher Paul Ricoeur, but also that of a collective memory which comprehensively reorganizes elements of its past in a new way, to make it seem less painful. This study questions why World War II has become so taboo in Quebec, why it is viewed as an event without glory or closure, and why the hero figure seems displaced in literary and cinematic works. In the end, the study supports uniting the collective Quebecois memory with its past and therefore encourages breaking away from the distorted realities that have developed over the past decades.

**Key-words:** representation, World War II, linguistic tensions, deserter, Quebecois literature, Jean-Jules Richard, Jean Vaillancourt, thwarted memory.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	III
RÉSUMÉ (FRANÇAIS) .....	IV
RÉSUMÉ (ANGLAIS).....	IV
INTRODUCTION : PRÉSENTATION DE LA PROBLÉMATIQUE.....	7
PREMIÈRE PARTIE : MISE EN SITUATION ET CONTEXTE SOCIO-HISTORIQUE .....	9
<b>CHAPITRE UN : LA SECONDE GUERRE MONDIALE, SA REPRÉSENTATION ET LA MÉMOIRE QUÉBÉCOISE</b> .....	10
A. UNE PAGE D'HISTOIRE DOULOUREUSE .....	11
B. APERÇU DE LA REPRÉSENTATION DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE.....	17
C. APERÇU DE LA REPRÉSENTATION DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE DANS LA CINÉMATOGRAPHIE QUÉBÉCOISE .....	26
D. DÉSOLANT CONSENSUS.....	29
<b>CHAPITRE DEUX : LES TENSIONS LINGUISTIQUES ET LEUR REPRÉSENTATION</b> .....	31
A. DISCORDES AU SEIN DE LA MILICE CANADIENNE : DE 1763 À 1945.....	32
B. FRATERNITÉ AU SEIN DE NEUF JOURS DE HAINE ? .....	33
C. LES CANADIENS ERRANTS DE JEAN VAILLANCOURT.....	36
D. CONFRONTATIONS VIVES : LA GUERRE, YES SIR ! DE ROCH CARRIER.....	39
E. CONCLUSION DU CHAPITRE.....	43
<b>DEUXIÈME PARTIE : FIGURES DU HÉROS DANS LES ROMANS HISTORIQUES : REDÉFINITIONS</b> .....	44
<b>CHAPITRE TROIS : NEUF JOURS DE HAINE, JEAN-JULES RICHARD</b> .....	45
A. INTRODUCTION AU ROMAN.....	45
B. LE SOLDAT : UNE BRUTE À L'INSTINCT DE FEU.....	47
C. LE SOLDAT : L'HOMME SOUS LES PASSIONS .....	49
D. TOUS DES HÉROS ?.....	52
E. LE SOLDAT : UN ROBOT SOUMIS ET PROGRAMMÉ.....	56
F. CONCLUSION AUTOUR DE JEAN-JULES RICHARD.....	59
<b>CHAPITRE QUATRE : LES CANADIENS ERRANTS, JEAN VAILLANCOURT</b> .....	60
A. INTRODUCTION AU ROMAN.....	60
B. LA GUERRE ET SON SPECTACLE : UN AUTRE MONDE.....	62
C. LE PARADOXE DU SOLDAT : ÊTRE ANTINOMIQUE.....	65
D. UNE GUERRE DANS LA HAINE ET DANS LA FOLIE.....	69
E. UNE MAIN PUISSANTE ET MYSTÉRIEUSE.....	73
F. LES CANADIENS ERRANTS ET SA REDÉFINITION DE L'HÉROÏSME.....	74
G. UN PÉNIBLE RETOUR AU PAYS.....	79
H. CONCLUSION AUTOUR DE JEAN VAILLANCOURT.....	82
<b>CONCLUSION</b> .....	85
<b>LA SECONDE GUERRE MONDIALE DANS LA MÉMOIRE QUÉBÉCOISE : UNE MÉMOIRE EMPÊCHÉE</b> .....	86
A. LA MÉMOIRE COLLECTIVE ET SES DÉFINITIONS.....	88
B. LA MÉMOIRE EMPÊCHÉE ET LA REPRÉSENTATION DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE AU QUÉBEC.....	91
C. LE TRAVAIL DE MÉMOIRE VS LE DEVOIR DE LA MÉMOIRE.....	92
D. DERNIERS PROPOS.....	94
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	96

## INTRODUCTION : PRÉSENTATION DE LA PROBLÉMATIQUE

Notre littérature, notre cinéma, notre théâtre, toute notre culture en fait, observent la même discrétion sur notre participation à ces événements qui changèrent la face du monde<sup>1</sup>.

Cet événement qui changea la face du monde, c'est la Seconde Guerre mondiale. Cette culture si discrète et silencieuse sur le sujet, s'avère la culture québécoise. Robert Comeau, professeur d'histoire à l'Université du Québec à Montréal, prononça ces mots lors d'un colloque organisé conjointement par l'UQAM et par le Collège militaire de Saint-Jean au printemps 1994 et qui portait sur la participation des Canadiens français à la Seconde Guerre mondiale. Lors de ce colloque intitulé « Mythes et réalités », une triste évidence fit l'unanimité : la mémoire collective québécoise n'a pas retenu ces événements et a, de plus, tourné le dos à ces hommes qui ont risqué leur vie au nom de la liberté. Nous pouvons nous demander comment de tels faits historiques ont pu s'effacer avec une rapidité aussi surprenante et inquiétante de la mémoire et de l'imaginaire collectifs québécois. La transmission des connaissances historiques sur la Seconde Guerre mondiale est certes mal assumée au Québec, voire défailante ; un malaise subsiste devant cette période du vingtième siècle. Il ne s'agit donc pas pour la Province canadienne d'un événement générateur de récit(s) héroïque(s). La guerre, voire surtout sa victoire, ne lui appartient pas, du moins pas complètement. Une telle situation provoque un déplacement de la figure du héros dans la littérature québécoise. Ainsi, nos héros ne sont plus ceux qui partent à la guerre ou les soldats québécois volontaires (qui étaient près de cent mille), mais bien les rebelles qui la fuient ou les conscrits révoltés.

Nous nous demandons alors comment sont représentés les soldats, conscrits ou volontaires, dans la littérature québécoise et quelle place est attribuée à la Seconde Guerre mondiale dans la mémoire et dans l'imaginaire collectifs du Québec. Assistons-nous à une redéfinition du concept de l'héroïsme ?

---

<sup>1</sup> COMEAU, Robert. «Présentation : la participation des Canadiens français à la Seconde Guerre mondiale», p. 13 dans *La participation des Canadiens français à la Seconde Guerre Mondiale : mythes et réalités*, Bulletin d'histoire politique, vol. 3, nos 3-4, printemps-été 1995



Nous traiterons donc de l'héroïsme, ou plutôt de l'absence de l'héroïsme, dans la représentation de la Seconde Guerre mondiale dans la culture et dans la mémoire québécoises. Le moyen de transmission du savoir et de la connaissance privilégié dans cette étude sera la littérature. Nous établirons une distinction entre les romans produits par des anciens combattants et ceux livrés par des écrivains qui n'ont connu la guerre qu'indirectement. Dans les deux premiers chapitres, nous exposerons le contexte historique qui a mené à cette position ambivalente du Québec pendant la Seconde Guerre mondiale. Nous parlerons de la tradition militaire canadienne, des tensions linguistiques au Canada et dans les Forces armées canadiennes. Ensuite, nous tenterons de comprendre pourquoi nous avons oublié nos héros. Pourquoi réside-il au Québec une mémoire fragmentaire et lacunaire par rapport à ces événements ? Nous chercherons à répondre à ces questions à l'aide d'explications de textes (par un bref panorama d'œuvres littéraires et cinématographiques touchant cette guerre et par la représentation des tensions linguistiques évoquées dans les œuvres). Nous nous concentrerons surtout sur la dichotomie entre le personnage du guerrier et celui de l'insoumis, du déserteur. Nous verrons ainsi le déplacement de la figure du héros qui s'est effectué dans l'imaginaire québécois. Puis, dans les troisième et quatrième chapitres, nous nous pencherons sur la redéfinition de l'héroïsme dans deux romans historiques, seuls véritables romans au Québec à nous présenter des soldats au front : *Neuf jours de haine* (roman de J.J. Richard) et *Les Canadiens errants* (roman de J. Vaillancourt). Est-ce que ces deux œuvres historiques possèdent la même définition de l'héroïsme ? Est-ce que le personnage principal, soit le soldat, constitue une figure héroïque ? Nous dresserons donc le portrait des guerriers, des héros, ou des « faux-héros », et nous confronterons leurs attributs présents dans chacun des deux romans. L'action, la haine, le courage, la violence, la fuite et le retour en temps de paix composeront les thèmes recherchés dans cette analyse.

**PREMIÈRE PARTIE : MISE EN SITUATION ET  
CONTEXTE SOCIO-HISTORIQUE**

## CHAPITRE UN : LA SECONDE GUERRE MONDIALE, SA REPRÉSENTATION ET LA MÉMOIRE QUÉBÉCOISE

Une question s'impose à la suite de la conclusion des historiens présents au colloque de 1994 portant sur les connaissances et sur la représentation de la Seconde Guerre mondiale au Québec<sup>2</sup> : qui est à blâmer ? Les historiens québécois pour avoir négligé la relation entre la guerre et les Canadiens français ? Les artistes, écrivains comme cinéastes, pour leur mutisme et pour leur désintérêt pour le sujet ? Tel qu'affirmé par Robert Comeau, « nos livres d'histoire en parlent très peu et rares sont les études francophones sérieuses sur le sujet<sup>3</sup> ». Béatrice Richard, conférencière à ce même colloque, rappelle que l'ouvrage *L'Histoire du Québec contemporain*, fort étudié aux études supérieures, décrit la Seconde Guerre mondiale en seulement huit lignes. Huit lignes sur sept cent quarante pages<sup>4</sup> ! Elle étudie davantage ce problème dans son texte « Nos cerveaux seraient-ils désarmés ? La Seconde Guerre mondiale dans les manuels d'histoire du Québec 1954-1995 »<sup>5</sup>. Ainsi, il semble bien que les élites intellectuelles et culturelles québécoises aient entretenu ce même malaise devant la guerre de 1939-1945 que celui évoqué par le comportement du peuple québécois. Pouvons-nous alors les tenir responsables de ce trou de mémoire ?

Par contre, une telle condamnation n'assurerait pas une meilleure compréhension du problème. Il faut plutôt questionner ce silence, trouver le pourquoi de cette grande discrétion de la culture sur le sujet. Pourquoi, malgré les cent mille hommes partis à la guerre (soit près de vingt pour-cent (20%) de l'effectif militaire canadien), malgré les cinq régiments francophones présents

---

<sup>2</sup> Il faut distinguer les termes « connaissances historiques » et « représentation ». Les connaissances historiques sont essentiellement transmises par les travaux des historiographes et des historiens. Elles se veulent objectives (elles sont orientées vers un souci de vérité) alors que la représentation d'un fait réel est plus subjective. En effet, la représentation n'est que le reflet de la réalité (principalement dans la littérature et dans le cinéma). Elle relève davantage de l'imaginaire. Par contre, la représentation d'un événement peut favoriser la transmission des connaissances historiques ou, au contraire, biaiser l'information.

<sup>3</sup> COMEAU, R., *op. cit.*, p. 13

<sup>4</sup> RICHARD, Béatrice. « La participation des soldats canadiens-français à la Seconde Guerre mondiale : une histoire de trous de mémoire », p. 384 dans *La participation des Canadiens français à la Seconde Guerre mondiale : mythes et réalités*, Bulletin d'histoire politique, vol. 3, nos 3-4, printemps-été 1995

<sup>5</sup> RICHARD, Béatrice. « Nos cerveaux seraient-ils désarmés ? La Seconde Guerre mondiale dans les manuels d'histoire au Québec », p. 384 dans *L'histoire sous l'influence*, Bulletin d'histoire politique, vol. 6, no 1, automne 1997

au front, le Québec n'a pas mémoire de la souffrance de ses anciens soldats, ne l'a pas écoutée, ne l'a pas perpétuée, transmise et enseignée ? Pourquoi une certaine honte, indifférence ou déni s'avèrent-ils dominants au Québec devant cette période de l'Histoire ? Quel rôle la guerre joue-t-elle dans les romans et dans les films qui la représentent ?

Dans ce premier chapitre, nous allons nous pencher sur l'histoire du Québec lors de la Seconde Guerre mondiale et sur l'historiographie québécoise. Nous analyserons les tensions linguistiques, la crise de la conscription et notre effort de guerre méprisé encore aujourd'hui par les Canadiens anglophones (par contre, ce sujet sera étudié plus rigoureusement dans le prochain chapitre). Nous établirons un bref résumé des quelques œuvres littéraires et cinématographiques touchant la guerre et analyserons brièvement leurs intrigues et leurs thèmes. Cet aperçu sera utile à la compréhension de nos analyses littéraires des troisième et quatrième chapitres.

### **A. UNE PAGE D'HISTOIRE DOULOUREUSE**

Voici venir le temps où les Canadiens s'apercevront qu'ils ne se comprennent plus, où ils se mépriseront et se haïront les uns les autres, où ils vont réapprendre qu'ils forment deux nations, soudain intolérables l'une à l'autre<sup>6</sup>.

André Laurendeau, opposant à la conscription de 1942 et fidèle défenseur de la culture québécoise, présente les deux guerres mondiales comme de grandes périodes de tensions au Canada entre les francophones et les anglophones, entre les Canadiens français et les Canadiens anglais. La langue constitue la cause première des conflits politiques au Canada. En effet, le Canada est séparé en deux mondes linguistiques. Deux entités sociales, historiques et politiques distinctes où, bien souvent, chacun ne comprend pas la langue de son voisin. L'incompréhension entre eux touche également leur mode de vie, leurs opinions, leur conception de la guerre (sur le choix quant à la nature de la participation du Canada aux conflits en Europe), etc. Le plébiscite d'avril 1942 constitue un bel exemple de la division canadienne. À la

<sup>6</sup> LAURENDEAU, André. *La crise de la conscription 1942*, Éditions du Jour, Montréal, 1962, p. 67

question « Consentez-vous à délier le gouvernement de ses promesses anticonscriptionnistes ? », près de 80% du Canada anglais répond « oui », alors que 71% des citoyens francophones refusent<sup>7</sup>. Outre cette division sur la question<sup>8</sup>, la relation entre les deux groupes linguistiques est marquée par l'injustice et par les préjugés. Entre 1939 et 1945, à la suite de près de deux cent ans de troubles, de discordes, de luttes linguistiques au sein du Canada et de l'Armée canadienne, le couvercle de la marmite éclate. La Seconde Guerre mondiale se présente comme le moment où ces tensions atteignent leur paroxysme en raison d'un problème majeur au sein de l'Armée canadienne : le bilinguisme à sens unique<sup>9</sup>.

En effet, jusqu'en 1952<sup>10</sup>, les considérations linguistiques constituent toujours le principal problème au sein de l'Armée canadienne. Un manque notable d'unité et de cohésion dans la milice est constaté ; qu'il soit question de la milice volontaire créée en 1855 ou de la création du nouveau collège militaire en 1876, la langue anglaise siège toujours en tant que reine et l'organisation militaire ignore la nécessité du bilinguisme. En plus, les enrôlés canadiens-français sont victimes de discrimination, surtout en ce qui concerne la nomination à des postes supérieurs. Jean-Yves Gravel, un des seuls historiens s'étant intéressé à la place du Québec dans les guerres menées par le Canada<sup>11</sup>, affirme que les offres de service des Canadiens français sont systématiquement mises de côté par les autorités militaires au dix-neuvième et

<sup>7</sup> LACHAPELLE, Guy. « La guerre de 1939-1945 dans l'opinion publique : comparaison entre les attitudes des Canadiens français et des Canadiens anglais », p. 208 dans *La participation des Canadiens français à la Seconde Guerre Mondiale : mythes et réalités*, Bulletin d'histoire politique, 1995

<sup>8</sup> Les Canadiens français se sentent trahis puisque le chef des libéraux fédéraux, William Lyon Mackenzie King, et le premier ministre Adélard Godbout avaient promis aux Québécois qu'aucun soldat ne serait mobilisé contre son gré. Godbout s'était même engagé au début de son mandat à quitter la vie politique si la conscription devait avoir lieu. Aucune de ces promesses n'a été tenue et cela a profondément choqué les Canadiens français, encore hantés par la crise de la conscription de 1917.

<sup>9</sup> Jusqu'aux années 1950, le terme bilingue ne servait qu'à désigner les Canadiens français. Le militaire francophone n'avait pas le choix, c'était une nécessité pour lui de parler la langue anglaise. Par contre, l'unilinguisme du militaire anglophone ne causait aucun problème, aucune barrière. Voici le résumé de la définition donnée dans : Serge BERNIER & Jean PARISEAU. *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes. Tome 1. 1763-1969*, publié par le Ministère de la défense nationale, Ottawa, Canada, 1987, p. 4

<sup>10</sup> Nous pouvons considérer la création du Collège militaire Saint-Jean comme le début d'une démarche visant à enrayer les problèmes linguistiques dans la formation militaire.

<sup>11</sup> Historien hautement salué, son ouvrage *Le Québec et la Guerre* est d'une grande qualité et d'une aide exceptionnelle.

au vingtième siècles<sup>12</sup>. Par exemple, nous pourrions applaudir le fait qu'un bataillon francophone se forme en 1855 et donne naissance à trois autres dans les douze années suivantes. Par contre, même dans ces unités, les postes de commande sont attribués à des anglophones. En effet, dans le 4<sup>e</sup> bataillon du comté de Terrebonne, quatorze des quinze officiers sont des anglophones<sup>13</sup>. Les Canadiens français ne sont donc presque jamais représentés dans la hiérarchie et dans l'organisation militaire : ils sont contrôlés par des anglophones. En plus, en raison de cette barrière linguistique qui limite les emplois et les promotions, les militaires francophones ont cette fâcheuse impression de servir de « chair à canon ». Une impression qui persiste jusqu'en 1945 avec les trois écoles militaires construites au Québec (Valcartier, Trois-Rivières et Farnham) destinées uniquement à l'infanterie. Or, il s'agit du groupe de soldats qui subit le plus haut taux de mortalité. En fait, aucune école technique n'est bilingue au pays. Dans l'aviation et dans la marine, l'utilisation du français est interdite. Le militaire francophone doit apprendre l'anglais en même temps que son métier. Dans plusieurs cas, les soldats francophones se découragent et ils se résignent à servir comme « stewarts, balayeurs et [à exercer] tout autre métier du genre où l'entraînement est réduit au minimum<sup>14</sup> ». Malheureusement, il n'y a pas que dans l'aviation et dans la marine que la langue française est mal perçue : même dans les bataillons et dans les régiments francophones présents depuis 1855, l'emploi de la langue française est admis certes, mais plus ou moins toléré. En ce qui concerne les ordres, ils sont toujours livrés en anglais.

Il n'est donc pas étonnant que le Québec ne se sente nullement concerné ou pressé de s'enrôler lorsque le Canada déclare la guerre le 10 septembre 1939. Il n'est pas surprenant non plus que la conscription, lors des deux guerres, soit perçue comme le symbole suprême de la domination britannique et que le nationalisme gagne alors de plus en plus de cœurs québécois. Les Canadiens français ne se sentent tout simplement pas encouragés à participer à la vie militaire et les problèmes linguistiques minent leur enthousiasme. Effectivement, tel qu'affirmé par Jean-Yves Gravel, s'il n'y a

---

<sup>12</sup> GRAVEL, Jean-Yves. *Le Québec et la guerre*, Éditions Boréal-Express, Montréal, 1974, p.

49

<sup>13</sup>S. BERNIER & J. PARISEAU, *op. cit.*, p. 48

<sup>14</sup> GRAVEL, J.-Y., *op. cit.*, p. 93

pas une reconnaissance de l'égalité des langues et d'« une égalité de chance [en ce qui concerne les promotions], en conséquence, il ne fallait pas s'attendre de leur part à une égalité de sacrifice<sup>15</sup> ». Le véritable héros devient donc celui qui tient tête aux Anglais et le traître devient celui qui s'enrôle volontairement. Par contre, il ne faut pas s'y méprendre, des volontaires, il y en a eu au Québec. En effet, plusieurs hommes considéraient la guerre comme un salut, comme une issue à la crise économique, comme une bataille contre le nazisme et pour la liberté, ou comme une grande aventure, tel l'écrivain Jean-Jules Richard. Seulement, malgré ces volontaires, l'effort de guerre du Québec persiste encore aujourd'hui à être négligé.

En effet, comme le soutient Gilbert Drolet, «à cause de l'opposition des Canadiens français à la conscription [...] et de la grande divergence de loyauté envers la mère patrie, le Canada anglais [voire surtout la presse et la littérature anglophones] a toujours méprisé l'effort de guerre des francophones et est toujours convaincu que les forêts du Québec étaient peuplées de lâches fugitifs<sup>16</sup> ». Gilbert Drolet, conférencier lors du colloque de 1994, ancien chercheur de l'Université de Montréal et professeur retraité du Collège militaire de Saint-Jean, présente de solides exemples de ce mépris anglophone dans sa thèse de doctorat présentée en 1970 au département d'études anglaises de l'Université de Montréal intitulée *The national identities in Canada's English and French War novels*<sup>17</sup>. Cette attitude des anglophones favorise l'oubli du rôle joué par le Québec durant la Seconde Guerre mondiale. Il valide aussi notre trou de mémoire et le perpétue. Nous avons l'impression d'assister à une guerre qui ne nous regarde pas et que nous n'avons pas envie de regarder non

<sup>15</sup> GRAVEL, J.-Y., *op. cit.*, p. 108

<sup>16</sup> DROLET, Gilbert. «À la mémoire des soldats canadiens français à Dieppe», p. 56 dans *La participation des Canadiens français à la Seconde Guerre Mondiale : mythes et réalités*, Bulletin d'histoire politique, vol. 3, nos 3-4, printemps-été 1995

<sup>17</sup> Voici un exemple littéraire tiré de sa thèse (DROLET, Gilbert. *The national identities in Canada's English and French War novels 1935-1965*, Thèse de doctorat en études anglaises, Université de Montréal, 1970, p. 111). Il s'agit d'une citation du roman *Fresh Wind Blowing* de l'écrivaine Grace Campbell qui critique le soi-disant comportement des Canadiens français :

- (...) And I thought too of the draft-dodgers who are said to be hiding in these Laurentian hills.
- Stout fellows.
- They think it isn't their war.
- A few Messerschmitts should come over.
- Probably they never learned 'I vow to thee, my country' like Kirk did. And they're alive and he's dead.

plus. Conséquemment, se sentant isolé, le Québec ne tente pas, à quelques exceptions près, de contrer ce mépris, de nuancer le discours anglophone. Il pourrait se révolter, produire des documentaires, des romans qui rappelleraient la participation édifiante des Québécois. Par contre, il semble qu'il lui soit plus commode et aisé de se replier sur soi, d'oublier cette période prétendument gênante, cette période d'affrontement entre les deux Canada. Ainsi, les héros québécois ne sont plus ceux qui partent à la guerre, mais bien les rebelles qui la fuient (les insoumis) et les conscrits qui se révoltent et qui désertent<sup>18</sup>. Ce mépris, cette rupture au sein de la collectivité jette son ombre sur les soldats québécois volontaires et provoque, tel que nous le verrons dans la littérature et dans le cinéma, un déplacement de la figure du héros. En plus, les connaissances historiques sur les années 1940 sont souvent soit omises, soit mal enseignées, soit déformées. Selon Pierre Vennat, journaliste à *La Presse* et rédacteur des ouvrages *Dieppe n'aurait pas du avoir lieu* et *Les héros oubliés : l'histoire inédite des militaires canadiens-français de la Seconde Guerre mondiale*, nous pouvons également considérer le nationalisme québécois comme le principal moteur de ce déplacement de la figure du héros. Le nationalisme a transformé ce refus à l'Angleterre en une victoire. Toujours selon le journaliste dont le père fut tué à Dieppe, les historiens québécois oublient souvent l'importance de la première moitié du vingtième siècle dans la construction de l'identité québécoise. Une méconnaissance de l'histoire qui

---

<sup>18</sup> Dans son ouvrage sur les déserteurs et sur les insoumis de la Première Guerre mondiale, l'historien Patrick Bouvier cherche à dresser le portrait du déserteur canadien-français pour corroborer son image très présente dans la culture québécoise. Par contre, il est étonné de constater que si le déserteur est devenu au Québec un signe de fierté, de courage et d'intégrité, s'il « est devenu un personnage quasi folklorique à mi-chemin entre le héros, bravant l'autorité militaire – donc anglophone – du pays et le pleutre » (p.7), il n'y a aucune étude sérieuse touchant ce phénomène de désertion. Les deux crises de conscription semblent être les seuls événements à attirer l'attention des historiens soutenant et perpétuant peut-être alors ce mythe du déserteur. De plus, une erreur de vocabulaire est souvent commise. En effet, celui qui est considéré comme un déserteur dans la littérature et dans le cinéma québécois constitue davantage un insoumis. La plupart de ceux nommés déserteurs sont alors des insoumis, les insoumis étant beaucoup plus nombreux que les déserteurs au Canada dans l'histoire des deux guerres mondiales. Un déserteur est un militaire, volontaire ou conscrit, qui décide de quitter son unité ou qui disparaît sans permission pendant plus de sept jours. Le déserteur porte donc l'uniforme contrairement à l'insoumis qui rejette l'enrôlement forcé, qui refuse de s'inscrire à une campagne de conscription et qui fuit les autorités. L'insoumis n'est donc pas un militaire, il ne porte pas l'uniforme. Lors des deux guerres mondiales, une vague d'insoumission fut fortement encouragée par la presse francophone, le journal *Le Devoir* étant peut-être le plus réfractaire de tous devant la conscription. Cf. BOUVIER, Patrick. *Déserteurs et insoumis : Les Canadiens français et la justice militaire (1914-1918)*, Athéna Éditions, Montréal, 2003, 149 pages



mène à une mémoire fragmentaire et incomplète ainsi qu'à une identité collective tout aussi lacunaire.

Finalement, la Seconde Guerre mondiale apparaît comme une période noire dans l'Histoire du Québec en raison du statut dominant des anglophones dans l'Armée et du mépris envers l'effort de guerre de la Province canadienne. Nous pouvons peut-être ainsi comprendre pourquoi notre production culturelle touchant cette guerre – contrairement au Canada anglophone, à notre voisin américain et à l'Europe – est si pauvre. Le Québec garde cette impression, encore aujourd'hui, avec la crise de la conscription, qu'il a été forcé d'entrer en guerre. Il ne s'agit donc pas d'un événement générateur de récit(s) héroïque(s). Par contre, au-delà de l'humiliation et de la honte dont il sera grandement question dans la littérature québécoise, il ne faudrait pas présenter ce refus d'une certaine partie de la population comme la seule et unique réalité historique du Québec. Sur ce point, malheureusement, la population québécoise est mal renseignée. Les quelque cent mille militaires francophones méritent que nous apportions une nuance dans les propos et dans les discours québécois, même si la population québécoise en général a eu peur du retour des soldats en 1945 et en 1946, des soldats qui apportaient avec eux leurs souffrances, leurs blessures et leurs valeurs anticléricales, héritage de leur séjour dans les « vieux pays ». Nous citons ici Robert Viau et son ouvrage *Le mal d'Europe : la littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale* : «Après le carnage, les disparus sont oubliés dans des cimetières outre-mer, tandis que les survivants, s'ils ne sont dispersés dans les hôpitaux, reviennent, malheureux et broyés, et retrouvent au pays une population indifférente à leur courage et à leurs exploits<sup>19</sup>. » Nous verrons, dans quelques romans québécois, comment cette peur s'est transposée en une horreur des anciens combattants, souvent dépeints comme des hommes sanguinaires et extrêmement violents. Deux vétérans québécois interrogés par Pierre Vennat, Giguère et Geoffrion – capturés à Dieppe, anciens prisonniers des Allemands, ayant connu ainsi l'horreur des camps comme près de neuf mille<sup>20</sup> autres

<sup>19</sup> VIAU, Robert. *Le mal d'Europe : la littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*, Publication MNH, Beauport, 2002, p. 48

<sup>20</sup> Près de neuf mille militaires canadiens (français et anglais) ont expérimenté l'horreur des camps allemands et japonais. Information prise sur [http://www.vac-acc.gc.ca/remembers\\_f/sub.cfm?source=history/secondwar/factsheets/pow](http://www.vac-acc.gc.ca/remembers_f/sub.cfm?source=history/secondwar/factsheets/pow)

militaires –, «trouvaient d'ailleurs honteux [...] qu'on revalorise aujourd'hui au Québec ceux qui se sont cachés dans les bois [...] pendant qu'eux croupissaient dans les camps de prisonniers en Allemagne<sup>21</sup> ».

### **B. APERÇU DE LA REPRÉSENTATION DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE**

Nous pouvons différencier deux genres littéraires touchant la Seconde Guerre mondiale au Québec : la littérature produite par les anciens combattants et celle produite par des écrivains qui n'ont connu la guerre qu'indirectement. Nous nous pencherons en premier lieu sur les œuvres des soldats et écrivains Jean-Jules Richard et Jean Vaillancourt, soit les auteurs respectifs de *Neuf jours de haine* et des *Canadiens errants*, et nous les comparerons aux romans relevant du second genre littéraire. Nous avons choisi ces œuvres de Richard et de Vaillancourt puisqu'elles sont parmi les rares œuvres québécoises à traiter de façon concrète de la guerre et des soldats canadiens au front. Elles permettent ainsi de travailler la figure du héros, le soldat, et de la redéfinir. De plus, nous trouvons intéressant de revenir sur des œuvres qui, malgré une bonne réception lors de leur publication, persistent encore aujourd'hui à être négligées et non enseignées. Nous procéderons alors dans ce chapitre à un bref résumé de ces deux romans qui feront l'objet d'une analyse plus rigoureuse dans les chapitres trois et quatre.

Le romancier Jean-Jules Richard part pour l'Angleterre en 1943. Il débarque en Normandie le 6 juin 1944. Blessé le 19 juillet de la même année, il est rapatrié au Canada en décembre 1946. Il s'installe à son retour chez l'éditeur et critique Henri Tranquille. Il a écrit, au grand honneur de son ami, le roman *Neuf jours de haine* chez lui. La première version a été composée en moins d'un mois ! À la publication du roman en 1948, la critique applaudit cet auteur audacieux et se réjouit enfin d'une littérature qui se démarque des deux mères patries, soit de la France et de l'Angleterre. L'éditeur Robert Charbonneau, des Éditions de l'Arbre, s'exclame : « C'est incroyable !

---

<sup>21</sup> VENNAT, Pierre. *Les héros oubliés : L'histoire inédite des militaires canadiens français de la Seconde Guerre mondiale. Tome 1*, Éditions du Méridien, Montréal, 1997, p. 340.

Incroyable ! Je n'ai jamais vu ça dans notre littérature !<sup>22</sup> » Berthelot Brunet acclame aussi cette nouvelle découverte littéraire : « Schopenhauer, Duhamel, Hemingway, c'est à dessein que je cite des écrivains célèbres : notre Jean-Jules Richard peut les regarder en face. Comme tout le monde, M. Richard déteste la guerre, mais M. Richard sait nous dire pourquoi.<sup>23</sup> » Il est alors étonnant que malgré tous ces éloges, son roman figure parmi les oubliés et n'est pas enseigné. De plus, le nouveau « poète guerrier » (tel que le nomme Henri Tranquille) fait preuve d'une grande objectivité dans son livre. Il expose la réalité de son pays. Parfois, il doute du Québec et de sa politique. Parfois, il critique la soif de pouvoir des militaires anglophones. Il est contre la mentalité étroite de sa province tout comme il espère que le Canada se réveillera et fera partie du monde.

*Neuf jours de haine* est donc le premier roman canadien qui traite de la Seconde Guerre mondiale. Il raconte l'histoire de la compagnie « C » (compagnie fictive), du 6 juin 1944 – lors du débarquement de Normandie – au 6 juin 1945. Jean-Jules Richard montre la guerre telle qu'elle habite sa mémoire. Son oeuvre se révèle alors un véritable roman de guerre. La guerre ne constitue pas qu'une toile de fond. Elle est au cœur de l'intrigue et la haine devient le personnage principal : la haine de la guerre, la haine de la hiérarchie, la haine du conflit interne perpétuel entre les dominants et les dominés. De plus, comme les autres anciens combattants québécois qui ont témoigné de leurs expériences à travers un roman (Jean Vaillancourt, Maurice Gagnon, Pierre Daviault), nous assistons avec *Neuf jours de haine* à un roman historique, c'est-à-dire à un roman qui s'apparente souvent à un document militaire. En fait, il s'agit d'une mise en récit de l'Histoire. À travers les exploits, les peurs, le courage et la mort de certains personnages, Jean-Jules Richard parle de son histoire, de la guerre, de l'instinct, de la haine. Il ne semble pas se censurer. Il nous la présente dans sa plus atroce réalité, de même que dans ses moments plus doux, plus calmes, plus heureux (la fraternité entre les camarades, le moment du rhum, soit le *childlike simplicity* tel que qualifié par Gilbert Drolet<sup>24</sup>). Quant à son style d'écriture, tout est rédigé au présent. Les

<sup>22</sup> TRANQUILLE, Henri. *Des Lettres sur nos lettres*, Bergeron, Montréal, 1984, p. 14

<sup>23</sup> *Ibid.*, pp. 21-22

<sup>24</sup> DROLET, Gilbert. *The national identities in Canada's English and French War novels 1935-1965*, Thèse de doctorat en études anglaises, Université de Montréal, 1970, p. 194

images de son roman sont simples et efficaces et son style d'écriture a été qualifié « de mitraillette » : des phrases courtes, des fins de paragraphe percutantes. Un mot. Un seul. Mais il frappe. Le lecteur sent l'accélération, l'urgence, l'action. En effet, nous assistons à un éloge de l'action et de l'instinct ressenti à même l'écriture, par la construction des phrases, par le choix du vocabulaire. D'aventures en aventures, le lecteur apprend à vivre aux côtés du guerrier ; il suit son instinct et comme lui, il agit. Il tourne la page et ne s'arrête surtout pas pour réfléchir et pour penser. Sinon, il le sait, il sera lui aussi brisé.

Le livre est rédigé en français par un Canadien français. Par contre, puisque les personnages sont des Canadiens anglais (à l'exception du lieutenant Lernel et du soldat Jean Manier) et que le lecteur saisit rapidement que tout se déroule en anglais dans le récit, l'identification du lecteur s'avère plus difficile, contrairement au roman *Les Canadiens errants* de Jean Vaillancourt publié en 1951.

Jean Vaillancourt est né à Montréal en 1923. Âgé de dix-neuf ans, il s'engage volontairement dans l'Armée en 1942. Avec le régiment *Les Fusiliers Mont-Royal*, il parcourt l'Orne de Normandie, la Belgique en tant que brancardier et, finalement, l'Allemagne. Il sera blessé à trois reprises. Son parcours est sensiblement le même que celui de ses personnages. En effet, les soldats du régiment fictif du Saint-Laurent traversent l'Orne de Normandie en 1944, arrivent en Hollande en 1945 et se rendent ainsi jusqu'à la frontière allemande, dans la Forêt de Reichswald. Son roman ne met en scène aucun Canadien anglais. Ils ont pour ainsi dire disparu des champs de bataille. Les seuls anglophones présents sont originaires d'Angleterre. Il n'y a alors que des Canadiens français au sein du régiment du Saint-Laurent et tous les officiers sont des francophones qui donnent les ordres en français. De plus, l'usage de la langue que fait Vaillancourt, soit l'usage courant de québécois, rapproche le lecteur des personnages. Vaillancourt réfère directement à la langue des paysans québécois. Par contre, si le lecteur possède des connaissances sur le contexte dans lequel s'est produite la Seconde Guerre mondiale et sur la discrimination dont les Canadiens français ont été victimes pour leur ascension à des postes supérieurs, le témoignage de l'auteur perd plutôt de sa crédibilité

et de sa vérité. Sans ne prêter d'intentions fautives à l'ancien combattant, nous avons le sentiment que Vaillancourt, fier défenseur de la culture québécoise à son retour du front et signataire du *Refus global* en 1948, a rédigé son roman dans le but de redonner au Québec sa place au sein de l'histoire canadienne de la Seconde Guerre mondiale, dans l'espoir peut-être de conjurer le mépris des Canadiens anglais en regard de l'effort de guerre des Québécois. En ne mettant en scène donc que des soldats canadiens-français dans son roman, nous pouvons suggérer que l'auteur cherche à redonner au Québec sa part de fierté, de courage et de générosité. De plus, par son utilisation de la langue française et de ses diverses variantes, l'auteur procède à un certain hommage des francophones au front.

Ces œuvres dévoilent également que le retour du front s'avère difficile pour les soldats, car la fin de la guerre ne signifie pas la fin de leurs souffrances. Alors que Noiraud, personnage central dans *Neuf jours de haine*, est trompé par son ami une fois la guerre terminée et est emprisonné, vivant ainsi dans la haine, Richard Lanoue, dans *Les Canadiens errants*, ne trouve pas de place pour lui – ni de métiers – à son retour du front et il doit affronter des regards inquisiteurs et dédaigneux :

Il jeta les yeux autour de lui et s'aperçut qu'il bloquait prosaïquement la circulation, sur le trottoir nord de la rue Sainte-Catherine. Les civils s'écartaient et le contournaient comme un drôle d'îlot sur ce drôle de fleuve, par égard sans doute pour cette canne qui ne ressemblait pas à un joujou d'élégance, ces décorations qui disaient moins l'honneur et la gloire que la sueur et le sang. [...] Puis une horreur soudaine d'attirer son attention sur lui, sa misère de boiteux et son odeur de revenant [...] C'était un « choc en retour » de la guerre qu'il aurait dû prévoir. Il avait cru qu'on pouvait revenir avec une âme intacte de la guerre : il se sentait tout à coup à l'agonie<sup>25</sup>. [nous soulignons]

Il est à souligner que Jean Vaillancourt s'est donné la mort en 1961 et que *Les Canadiens errants* fut son seul roman.

Cette dernière partie du roman de Vaillancourt, présentant la difficulté du retour du soldat, nous rappelle les deux numéros « Le départ du conscrit »

---

<sup>25</sup> VAILLANCOURT, Jean. *Les Canadiens errants*, Éditions Pierre Tisseyre, Ottawa, 1994, pp. 228-231

(1945) et « Le retour du conscrit » (1946) des revues annuelles de 1938 à 1946 intitulées les *Fridolinades* du dramaturge Gratien Gélinas. Ces revues sont connues pour leur ton critique et cynique et pour leur lucidité entourant des sujets politiques, sociaux, historiques et culturels de la société québécoise. Bien qu'il ne soit pas question de la guerre de façon concrète et que le dramaturge n'ait pas participé à la Seconde Guerre mondiale comme Vaillancourt, le personnage nommé « le conscrit » appréhende déjà son retour dans le premier numéro et présente les difficultés rencontrées dans le second. Dans « Le départ du conscrit », le personnage fait preuve de sarcasmes et d'ironie. Buvant son dernier verre avant de partir pour l'Europe, il explique à la serveuse que la réalité qui l'attend à son retour est un court moment de gloire avant de replonger dans la misère et dans l'oubli :

Une médaille ? Des médailles mam'zelle ! Des médailles partout...jusque dans les poches. Puis, on va faire une belle parade, tout le long de la rue Sherbrooke. Rendus à la rue Atwater, débandade ! Puis, là, on va courir se prendre chacun un coin de rue pour vendre des crayons puis des lacets de bottine. Ah ! je suis pas inquiet : je me suis déjà choisi un bon « spot », à l'abri du vent. Puis si les affaires marchent, j'vendrai peut-être des lames de rasoir<sup>26</sup>.

La transition sans silence et sans pause de la marche du succès vers celle de la pauvreté, du héros vers l'anonymat, s'avère très marquée. Malheureusement pour le soldat, ses inquiétudes se concrétisent dans « Le retour du conscrit ». La guerre lui a fait perdre en effet son amoureuse Marie-Ange ; il est alors chômeur et le peuple le perçoit tel un « emmerdant<sup>27</sup> », comme n'importe quel autre soldat. Même si ces revues sont destinées à faire rire, Gélinas a réussi à révéler une vérité choquante.

Or, nous constatons que, malgré le fait que les œuvres de Richard et de Vaillancourt soient empreintes d'une poétique réaliste surprenante, qui se rapproche beaucoup des témoignages recueillis d'anciens combattants, celles-ci sont pour ainsi dire des « oubliées » de la littérature québécoise « alors que d'autres romans comme *Tit-Coq*, de Gratien Gélinas, *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy ou *La guerre, yes sir!*, de Roch Carrier, ont connu beaucoup plus

<sup>26</sup> GÉLINAS, Gratien. *Les Fridolinades*, Éditeur Les Quinze, Montréal, 1980, p. 61

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 264

de succès. Détail intéressant, [...] leurs intrigues se déroulent loin du front<sup>28</sup>. » *Neuf jours de haine, Les Canadiens errants* et quelques autres sont donc des œuvres plutôt rares qui, à elles seules, ne peuvent remédier à la déficience de notre mémoire et en prévenir la dissolution.

En effet, les œuvres littéraires québécoises – voire aussi télévisuelles ou cinématographiques – parlent davantage des bouleversements de la guerre sur la société québécoise, de son impact, de ses répercussions sur les familles restées ici que de la guerre et de ses combats. La guerre n'est jamais montrée directement ; elle ne traverse que rarement l'océan. En fait, elle demeure plus vaguement évoquée que montrée dans toute sa concrétude. La mémoire est donc coupée de son origine, de son contexte. Les romans québécois qui suivent la fin de la guerre en 1945 se questionnent également sur le pourquoi de l'engagement. Alors que pour les soldats canadiens-anglais, « défendre la mère England, [c'est] défendre la part la plus précieuse et noble d'eux-même »<sup>29</sup>, les soldats francophones de la littérature québécoise remettent en question leurs motivations, leur statut de victime et de dominé devant l'*establishment* de l'Armée canadienne. De plus, contrairement aux œuvres canadiennes-anglaises, la solitude et les hésitations des soldats sont des thèmes clés de la littérature québécoise touchant la guerre, peut-être parce que le Québec se sent seul dans sa position, incompris par le reste du pays<sup>30</sup>. Il envie son voisin américain, détaché de l'Angleterre, souverain dans ses décisions. Pourquoi aller faire la guerre pour une mère qui l'a toujours renié ? Le fils est venu à maturité et veut acquérir sa liberté.

Ainsi, la guerre n'est souvent, comme dans *Bonheur d'occasion*, *Les Plouffe* ou *La guerre, yes sir!*, qu'un prétexte, qu'une toile de fond. Les intrigues sont plutôt amoureuses, familiales ou à caractère social. En fait, dans *La guerre, yes sir!* publié en 1968, il est davantage question du refus de la guerre que de la guerre en elle-même. Dès la première page, Joseph se coupe une main pour ne pas s'enrôler et Henri accepte non seulement de se cacher dans le grenier, mais aussi de partager le lit de sa femme avec un autre homme,

<sup>28</sup> RICHARD, B., *op. cit.*, p. 390

<sup>29</sup> LAURENDEAU, A., *op. cit.*, p. 16

<sup>30</sup> DROLET, G., *op. cit.*, p. 188

Arthur, qui a, lui aussi, fui la guerre. Le roman tourne principalement autour du rapatriement du corps de Corriveau, un habitant du village mort à la guerre – une mort détachée de tout héroïsme puisque Corriveau a marché sur une mine en allant se soulager derrière une haie. Sa mort soulève des discussions au sein du village. De plus, le corps est rapatrié par sept soldats anglais, fait qui humilie le père du soldat francophone puisqu'il se sent jugé par ces Anglais qui lui ont volé son fils. La confrontation sera vive entre les deux groupes linguistiques dans le roman. En effet, tel que nous le verrons dans le prochain chapitre, les tensions linguistiques sont très présentes et le thème de la dualité, récurrent dans l'œuvre, s'insère dès l'énonciation du titre (*la guerre / yes sir*). De plus, le personnage d'un autre soldat francophone, Bérubé, est considéré comme un traître. Il n'a plus sa place au sein du village, il se situe entre deux mondes, dans le néant complet. Comme Corriveau, il n'incarne en rien le héros militaire : il lave les toilettes de la base d'aviation.

Parallèlement, dans les romans d'André Mathieu et de Roger Lemelin<sup>31</sup>, le soldat revenu ne constitue pas un héros. Il ne représente pas non plus qu'un simple homme incompris ou isolé par la société comme Bérubé de *La guerre, yes sir*<sup>32</sup> ou un vaurien plus ou moins menaçant tel Joseph Latour dans *Un simple soldat* de Marcel Dubé<sup>33</sup>. Il apparaît plutôt être dans un état pathologique morbide et présentant une soif insatiable de sang. Le roman *L'emmitouflé* de Louis Caron est peut-être le plus surprenant à ce sujet, voire le plus dérangeant. Il met en scène trois générations d'insoumis. Nazaire, le premier fautif de la famille ayant fui la Première Guerre mondiale, se sauve à l'occasion d'un anniversaire alors qu'il entend parler de la guerre. Tous partent à sa recherche dont le shérif O'Connor. Ce shérif – dont le nom suppose qu'il est anglophone – est un ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale et il est perçu par son entourage comme un homme violent et fier d'avoir tué beaucoup d'Allemands. Le portrait dressé de cet ancien soldat est pathétique, grotesque et de mauvais goût. Le narrateur pousse même l'audace en le présentant comme le bourreau par excellence, transformant les Allemands en

<sup>31</sup> Soit respectivement *Le sang des autres* et *Le crime d'Ovide Plouffe*.

<sup>32</sup> Le personnage sera présenté et étudié de façon plus explicite dans le prochain chapitre.

<sup>33</sup> Dans cette œuvre de Dubé, Joseph Latour est un soldat qui n'a pas été envoyé outre-mer. Il considère cela comme un échec puisqu'il ne connaît aucun privilège dès son retour du camp d'entraînement. De plus, il ne trouve ni emploi ni argent. Il erre, trahit sa famille, emprunte la dernière petite fortune de son père et la dépense à boire. Il est perçu comme « un bon à rien ».



victimes tressaillant devant sa mitraillette. Même le petit-fils de Nazaire qui participe à la recherche de son grand-père se « terr[e] comme un Allemand<sup>34</sup> » en écoutant les histoires de guerre du shérif. Alors qu'O'Connor parle « comme quelqu'un qui aime la guerre [...] comme un homme qui est fier d'avoir fait la guerre, qui s'ennuie même de la guerre<sup>35</sup> », Nazaire est perçu comme le véritable héros, celui qui est « déterminé et courageux<sup>36</sup> ». De plus, dans ce roman, l'histoire des insoumis semble plus intéressante pour les autres personnages que celle des guerriers. En effet, non seulement le shérif est ridiculisé et prié sèchement de se taire, mais le fils de Nazaire est encouragé à raconter sa fuite et celle de son père :

- Nazaire a fait la guerre d'une bien étrange façon, je vous assure. Surtout que ce n'était pas la guerre des Canadiens français !

Le shérif sursauta.

- C'était la guerre de tout le monde ! hurla-t-il. En quatorze comme en quarante ! C'était la guerre du monde libre !
- [...] Mais écoutez-vous donc ! Vous parlez comme un homme qui s'ennuie de la guerre !
- No Shame ! s'écria le shérif. C'était pour l'honneur et la liberté. J'en ai tué des Allemands, moi ! Je tirais dans le tas et j'étais bien content. (...)
- En tout cas, trancha mon père, on n'est pas allé à la guerre, ni Nazaire ni moi.

Les hommes s'étaient arrêtés. Ils avaient regardé mon père puis ils s'étaient approchés de lui. Le vieux avait allumé sa pipe et il s'était assis sur une souche. Il voulait en savoir plus long.

- ...On n'est pas allés à la guerre, répéta mon père. On n'avait pas envie de la faire leur maudite guerre<sup>37</sup>.

Ainsi, l'histoire qui est privilégiée dans ce roman est celle des insoumis et non pas celle des combattants. Les insoumis ont eu raison de fuir puisqu'il n'était pas question de « leur » guerre, de la guerre des Canadiens français. Le shérif est le seul à s'opposer à ce jugement.

Somme toute, la Seconde Guerre mondiale s'estompe dans la mémoire collective québécoise vers la fin des années 1950 et le début des années 1960. Les auteurs s'interrogent : pourquoi combattre ? En effet, le Canada hérite des revendications et des idées de la contre-culture aux États-Unis, mouvement qui

<sup>34</sup> CARON, Louis. *L'emmitoufflé*, Robert Lafond, Paris, 1977, p. 59

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 58

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 85

<sup>37</sup> *Ibid.*, pp. 61-62

s'oppose vivement à la guerre. Cette période de l'histoire renforce le déplacement de la figure du héros : le héros n'est pas celui qui revient du front, mais celui qui a contesté la guerre. Dans cette valorisation du révolté qui a osé se positionner, s'affirmer devant le pouvoir anglophone, devant les « gros » tel que présenté dans *La guerre, yes sir!*, est oublié, semble-t-il, le contexte de la guerre, soit la barbarie du nazisme. De plus, à partir des années soixante, Robert Viau relève au Québec une tendance à la vietnamisation de la Seconde Guerre mondiale, ce qui signifie que les nouveaux écrivains possèdent une vision de la guerre inspirée par la guerre du Vietnam menée par les États-Unis. La mémoire, étant sélective et créatrice, réévalue la Seconde Guerre mondiale, la filtre selon la situation présente au Vietnam. Malheureusement, la guerre du Vietnam est une guerre beaucoup plus controversée dans l'opinion publique que la Seconde Guerre mondiale et les enjeux ne sont pas du tout les mêmes. La littérature québécoise hérite alors selon Robert Viau du portrait dressé du conscrit américain qui est souvent décrit lors de son retour du Vietnam comme un être déséquilibré et dangereux. Nous nous rappelons à cet effet le personnage du shérif dans le roman de Louis Caron. L'historien dénonce aussi ce procédé qui « donne lieu à des interprétations fantaisistes, voire morbides<sup>38</sup> » et qui ne fait qu'alourdir la défaillance et la piètre qualité de la mémoire québécoise sur ces événements<sup>39</sup>. En plus, « ces débordements de l'imaginaire [...] révèlent trop souvent une absence de mémoire et une méconnaissance de l'histoire<sup>40</sup> ». Avant de la réinterpréter, encore faudrait-il la comprendre ! Au fil des années, les enjeux de la Seconde Guerre mondiale deviennent de plus en plus méconnus et oubliés. Nous assistons au même processus au cinéma comme le constate Louis Brosseau dans une conférence intitulée : *Le cinéma canadien et la Seconde Guerre mondiale : vers une vietnamisation ?*<sup>41</sup>

<sup>38</sup> VIAU, R., *op. cit.*, p. 164

<sup>39</sup> Il dénonce, entre autres, le traitement de la guerre dans les romans *Le sang des autres* d'André Mathieu et *L'emmitoufflé* de Louis Caron. Il critique également l'intrigue du roman *La Constellation du Cygne* de Yolande Villemaire.

<sup>40</sup> VIAU, R., *op. cit.*, p. 164

<sup>41</sup> Cette conférence a eu lieu lors du colloque de 1994 présenté précédemment.

**C. APERÇU DE LA REPRÉSENTATION DE LA SECONDE GUERRE  
MONDIALE DANS LA CINÉMATOGRAPHIE QUÉBÉCOISE**

Les images filmiques de la guerre ne font pas partie de la mémoire québécoise. Le cinéma, ce moyen de transmission de la culture, de la mémoire et du savoir très exploité au vingtième siècle, ne s'est pas vu attribuer ce rôle au Québec en ce qui concerne la Seconde Guerre mondiale. En fait, le Québec n'a pas réalisé de véritables films *de guerre*. Il a plutôt produit des films sur le *temps de guerre*. Cette distinction semble très claire dans l'ouvrage *Le cinéma d'une guerre oubliée*<sup>42</sup> de Louis Brosseau. Brosseau n'a recensé que neuf films au Québec traitant de cette époque et aucun ne se déroule entièrement au front (deux de ces films en présentent quelques minutes). En effet, comme dans *Bonheur d'Occasion* (1983) et *Je suis loin de toi mignonne* (1976) – tous deux réalisés par Claude Fournier – tout comme dans *Les Plouffe* (1981) de Gilles Carle, nous avons l'impression que la guerre ne constitue qu'un indice de temps et qu'un thème mineur dans le récit. Le cinéma québécois recoupe également les mêmes thèmes que la littérature présentés au point précédent. Il n'est donc pas surprenant de constater que plusieurs des œuvres cinématographiques sont des adaptations d'œuvres littéraires telles que *Bonheur d'Occasion*, *Les Plouffe* et *Tit-Coq* ; autant d'œuvres littéraires qui ne traitent pas de la guerre en soi. Il ne s'agit pas là d'un hasard. À quand une adaptation cinématographique de *Neuf jours de haine* ou des *Canadiens errants* ?

Comme dans la littérature québécoise, les films qui touchent la Seconde Guerre mondiale se concentrent sur les réalités familiales : comment les familles ont-elles été perturbées et bouleversées par la guerre ? L'image de la

---

<sup>42</sup> Dans cet ouvrage publié chez VLB éditeur en 1998, l'historien et cinéophile questionne l'imaginaire collectif concernant la Seconde Guerre mondiale. La conclusion de son étude est triste et désolante : les exploits des combattants ne font pas l'objet d'une représentation dans ces fictions. Il ajoute que les Québécois se perçoivent comme de véritables victimes et préconisent un portrait flou de cette époque pour perpétuer cette identité de victime. De plus, la crise de la conscription a réussi à éclipser tous les enjeux internationaux d'une telle guerre et la plupart des films touchant cette guerre ont reçu de mauvaises critiques ne soulevant pas alors l'intérêt des spectateurs pour cette période. Ce que Louis Brosseau semble dénoncer et déplorer davantage, c'est le ton humoristique de ces films – les courses aux maris, la contrebande pratiquée par les insoumis, les jobs payantes, les femmes de plus en plus indépendantes, travaillant et sortant danser – comme si la population québécoise s'ennuyait de cette époque. Ces aspects donnent « un caractère éloigné et irréel de la Seconde Guerre mondiale » (p.174). Cf. BROSSEAU, Louis. *Le cinéma d'une guerre oubliée*, VLB éditeur, Montréal, 1998, 205 pages.

mère est primordiale et pathétique à souhait en ce qu'elle doit laisser aller son garçon vers la mort, vers les horreurs de la guerre. Nous pouvons sentir une certaine lutte, une bataille entre la mère biologique et la mère patrie. La mère biologique se sent trahie et malheureuse dans son sacrifice. Nous n'avons qu'à penser aux mères dans les films *Je suis loin de toi mignonne*, *Les Plouffe* – les deux interprétées par Juliette Huot – et *Il était une guerre* (1957). Dans le premier long métrage, la mère reçoit un télégramme de l'Armée rédigé en anglais où elle apprend, après avoir vérifié les mots dans un dictionnaire bilingue, que son fils est mort au combat. Cette scène possède un sens dramatique très prenant. Il montre l'humiliation que pouvait subir des Québécois, le manque de considération en raison de l'unilinguisme anglais dominant dans l'Armée. Nous pouvons également prendre cet extrait comme un exemple où la guerre n'est jamais montrée directement à l'écran. Il s'agit ici d'un télégramme alors que dans *Les Plouffe* et *Il était une guerre*, il est question de lettres. C'est par une lettre que la mère Plouffe réalise que son fils Guillaume « tue des hommes<sup>43</sup> ». Bref, une guerre qui n'est vécue que sur papier.

Dans le film *Il était une guerre* de Louis Portugais, le spectateur assiste à une course au mariage. Les hommes sont prêts à tout, même à marier une inconnue, pour fuir la guerre. Les mères encouragent également leur fils à se trouver une femme et les aident dans leur quête. Selon elles, « ce n'est pas aller se faire tuer pour des Anglais qui a du bon sens<sup>44</sup> ». Ce film s'avère le premier film de fiction produit par l'ONF qui dépeint le portrait du Québec lors du conflit mondial ; nous y voyons l'ambiance d'angoisse sévissant dans les familles québécoises. La course au mariage est également un thème important dans *Je suis loin de toi mignonne*. De plus, il n'y a pas que la mère qui joue un rôle de premier plan dans ces films. La femme ou la fille, dans les foyers québécois, se montrent tout aussi solides et responsables. En fait, nous pourrions affirmer que ces films sont teintés d'un certain féminisme. Dans *Bonheur d'Occasion*, Florentine, qui travaille dans un *snack-bar* de Saint-Henri, remet son salaire à sa mère et entretient ainsi la famille puisque le père est incapable de garder un emploi. Dans *Je suis loin de toi mignonne*, Rita et Flo

<sup>43</sup> *Les Plouffe*, [enregistrement vidéo], 1981

<sup>44</sup> *Il était une guerre*, [enregistrement vidéo], 1957

qui oeuvrent dans une usine – la nouvelle réalité des femmes, de plus en plus indépendantes en temps de guerre – entretiennent leur mère et leur frère, car le père les a quittés. La fille de la mère Plouffe, malgré son âge avancé, reste aussi à la maison pour contribuer financièrement à la vie familiale.

Ainsi, ces productions cinématographiques donnent raison à ceux qui tentent de fuir la guerre et les soldats, soit souvent les hommes qui n'ont pas réussi à se marier, sont perçus comme des vaincus et sont souvent méprisés. Alors que dans la tradition cinématographique le guerrier incarne la masculinité et le courage, les soldats et les conscrits québécois représentent des vauriens, des hommes faibles qui n'ont pu s'affirmer ou fuir. La masculinité se retrouve du côté des fautifs, soit les insoumis et les déserteurs, qui doivent posséder ruse et détermination pour échapper aux autorités et pour résister comme le personnage de Gilles Renaud dans *Je suis loin de toi mignonne*. De plus, pour les mères et pour les femmes qui aperçoivent soudain leur mari ou leur fils en uniforme, leurs yeux ne se remplissent pas de fierté et de joie. Il s'agit plutôt d'une vision d'horreur. Dans *Bonheur d'Occasion*, quand Azarius Lacasse arrive au pied du lit en uniforme, pour enfin être capable de faire vivre sa famille et lui trouver une nouvelle demeure, sa femme pleure et crie à en perdre la voix. Lui, honteux, se cache le visage. Dans *Les Plouffe*, l'arrivée de Guillaume en habit de soldat provoque une crise de cœur et la mort de son père Théophile. Rita et Flo de *Je suis loin de toi mignonne* sont également navrées de constater que leur frère s'est enrôlé. Les soldats n'incarnent pas la gloire et la fierté dans ces films, mais bien la mort, la résignation et la soumission.

L'aspect financier, tel que souligné par Louis Brosseau, a pu constituer un facteur important dans l'élaboration d'une telle vision de la Seconde Guerre mondiale dès lors que les films de guerre sont plus chers à produire en raison des lieux et des effets spéciaux. Par contre, depuis quelques années, soit depuis le début du vingt-et-unième siècle, le cinéma québécois se porte bien financièrement, multipliant les grosses productions. Il est à noter que le film de guerre touchant ces événements se fait toujours attendre puisque même le plus récent film intitulé *Le déserteur* (2008), réalisé par Simon Lavoie, reste toujours dans la même veine, poursuivant la tradition. Selon le scénariste et

réalisateur de ce film tiré d'un fait divers popularisé par André Laurendeau dans son ouvrage *La crise de la conscription – la mort de Georges Guénette*<sup>45</sup> à la suite de sa désertion –, il faut seulement se préoccuper et montrer la position du Québec durant cette période : son refus quasi catégorique d'entrer en guerre. Le Québec a préféré l'histoire des martyrs, des déserteurs comme Georges Guénette, à celle des combattants et voilà ce qu'il faut raconter. Par contre, selon nous, cette tradition est à remettre en question, car ces films s'éloignent de plus en plus du réel et ne rendent pas justice aux soldats. Il faut informer, par de tels moyens de transmission, la population québécoise afin de nuancer sa vision des choses et de s'éloigner « des sentiments d'isolement, d'indifférence et d'aliénation<sup>46</sup> » qui émergent de ces films.

#### **D. DÉSOLANT CONSENSUS**

Bref, nous avons vu par l'histoire, par la littérature et par l'industrie cinématographique québécoises, qu'un oubli des générations-témoins et une ignorance des générations ultérieures règnent au Québec en ce qui concerne le rôle du Québec durant la Seconde Guerre mondiale. La transmission des connaissances et les lieux de représentation de ces événements présentent des lacunes importantes. Ainsi, tel que constaté lors du colloque organisé par l'UQAM et le Collège militaire de Saint-Jean en 1994 sur la participation des Canadiens français à la Seconde Guerre mondiale, le Québec ne s'est pas approprié toutes les facettes de cette période, de la réalité. Nous constatons donc un grave malaise envers ce passé et une certaine entrave de la mémoire collective. Au Québec, dans la littérature comme au cinéma, les héros sont des anti-héros et les artistes procèdent à une certaine vietnamisation de la guerre. Pourtant, l'Histoire enseignée au Québec reconnaît le danger du nazisme qui pesait alors sur l'Europe.

Selon Béatrice Richard, «l'engagement des Canadiens français dans l'armée canadienne est, pour nous, une véritable blessure de guerre» ou encore «un secret de famille honteux<sup>47</sup> ». Le Québec devrait se questionner et

<sup>45</sup> Laurendeau présente ce conscrit dans le chapitre « L'assassinat d'un conscrit », *op. cit.*, p. 145

<sup>46</sup> BROSSEAU, L., *op. cit.*, p. 174

<sup>47</sup> RICHARD, B., *op. cit.*, p. 391

ainsi assumer une mémoire apaisée, une mémoire cicatrisée, une mémoire réconciliée (selon P. Ricoeur)<sup>48</sup>. Il devrait détruire le silence qui renferme des tabous qui ont provoqué de grandes distorsions historiques et qui empêche les histoires des vétérans de se raconter.

---

<sup>48</sup>RICOEUR, Paul. *La mémoire, l'Histoire, l'oubli*, Les Éditions du Seuil, Paris, 2000, p. 536

## CHAPITRE DEUX : LES TENSIONS LINGUISTIQUES ET LEUR REPRÉSENTATION

Nous avons vu dans le chapitre précédent comment la Seconde Guerre mondiale apparaît comme un moment critique en ce qui concerne la cohabitation des deux langues au sein de l'Armée canadienne, voire au sein du Canada lui-même puisque l'Armée est souvent perçue comme un microcosme de la réalité linguistique du pays. La domination de la langue anglaise et le bilinguisme à sens unique agissent en tant que barrière pour la distribution de postes supérieurs aux Canadiens français. Cette situation rebute également les Québécois à participer à l'effort de guerre. La langue demeure le premier obstacle à l'harmonie ou à la négociation entre les deux Canada lors de ce conflit de nature mondiale.

Comment ces univers linguistiques, ces tensions au sein de l'Armée canadienne sont-elles représentées dans la littérature québécoise abordant la Seconde Guerre mondiale ? Est-ce que les « écrivains-témoins », comme nous pourrions les nommer, traitent du sujet d'une façon semblable aux générations postérieures, aux écrivains qui n'ont pas expérimenté ou connu directement la guerre ? Les tensions sont-elles plus tranchantes, plus fortes, décrites de l'intérieur (par les témoignages d'anciens combattants) ou de l'extérieur ? Y a-t-il exagération ?

Nous avons ici privilégié trois romans québécois : *Neuf jours de haine* (J.-J. Richard), *Les Canadiens errants* (J. Vaillancourt) et *La guerre, yes sir!* (R. Carrier). Nous verrons comment les relations entre les soldats francophones et anglophones sont décrites dans ces trois ouvrages. Tel que déjà spécifié, les deux premiers romans proviennent de la plume de deux anciens combattants, Jean-Jules Richard et Jean Vaillancourt, alors que l'auteur de *La guerre, yes sir!* n'était qu'un enfant au moment de la guerre. Par contre, Roch Carrier l'a longuement étudiée et l'a aussi enseignée au cours de sa carrière au Collège militaire de Saint-Jean. Nous dresserons un petit historique de la milice et de l'Armée canadienne qui viendra compléter celui du chapitre d'introduction. Ensuite, nous nous pencherons sur ces romans : nous verrons comment les



auteurs utilisent la langue, quelles fonctions ils lui attribuent, et comment ils représentent les séparations entre les deux groupes linguistiques.

#### **A. DISCORDES AU SEIN DE LA MILICE CANADIENNE : DE 1763 À 1945**

À la suite de la Conquête de 1760, de l'arrivée des forces britanniques au pays et de l'arrivée des Loyalistes en 1790, le Dominion du Canada plonge dans une grande période d'anglicisation. Les Canadiens français assistent à l'expansion hégémonique de la langue anglaise, au détriment de la langue française, de même qu'à tout le processus d'implantation de la langue anglaise précédant la création de la milice volontaire canadienne un siècle plus tard, en 1855. Dès l'arrivée des britanniques au pouvoir militaire, les Canadiens français ont été délaissés et méprisés en raison de leur réticence par rapport à la Couronne britannique et de leur loyauté moins imposante et énergique que celle des Canadiens anglais. Dès le début donc, soit bien avant le rapport Durham de 1839<sup>49</sup>, nous parlons de luttes internes, de divisions, d'intolérance entre les deux groupes linguistiques et d'attitudes pernicieuses dans le but de mettre « fin aux prétentions d'égalité des francophones<sup>50</sup> ». Une inégalité sociale, une injustice militaire causée par une langue différente et perçue, par sa différence, comme un ennemi et une atteinte au pouvoir de la langue anglaise.

Nous avons vu que jusqu'en 1952, les considérations linguistiques constituent un problème majeur au sein de l'Armée canadienne. Nous pouvons maintenant apporter quelques nuances relevées dans l'ouvrage *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes (tome 1 : 1763-1969)* de Serge Bernier et Jean Pariseau. La première serait de souligner que de 1855 à 1914, quatre des quinze ministres de la Milice et de la Défense sont des Canadiens français (dont Cartier, Masson et Caron)<sup>51</sup>. Par contre, il est ennuyeux de constater que leurs combats sont rarement dirigés au bon endroit. En effet, obtenant des mandats isolés entre deux ministres Canadiens anglais et étant entourés d'anglophones de façon permanente, la maladresse les

<sup>49</sup>DURHAM, John George Lambton. *Le rapport Durham*, texte traduit par Marcel-Pierre Gamel, Aux Éditions du Québec, [s.l.], 1948, 372 pages

<sup>50</sup>S. BERNIER & J. PARISEAU, *op.cit.*, p. 39

<sup>51</sup>*Ibid.*, p. 58

gagne bien souvent. Parallèlement, le Canada a également connu deux généraux britanniques francophiles et ouverts d'esprit : saluons le Général Ivor Herbert et le Major Général Hutton qui exigeaient des instructeurs militaires qu'ils apprennent le français pour éventuellement enseigner dans les deux langues<sup>52</sup>. Malheureusement, le Général Herbert fut féroce­ment critiqué par l'Orangiste Sam Huges et censuré par la presse anglaise alors que les forces britanniques ont vite réprimandé les idées présumées farfelues du Major Général Hutton qui s'est soudainement retrouvé très occupé par la Guerre des Boers. Par contre, malgré ces brèves nuances, nous ne pouvons toutefois nier qu'au cours des deux siècles suivant la Conquête de 1760, les autorités en place ont été majoritairement anti-francophones ou du moins, indifférents au sort des Canadiens français.

Selon André Laurendeau, la Seconde Guerre mondiale s'est révélée l'événement par excellence où les Canadiens français et les Canadiens anglais ont pris réellement conscience de la différence qui existait entre eux. Alors que plusieurs croyaient que la guerre en Europe mettrait fin au conflit interne entre les deux groupes, qu'elle ferait oublier la controverse linguistique au Canada, c'est tout le contraire qui se produisit. La Seconde Guerre mondiale a élargi la brèche, a creusé les fossés, sauf peut-être et étrangement, chez de nombreux volontaires francophones envoyés au front. En effet, alors qu'au Canada deux cultures, deux sociétés, deux imaginaires continuent de s'affronter, au front des soldats deviennent parfois des frères d'armes, peu importe leur langue, peu importe leur sang. À travers son œuvre, Jean-Jules Richard nous parle de ce rapprochement entre les soldats francophones et les soldats anglophones.

### **B. FRATERNITÉ AU SEIN DE NEUF JOURS DE HAINE ?**

Nous avons vu précédemment que le roman historique *Neuf jours de haine* est souvent considéré par des éditeurs et des critiques littéraires tels Robert Charbonneau et Berthelot Brunet comme différent de tous les autres romans qui paraîtront au Canada, au Québec comme dans les provinces anglophones. À l'intérieur de ces pages, Jean-Jules Richard expose la mosaïque culturelle de son pays. Un pays dont l'union semble possible, voire

<sup>52</sup> S. BERNIER & J. PARISEAU, *op. cit.*, p. 62

un rêve à chérir et à conquérir dans le but que le Canada cesse de s'affirmer en tant que simple point d'un « réseau de l'empire britannique » (NJH, p. 246)<sup>53</sup>. Son roman a en effet un statut très particulier. En fait, il est reçu par certains comme un roman *canadien* (plus que *simplement* canadien-français ou québécois) puisqu'il fait référence aux deux groupes linguistiques et que son roman n'est teinté d'aucun nationalisme proprement québécois : « c'est canadien comme pensée et comme texture<sup>54</sup>. De plus, le livre est rédigé en français même si la majorité des personnages sont des Canadiens anglais et que l'action ou les *véritables* dialogues se déroulent en anglais. L'anglais n'est ainsi que mentionné, jamais cité. Par exemple, suite à un long débat entre les soldats, comptant plusieurs interventions écrites en français, le narrateur indique : « Pendant la soirée, Manier n'a pas dit un mot. Il n'a pas cherché à traduire dans sa langue non plus. Il a compris en anglais. » (NJH, p. 300) Conséquemment, si tout se passe en anglais, mais est raconté en français, il serait incohérent qu'une citation anglaise apparaisse au sein d'un ouvrage entièrement francophone. Seul l'allemand est cité à quelques reprises. De plus, l'auteur se permet dans les dialogues d'utiliser des signes typographiques, comme des élisions<sup>55</sup>, pour obtenir un effet de réel, pour bien marquer la distinction entre le récit oral et écrit. Cependant, nous pouvons parfois percevoir cette démarche comme superflue à partir du moment où nous savons que ce qui est écrit n'est qu'une traduction de la réalité militaire anglophone, qu'une double traduction du réel, un artifice pour faciliter la lecture et pour nous rapprocher des personnages. Par ailleurs, par une telle utilisation de la langue française et par le contexte dans lequel elle s'inscrit, nous pouvons considérer que Jean-Jules Richard tente par son roman une réconciliation entre les deux univers canadiens ; une réconciliation rendue possible par la négation des tensions linguistiques. Elizabeth Nardout-Lafarge, professeure à l'Université de Montréal, affirme qu'à travers l'histoire de la Compagnie « C » les barrières entre les soldats francophones et anglophones sont réduites : « [...] le

<sup>53</sup> Note : Pour faciliter la lecture, la page des citations tirées de l'oeuvre de Jean-Jules Richard sera notée entre parenthèses comme ceci (NJH, p. 246) – le même procédé sera utilisé pour les romans ultérieurs, soit CE pour *Les Canadiens errants* et GYS pour *La guerre, yes sir !*.

<sup>54</sup> DAGNEAU, Georges-Henri. « Les livres canadiens : Richard, Jean-Jules, *Neuf jours de haine* », *Culture*, vol. 9, 1948, p. 213

<sup>55</sup> Dès le premier dialogue, Jean-Jules Richard utilise ce signe typographique. Exemple, page 8 :

« - **J'suis** pas triste, je pense, répond Noiraud.  
- **T'as** pas le droit de penser. »

compagnonnage étroit des combats crée une fraternité dans laquelle s'abolissent partiellement les oppositions traditionnelles entre francophones et anglophones [...] et la compagnie « C » incarne le rêve d'un Canada réconcilié, uni et fort<sup>56</sup>. »

Jean Manier, le deuxième personnage francophone présenté dans le roman, incarne cette réconciliation. Il arrive au sein de la compagnie « C » à la suite de différentes erreurs administratives. En effet, s'étant blessé au front en Italie, il croyait être rapatrié chez lui. Cependant, ne pouvant parler et comprendre l'anglais, il a réalisé bien trop tard que le bateau dans lequel il a été installé rejoignait les Alliés en Allemagne, au sein d'une compagnie entièrement anglophone. Malgré tout, il accepte de rester avec ses nouveaux camarades et d'apprendre, « contre le gré des obscurantistes » (*NJH*, p. 256), la langue anglaise. Manier n'a pas subi l'arrogance des soldats anglophones. Au contraire, ceux-ci ont tout de suite accepté la recrue même si elle était unilingue, l'aidant dans son apprentissage : « D'abord, on ne le condamne pas d'ignorer l'anglais et même d'avoir suivi des conseils de ne pas l'apprendre [...] Robert lui a passé des journaux anglais à lire. » (*NJH*, p. 256) En plus, le lecteur a la certitude que Richard, par son personnage, essaye de montrer, de faire jaillir les ressemblances entre les francophones et les anglophones. Il tente de réduire les oppositions, de calmer les tensions. L'extrait où Manier s'adonne à la lecture des journaux anglais que Robert lui a procurés évoque ce fait : « Manier comprenait mieux en lisant. Il était surpris de trouver dans l'anglais tant de mots similaires au français. Ça l'enchantait. » (*NJH*, p. 256)

En effet, l'auteur semble vouloir détruire ce cliché que les anglophones personnifient la méchanceté alors que les francophones se rangent toujours du côté des bons. Dans *Neuf jours de haine*, l'un ne se dit pas le dominant de l'autre. Manier ne se sent pas aliéné ou traître en apprenant l'anglais. En fait, le seul conflit dominant-dominé présent dans le roman s'avère celui entre les officiers et les soldats ; or, l'officier le plus malin, le plus redoutable, est ironiquement un Canadien français. Il est plutôt surprenant de remarquer que le premier Canadien français mis en scène, le lieutenant Lernel – fait curieux,

<sup>56</sup> NARDOUT-LAFARGE, E. « Stratégies d'une mise à distance: la Seconde Guerre mondiale dans les textes québécois » sur <http://www.erudit.org/revue/etudfr/1991/v27/n2/035847ar.pdf>

étant donné le pourcentage d'officiers francophones au sein d'unités anglophones – agit en tant qu'antihéros. Lernel est considéré comme un faible, comme un entêté avide de pouvoir menant à la perte de ses propres hommes et comme un obscurantiste qui entrave la liberté des autres. Durant une bataille, il est surpris en train de prier. Pour les soldats – et pour Jean-Jules Richard qui a renié la religion catholique la trouvant trop oppressante au Québec –, la prière est un signe de faiblesse ; Dieu n'est pas sur les champs de bataille. Lernel est aussi celui qui fait obstacle à ce projet du Canada rêvé et réconcilié. Non seulement il met la vie de ses soldats en danger, mais il est impulsif et peu réfléchi. Par exemple, par orgueil, il refuse de redonner une bren<sup>57</sup> à Noiraud, le héros du récit. Nous avons à ce moment un épisode – peut-être le seul du récit – où une tension entre les deux groupes linguistiques est clairement mentionnée :

- C'est un obscurantiste de Québec qui prétend couper les ailes de Noiraud. Il a le mal d'Europe, cet officier.

Le régionalisme est un atout du jeu. Le sergent est ontarien. Il prétend avoir l'esprit ouvert. Pour contrarier un Québécois, il est prêt à défier les règlements. Noiraud aura sa bren. (NJH, p. 78)

Finalement, nous considérons le roman de Jean-Jules Richard comme une réponse à cette tension linguistique tant dénoncée au Canada, comme une tentative de réconciliation entre les deux groupes. Au front, les soldats se sont retrouvés, même s'ils n'étaient pas partis pour les mêmes raisons.

### **C. LES CANADIENS ERRANTS DE JEAN VAILLANCOURT**

L'œuvre du soldat Jean Vaillancourt se distingue de celle de Jean-Jules Richard par l'usage de québécoisismes. L'auteur représente la langue des Québécois avec beaucoup de force et de doigté. La narration est écrite dans un français standard, mais dans les dialogues, le *joual* entre en jeu. Cette opération se présente dès le premier dialogue du roman : « Le sergent

---

<sup>57</sup> L'infanterie canadienne était équipée d'un fusil-mitrailleur Bren, d'origine tchèque. Elle remplaçait la mitrailleuse Lewis utilisée lors de la Première Guerre mondiale. Malheureusement, elle n'était pas assez disponible pour les pelotons d'infanterie et son emploi semble avoir été mal enseigné.

répondit : - Toé Lanoue, assure-toé que la Bren est ben chargée, et suis-moé. On va voère ensemble c'qui se mijote de l'autre côté. » (CE, p. 19)

Les soldats canadiens-anglais sont totalement absents du roman. Les seules traces que nous avons de leur influence dans l'Armée s'avèrent les anglicismes quelquefois utilisés par le narrateur ou par les personnages tels que *tough*, *fall in*, *bully-beef*, *snappy*, *dug out*, *cook*, etc. Nous avons souligné dans le chapitre d'introduction (voir p. 14) que Vaillancourt semblait vouloir redonner confiance et gloire au Québec par une telle approche, par son utilisation de la langue. Ce qui vient également soutenir cette idée d'un Québec uni et glorieux présent à la guerre est le fait que les sergents parlent la plupart du temps le même langage que leurs soldats. Vaillancourt utilise les mêmes procédés, les mêmes marqueurs de la langue populaire, qu'il s'agisse d'un officier ou d'un fantassin. En effet, la qualité de leur langue n'est pas plus soignée ou plus soutenue. Alors que le langage sert souvent d'outil pour différencier des groupes et des individus dans l'échelle sociale, la technique employée par l'auteur tend à positionner tous les personnages au même niveau, à les rassembler, comme si le lecteur assistait à la formation d'une grande famille. Nous sentons moins les problèmes qui peuvent découler de la hiérarchie militaire. Nous n'assistons pas à un conflit dominant-dominé tel que présenté dans *Neuf jours de haine*. Par contre, ce qui s'avère plutôt incohérent dans *Les Canadiens errants*, c'est la perte des accents de ces officiers qui, d'une fois à l'autre, n'utilisent plus les mêmes variables linguistiques : des *toé* deviennent des *toi* après trois pages, l'expression *icitte* redevient *ici*. Sur cet aspect, malheureusement, le roman souffre d'inconstance et d'incohésion.

Par ailleurs, l'auteur utilise différents régiolectes provenant de la Province dans le but peut-être d'affirmer la présence du Québec à la guerre. De plus, il semble intégrer des Acadiens au sein des unités francophones. En effet, alors que la plupart des personnages prononcent « à soère, avoère, moé », d'autres personnages présentent des traits linguistiques caractéristiques des Acadiens. Ils s'expriment ainsi :

- T'es ben mal avenant ce soâr ? répliqua Leblanc en perdant son calme. J'me plains pas, Sacrement ! J'étais assez

homme pour prendre ma pilule, moâ. J'parlions pour parler, c'est toute... (CE, p. 62)

Les erreurs de conjugaison dans cet extrait sont également intéressantes. Avec ces variables, Vaillancourt réussit à montrer la diversité linguistique présente au front, les personnages ne provenant pas tous des mêmes régions. Il nous offre des traits caractéristiques de différents groupes sociaux, peut-être pour prouver que c'était réellement le Québec en entier, ses régions réunies, qui était représenté sur le terrain.

Outre les quelques anglicismes, l'anglais est cité à quelques reprises dans le texte, soit lors d'une rencontre avec un bataillon anglais ou lors d'une escale en Angleterre avant le départ pour le front, sinon lors d'un transfert dans un hôpital anglophone. Par exemple, quand Richard Lanoue raconte à son compagnon son aventure avec Margie d'Angleterre, des bribes d'anciennes discussions entre les deux amants – ici en dispute – sont mises entre parenthèses et entre guillemets :

Elle alla jusqu'à dire à Richard que s'il avait l'impudence (« the impudence ») de ne pas être tué lors de l'Ouverture du Second Front, elle se chargerait elle-même de l'abattre (« to shoot him cold ») à son retour. Qu'il n'était d'ailleurs bon qu'à creuser des tranchées avec d'ignorants voyous (« ignorant bums ») dans les champs (« in the fields ») et qu'il était enfin un « néant intellectuel » (« intellectual nothingness »). (CE, p. 185)

Ceci nous donne l'illusion que la discussion s'est véritablement produite, comme si le personnage nous rapportait exactement ce qui avait été dit. La traduction approximative qu'il fait de l'expression « intellectual nothingness » va aussi dans ce sens. Ainsi, Vaillancourt dote son roman d'une dimension temporelle et spatiale plus *réelle*, comme si le passé venait directement s'inscrire sur le papier.

Tout bien considéré, malgré le fait que le terme *Canadiens* apparaisse dans le titre, nous avons vu que le roman ne fait allusion qu'aux Québécois et à leur langue, les Canadiens anglais étant totalement absents. De plus, par son utilisation de la langue française et de ses diverses variantes, nous pourrions dire que l'auteur procède à un certain hommage des francophones au front.

#### D. CONFRONTATIONS VIVES : LA GUERRE, YES SIR ! DE ROCH CARRIER

Avec Roch Carrier et son roman, nous tombons dans un tout autre registre. Tout est grossi dans *La guerre, yes sir!*. Nous ouvrons une porte sur l'absurde, sur la caricature, sur le carnavalesque. C'est le règne de l'excès, sous lequel se cache vraisemblablement une vérité fragile. Les tensions linguistiques sont omniprésentes et le thème de la dualité s'introduit dès l'énonciation du titre (la guerre / yes sir). En effet, le français et l'anglais cohabitent dans le titre. L'expression « yes sir » suggère que nous ne pouvons adhérer à la guerre qu'en anglais, qu'elle ne se fait qu'en anglais. Il s'agit également de la réponse d'un soldat à un caporal à la suite d'un ordre, ce qui insinue que l'ordre a été donné en anglais et que la langue anglaise incarne ainsi le pouvoir. Voilà ce qui sera dénoncé tout au long du roman de Roch Carrier.

Roch Carrier est né en 1937 à Ste-Justine-de-Dorchester. Il a été professeur au Collège militaire de Saint-Jean pendant une dizaine d'années. Jeune, dans son village, il a assisté au rapatriement d'un homme mort à la guerre. Cette expérience sert de toile de fond à ce premier roman. Les personnages sont donc les habitants d'un petit village du Québec, très hermétique. Carrier met en scène des villageois qui veulent à tout prix fuir la guerre. Avec la scène du rapatriement par sept soldats anglais du corps du villageois Corriveau mort à la guerre, Carrier a atteint le but de ce roman : décrire une situation de conflit, provoquer une confrontation<sup>58</sup>. La confrontation entre ces soldats et ces villageois sera vive, directe, voire meurtrière et le mépris, lui, s'avèrera plus que réciproque.

Tout d'abord, nous comparerons les différentes perceptions ; la vision des Anglais par les Canadiens français et la vision des Canadiens français par les Anglais. Ensuite, nous présenterons le personnage qui se situe à mi-chemin entre les deux groupes linguistiques, soit le très ambigu Bérubé.

Il s'agit donc d'un village du Québec isolé, qui ne connaît rien d'autre que lui-même, que sa petite réalité. Par contre, les villageois ont toujours

<sup>58</sup> SHEK, B.-Z. *Invité, Roch Carrier* [enregistrement vidéo], 1976



appris à haïr les Anglais ; ils ont appris qu'il existait une différence notable entre eux, et ce, même si parfois, ils n'en n'ont jamais rencontrés. Philibert a bien hâte à la visite des Anglais : « Philibert était émerveillé : – J'ai hâte de voir des Anglais. Je n'en ai jamais vus. [...] [ Il ] courut, le sceau à la main, vers la maison, en pensant aux insultes qu'il pourrait dire à de vrais Anglais. » (GYS, p. 24) La communion semble alors impossible ; deux peuples destinés à se mépriser. Selon le père Corriveau, Anthyme, les Anglais sont des damnés. Ils n'appartiennent pas au même monde et ne sont pas protégés par le même Dieu. C'est ce que nous pouvons constater lorsqu'il aperçoit la femme anglophone de Bérubé (nouvellement marié à Terre-Neuve) en train de prier :

À genoux, les mains jointes sur le cercueil, Molly priait. Quelle prière pouvait-elle dire, elle qui ne savait que parler en Anglais? « Elle doit prier son bon Dieu, le bon Dieu des Anglais », pensait Anthyme. Mais, il n'y avait pas de place pour deux bons Dieux. Le bon Dieu des Anglais et des Canadiens français ne doit pas être le même ; ce ne serait pas possible. Eux, les Anglais protestants sont damnés ; alors il ne peut y avoir un bon Dieu pour les damnés de l'enfer. Elle ne prie pas ; elle fait seulement semblant de prier. (GYS, p. 51)

De plus, tout au long du roman, les Canadiens français sont décrits comme des victimes des Anglais détestables et malintentionnés. Leur langage est cru, ils jurent beaucoup – « Vieux pape de Christ » (GYS, p. 46) – mais selon Carrier, le juron se veut une protestation de l'ordre établi, une protestation contre la hiérarchie<sup>59</sup>. En fait, le juron constitue leur seul moyen de contestation. Ils ne possèdent rien d'autre. Par contre, la tension en constante ascension dans le récit éclate à la toute fin ; Henri s'empare d'un fusil des Anglais et tire sur un des sept soldats. Deux cadavres, Corriveau et le militaire anglophone ; comme si finalement la seule union possible résidait dans la mort.

Parallèlement, les Anglais regardent d'un très mauvais œil le comportement de ces Canadiens français qui parlent fort, qui rient, qui pleurent, qui boivent, qui chantent, qui crient leur tristesse sur le corps de Corriveau. En fait, lorsque le récit évoque la perception des Anglais, il est significatif que les Canadiens français soient toujours appelés *French Canadians*, même si le reste de la phrase est rédigé en français. Cette

<sup>59</sup>SHEK, B.-Z., *op. cit.*, [enregistrement vidéo]

expression est en soi péjorative, car elle est toujours liée à un groupe de qualificatifs défavorables. Voici quelques exemples : «de véritables animaux, ces French Canadians indeed» (GYS, p. 40), «quels sauvages ces French Canadians» (GYS, p. 67), «les French Canadians étaient des porcs» (GYS, p.91). En plus, la répétition du terme *French Canadians* dans une même phrase ou dans un court paragraphe suggère la connotation péjorative du terme lorsqu'il est associé à un regard somme toute méprisant :

Quelle sorte d'animaux étaient ces French Canadians? Ils avaient des manières de porceaux dans la porcherie. D'ailleurs, à bien les observer, à les regarder objectivement, les French Canadians ressemblaient à des porceaux. Les Anglais longs et maigres examinaient le double menton des French Canadians, leur ventre gonflé, les seins des femmes gros et flasques, ils scrutaient des yeux les French Canadians flottant inertes dans la graisse blanche de leur visage, ils étaient de vrais porcs, ces French Canadians dont la civilisation consistait à boire, manger, péter, roter. [nous soulignons] (GYS, p. 90)

Conséquemment, lorsque les Anglais s'expriment sur la langue des villageois, il est toujours question du *French* et non du français. Ce terme semble donc se référer à l'expression *French Canadian patois* à laquelle les Canadiens français ont longtemps été identifiés. Cette perception semble bien se confirmer à la page 92 lorsque l'officier anglophone se questionne sur le passé des *French Canadians* : «Puisque la France les avaient abandonnés, pourquoi ne voulaient-ils pas accepter le privilège de devenir Anglais? L'Angleterre les aurait civilisés. [...] ils parleraient une langue civilisée, non un patois.» Ainsi, parler la langue anglaise représente un privilège puisqu'elle est la langue du pouvoir et de la civilisation. Les Anglais représentés par Carrier dans son roman sont à cet égard d'une prétention inouïe. Or, même si ces villageois comprennent l'anglais, comme Bérubé, il semble que leur attitude ne change guère : le ressentiment envers les villageois francophones est profondément ancré en eux.

Bérubé est un personnage essentiel dans le roman de Roch Carrier puisqu'il fait le pont entre les deux groupes linguistiques. Il se positionne, un peu malgré lui, entre les deux. En effet, Bérubé est un soldat. Il a donc appris un peu l'anglais. Par contre, il a lui-même subi l'arrogance des anglophones puisqu'il occupe un emploi peu gratifiant : il lave les toilettes dans une base

d'aviation à Terre-Neuve. Comme nous l'avons vu dans notre résumé historique, ce cliché n'est pas tellement loin de la vérité. Par sa description du personnage de Bérubé, Carrier critique aussi le fait – comme dans son titre – que la langue anglaise est la langue du pouvoir ; cette situation transforme alors le soldat canadien-français en un robot prêt à répondre à tout ordre dicté en anglais. Quand la bataille éclate vers la fin du récit, Bérubé se retourne contre ses propres amis et frères puisqu'il a entendu le sergent lui crier : «Let's kill'em !» (GYS, p. 108) L'Anglais a donc une force quasi magnétique sur le soldat, contrôlant ainsi ses moindres gestes. Malheureusement, au terme du roman, Bérubé ne sait que faire ; il n'a plus sa place, il est entre deux mondes. Il est considéré comme un traître par les Canadiens français alors qu'aux yeux des Anglais, il reste tout de même un simple *French Canadian* :

Tout le monde s'agenouilla. Les Anglais priaient en anglais pour leur compatriote. Les villageois priaient en canadien-français pour leur Corriveau. Bérubé ne savait pas s'il devait prier en anglais pour l'Anglais ou en canadien-français pour Corriveau. Il commença à réciter les mots d'une prière apprise à l'école :

- Au fond, tu m'abîmes, Seigneur, Seigneur...

Il ne continua pas. Les villageois le regardaient avec de la haine : la haine pour le traître... parce qu'il s'était battu avec les Anglais contre les gens de son village, Bérubé était devenu pour eux un Anglais. [...] Alors Bérubé décida de prier en anglais :

- My Lord! Thou...

Les Anglais se retournèrent tous vers lui. Dans leurs yeux, Bérubé lut qu'ils ne toléreraient pas qu'un *French Canadian* priât pour un Anglais. Bérubé sorti. (GYS, pp. 109-110)

Finalement, Carrier désirait traiter dans son premier roman des tensions linguistiques encore très présentes au Canada dans les années 1960, malgré les projets politiques et culturels en cours. Passionné par la Seconde Guerre mondiale, il considérait que le contexte de cette guerre était parfait pour mettre en confrontation les deux groupes linguistiques<sup>60</sup>. Étonnamment, son œuvre a connu un très grand succès au Canada anglais. Encore aujourd'hui, il est l'un des écrivains québécois les plus connus par nos voisins anglophones. Son travail sur la langue est aussi très étudié ; il réussit parfaitement à allier le dramatique et le burlesque par l'usage qu'il fait de celle-ci.

<sup>60</sup> SHEK, B.-Z., *op. cit.*, [enregistrement vidéo]

### E. CONCLUSION DU CHAPITRE

Bref, considérant les trois romans présentés, nous avons vu que tous traitent de façon distincte des tensions linguistiques. Jean-Jules Richard semble vouloir les passer sous silence, peut-être pour ne pas enflammer ses lecteurs et raviver des blessures. Il tente même par son roman une certaine réconciliation entre les deux groupes linguistiques. Malgré la violence et la haine de la guerre qui gagne le cœur des soldats, il prête une grande attention à la fraternité entre les militaires, anglophones ou francophones. La haine s'équilibre avec l'amour que ces hommes peuvent porter à leurs compatriotes devenus leurs frères. De son côté, Jean Vaillancourt ne met en scène que des Canadiens français et se rapproche davantage du langage des siens ; le lecteur francophone s'identifie aux personnages. Aussi, nous percevons dans son roman une quête de reconnaissance du Québec quant à son rôle pendant cette guerre. Finalement, dans le roman de Roch Carrier, il y a une confrontation directe entre les francophones et les anglophones. Ces tensions, ce mépris exprimé par les deux peuples durant la guerre, constituent le principal sujet de son œuvre. Il rejoint également plusieurs aspects d'œuvres d'artistes québécois qui traitent de la Seconde Guerre mondiale sans toutefois l'avoir vécue.

Par ailleurs, il importe de souligner qu'après la Seconde Guerre mondiale, le Québec plonge dans une grande période de luttes et de changements. Le Collège militaire de Saint-Jean est créé en 1952 et en 1966 le Général francophone Allard instaure un système linguistique équitable<sup>61</sup>. En 1969, la Loi sur les langues officielles est adoptée. Par contre, la Seconde Guerre mondiale reste encore aujourd'hui un sujet beaucoup plus présent dans les œuvres des Canadiens anglais que dans les œuvres québécoises<sup>62</sup>.

---

<sup>61</sup> S. BERNIER & J. PARISEAU, *op. cit.*, p. 188

<sup>62</sup> DROLET, G., *op. cit.*, p. 98

**DEUXIÈME PARTIE : FIGURES DU HÉROS DANS LES  
ROMANS HISTORIQUES : REDÉFINITIONS**

## CHAPITRE TROIS : NEUF JOURS DE HAINE, JEAN-JULES RICHARD

Dans les chapitres précédents, nous avons expliqué le contexte dans lequel s'est déroulée la Seconde Guerre mondiale au Québec et nous avons exposé le problème linguistique et identitaire issu de cette période historique. Nous avons également remarqué le déplacement de la figure du héros qui s'est opéré dans la plupart des romans et des films touchant cette période. Nous pouvons maintenant nous pencher davantage sur les personnages (principalement les soldats) de deux romans historiques québécois – soit *Neuf jours de haine* (J.-J. Richard) et *Les Canadiens errants* (J. Vaillancourt) – abordant cette guerre<sup>63</sup>. Nous pouvons questionner leur comportement, leurs valeurs et leurs actions : assistons-nous à une redéfinition de l'héroïsme dans ces romans historiques entourant la Seconde Guerre mondiale ? Est-ce que le contexte socio-historique a influencé les auteurs dans leur choix des personnages ? Que peut permettre le travail de la fiction ? Peut-il révéler le réel, le déplacer, l'améliorer, le substituer ?

### A. INTRODUCTION AU ROMAN

Les bombes des avions défoncent les rivages. La garnison ennemie s'affole. Les obus des cuirassés creusent des entonnoirs dans les plages. L'atmosphère gesticule. Du rivage et de la plage surgissent des cônes dressés sur leur pointe. Et les cônes s'affaissent aussitôt. Les hommes se regardent décontenancés.

L'univers se regarde, déconcerté. (NJH, p.8)

Bienvenue dans la cinquième dimension telle que présentée par Jean-Jules Richard dans son œuvre. En lisant ces pages, vous parcourrez un autre univers, un autre espace, avec des lois étranges, souvent paradoxales, sous un ciel qui se déchire chaque jour. Un autre monde : les champs de bataille. Un autre monde : la guerre. Un monde avec ses propres indices de temps ; une temporalité loin de la nôtre, où les jours sont aussi longs que des siècles :

---

<sup>63</sup> Nous nous rappelons qu'un roman est dit historique lorsqu'il présente un passé vérifiable et présente un récit de fiction qui coexiste avec un témoignage. Ce genre littéraire, plus que les écrits ou les ouvrages historiques, intéresse le lecteur et le surprend par son apparence plus « réelle » et « vraisemblable », car il lui permet de plonger dans les pensées des soldats et d'atteindre la dimension psychique des personnages, ce qu'habituellement l'ouvrage historique ne permet pas.

« Dix jours...c'est comme dix années. Plutôt des siècles. Un retour à l'âge de feu, de pierre, de fer, de cuivre. » (NJH, p.43) Si la guerre se présente comme une expérience à mi-chemin entre le passé et le futur, entre la vie et la mort, entre le ciel et la terre, qui sont ces hommes qui font la guerre ? Est-ce que l'homme se transforme pour pénétrer dans cette nébuleuse dimension ? L'armée est composée de milliers d'hommes. Et La guerre, la vraie, est d'abord celle qui se passe dans la tête de chacun de ces hommes, celle qui gagne tous leurs membres, qui se trouve là, au fond de leurs yeux mouillés ou asséchés par la haine. Le roman historique *Neuf jours de haine* nous dévoile cette guerre. Il rapproche le lecteur des personnages, des guerriers et du combat. Il l'informe, l'amène avec lui sur les champs de bataille. Le lecteur apprend à connaître leurs motivations et leurs pensées ; il côtoie leur peur et leur courage. Et peut-être comprend-il mieux la guerre, « car la guerre, ce n'est pas seulement la mitraille et les mouvements de divisions, c'est le comportement des individus pendant les affrontements, la guerre à l'intérieur des crânes<sup>64</sup> ».

Quels sont donc les attributs du soldat dans l'œuvre de Jean-Jules Richard ? Quelle semble être sa définition de l'héroïsme ? Quelle place lui est-il donnée ?

Nous verrons les différentes facettes du soldat visibles dans le roman. Nous dresserons le portrait des divers guerriers, allant de la brute au héros, du passionné au robot. Nous traiterons aussi du conflit dominant-dominé (auquel Richard est très sensible) et des confrontations internes au sein de l'Armée canadienne.

Nous commençons alors avec le premier attribut du guerrier de Richard : l'homme qui se transforme en bête instinctive.

---

<sup>64</sup> VIAU, R., *op. cit.*, p. 14

## B. LE SOLDAT : UNE BRUTE À L'INSTINCT DE FEU

*Neuf jours de haine* se présente comme un éloge de l'instinct. En effet, le thème de l'instinct est omniprésent et son rôle est loin d'être sous-estimé. C'est toujours lui qui protège, qui permet de survivre ou de contrôler la peur : « ramper en se servant de [son] instinct pour se protéger des lois étranges de la cinquième dimension » (NJH, p. 107). Il s'agit de l'arme première ; si les guerriers ne sont pas armés d'un sixième sens, ils doivent s'entraîner et tout faire pour l'aiguiser le plus tôt possible. Ils n'auront pas de deuxième chance. Noiraud, le « héros » du roman, en est l'exemple par excellence, lui qui est doté d'un « instinct de feu » (NJH, p. 42). C'est ce même instinct qui « lui donne de la supériorité sur les autres » (NJH, p. 42). Cependant, selon Noiraud, ce n'est que sur le terrain que les soldats peuvent apprendre et perfectionner leur instinct. Les entraînements et les simulations ne sont d'aucune aide : « Officiellement on s'entraîne. [...] Ça leur apprend définitivement à tuer ou à l'être. Un avant-goût de la mêlée. Mais la mêlée elle-même est le seul véritable instructeur, prétend Noiraud. Tout ce manège l'ennuie. » (NJH, p. 232) Au front, il faut agir vite, donc se laisser guider par son intuition. Tout se joue là, au niveau de l'instinct, de l'action, sinon c'est la mort. Il faut rester calme aussi. Noiraud l'a compris, et il survit, alors que d'autres, pressés et agités, ne dépasseront jamais la ligne de feu.

Le texte de *Neuf jours de haine* est principalement rédigé au présent, car à la guerre, ce n'est pas le temps ni de réfléchir sur soi ni de se remémorer son passé. Non, il faut agir, là, maintenant. Maintenant et vite. Il ne faut pas penser sur le champ de bataille. Si le soldat s'arrête pour se questionner, s'il ralentit le pas ne serait-ce qu'une fraction de seconde pour réfléchir, c'est déjà trop. Les balles n'attendront pas une fraction de seconde et les obus ne ralentiront pas leur vitesse. En fait, au front, le soldat doit agir rapidement, plus vite que le hasard des balles et des obus ; il doit construire son propre destin, seconde après seconde. Tout ce rythme éclaté et étourdissant des batailles explique pourquoi les temps d'attente sont si longs et si ennuyeux pour les soldats. Quand ils arrêtent de courir, d'agir et de se battre, leurs préoccupations reviennent à la surface. Dans ces temps de repos, ils peuvent repenser à leur femme, à leur mère, à leur foyer, à tout ce qui leur est



atrocement pénible. Il n'y a donc rien de pire que l'attente à la guerre. Sur la ligne de feu, les soldats sont prêts, armés, gonflés à bloc, déjà en mode « haïr », mais le signal se fait attendre. L'ordre sera donné, mais quand ? Le soldat s'impatiente, ça lui fait mal. Vingt secondes lui paraissent des heures. C'est que le temps a bien changé pour eux depuis qu'ils font la guerre. L'ordre est enfin donné. Voici Noiraud qui s'élance.

Il n'y a pas que dans son roman que Jean-Jules Richard donne une place de taille à l'instinct. Dans les cinq scénarios qu'il a co-écrits avec Jean Le Moyne et Jacques Bobet pour la série *Le Canada en guerre* (onze épisodes) produite par l'ONF, l'instinct joue aussi son rôle. Dans *Un matin calme – Épisode IX*, un des premiers conseils donné est qu'« il faut se fier à son instinct<sup>65</sup> ». Aussi, dans *Le rivage de l'enfer – Épisode X*, le narrateur affirme à propos de la marine : « ils se préparaient méticuleusement, mais une fois partis, il fallait que l'instinct prenne le dessus.<sup>66</sup> » Voilà. C'est lui qui détient le dernier mot.

De plus, les soldats découvrent, en mettant de côté leur raison et en se fiant à leur instinct, le pouvoir de l'intuition. Aussi sentent-ils intuitivement venir leur mort. Des sensations étranges se produisent à la guerre, voire des dons de quasi voyance. Martedale et Paul ont senti leur mort venir. Un matin, alors que tous les soldats se disent, comme à l'habitude, qu'ils ne mourront pas ce matin là – « Pas moi. Je ne tomberai pas » (*NJH*, p. 14) – Martedale est incapable de s'en convaincre, au contraire :

Martedale se rassérène. Il est venu à l'action ce matin avec un vague pressentiment. Cette journée, lui répète une voix intérieure, est sa dernière. Il s'est réveillé avec cette pensée. [...] De semblables confidences ont été prouvées par les faits. (*NJH*, p. 308)

<sup>65</sup> CLISH, Stanley. « Un matin calme » [Enregistrement vidéo], Série *Le Canada en guerre*, Office national du film du Canada (ONF), textes de Jean-Jules Richard et de Jacques Bobet, Montréal, 1962, 28 minutes

<sup>66</sup> CLISH, Stanley. « Le Rivage de l'enfer » [Enregistrement vidéo], Série *Le Canada en guerre*, Office national du film du Canada (ONF), textes de Jean-Jules Richard et de Jacques Bobet, Montréal, 1962, 28 minutes

Paul réalise aussi que sa mort est proche : « Pas lui, bien entendu il ne sera pas victime. Mais moi ? Une inquiétude semble me hanter. C'est nouveau. Je n'ai jamais ressenti cela. » (NJH, p. 178)

Somme toute, la première conséquence d'un comportement basé sur l'instinct, sur l'action et sur l'intuition est la suivante : le comportement de l'homme s'apparente à celui de l'animal, de la brute, de la bête. En fait, la bête apparaît dès la page 12 du roman : « déjà la bête en soi domine ». Il ne faut plus être humain, aussi bien dire vaincu. Non. Il faut ressembler à ces héros de *Illiade* qui sont décrits comme des « hommes-sangliers » ou des « lions mangeurs de chair crue<sup>67</sup> ». Il faut devenir une force de la nature, comme Noiraud, avec ses airs de brute et ses mains gigantesques.

Par contre, l'instinct se confronte à la haine sur les champs de bataille et selon Noiraud, il faut faire attention à la haine qui aveugle le soldat et qui l'empêche d'agir correctement : « l'instinct perd sa fonction si la haine le dépasse. L'instinct se civilise, se gâte, déçoit. » (NJH, p. 43) Toutefois, la haine est bel et bien là et elle fait son chemin dans le cœur du soldat.

### C. LE SOLDAT : L'HOMME SOUS LES PASSIONS

La guerre est un autre monde. Une bulle d'incompréhension dans l'univers. À l'intérieur de cette bulle existe une atmosphère où flotte et règne la haine. L'homme se transforme. Il n'est plus civilisé. À la guerre, ce ne sont que les sentiments extrêmes, ceux tant réprimandés et refoulés en société, qui refont surface et qui sont encouragés. Par exemple, selon Carl von Clausewitz, Général allemand et grand penseur de la guerre moderne – il tente de systématiser, de définir et de mieux diriger les stratégies de la guerre moderne dans son texte inachevé *Vom Kriege* –, la guerre, malgré toute attente, est un phénomène beaucoup plus passionnel que rationnel. L'instinct, l'intuition et la haine, surtout la haine, l'emportent : « il serait faux de ramener la guerre entre les nations civilisées uniquement en un acte rationnel de leurs gouvernements, et d'imaginer qu'elle se libère toujours davantage des passions. [...] Si la

<sup>67</sup> HOMÈRE. *L'Illiade*. Traduction par Eugène Lasserre, Éditions Garnier Flammarion, Paris, 1965, p. 105

guerre est un acte de violence, la passion en fait aussi nécessairement partie [...] et doit forcément conduire aux extrêmes.<sup>68</sup> » Le guerrier doit alors tout oublier pour mieux se conformer aux nouvelles règles de l'armée. Au front, il devient une bête, une bête qui vit sous les passions<sup>69</sup> ; l'amour comme la haine. Il aime les autres soldats comme ses frères et il déteste l'ennemi à en vomir. Ce sont là ses deux seules attitudes. C'est pour cette raison que les lettres lui font mal, en ce qu'elles représentent un peu d'humanité surgit de son ancien monde sur papier. C'est pour cette raison que le retour au pays est si douloureux. Il doit réapprendre à refouler ses instincts et ses élans, ses pulsions de mort et son goût pour la violence. Même si Noiraud croit davantage en l'instinct, même s'il « n'est pas créé pour la haine » (*NJH*, p. 398), il se laisse gagner par elle. Par contre, il n'y a qu'une seule fin possible avec la haine : Noiraud finit en effet en prison. Il est condamné à haïr pendant encore deux ans : « La haine seule le possède. Elle le possèdera pour encore deux ans. C'est l'heure du bain de soleil. Le neuvième jour de la cinquième dimension. Haine. Haine. » (*NJH*, p. 398) Certes, la haine donne le courage de tuer, elle permet de combattre et de survivre, mais elle empoisonne aussi le cœur. Elle empoisonne la tête. Un voile qui colle aux yeux, qui aveugle les plus forts comme les plus peureux. Elle les poursuit jusque dans la mort, elle n'a pas de pitié :

Est-ce que le sergent pense ? Sa cervelle n'est pas brûlée. À quoi pense-t-il, s'il pense ? Plusieurs copains ramassés mourants ont témoigné. Dans ces moments-là, on ne pense pas à ceux qu'on aime. L'approche de la mort ne veut rien dire. On ne pense pas à ceux qu'on laisse. Ni à l'amour. Ni à sa femme. Ni à son pays. À rien de doux ou de consolant.

Un blessé ou un mourant sur le champ de bataille ne pense à rien de tout cela. Il ne pense pas non plus à la divinité en laquelle il peut croire. Il ne regrette pas ses injustices envers l'humanité. Son instinct le domine. Ses réflexes le guident vers la peur et vers la haine. Vers la peur causée par son impuissance à s'évader. Vers la haine dictée par l'irréversible. (*NJH*, p. 330)

<sup>68</sup> CLAUSEWITZ, Carl von. *De la guerre*, Traduction du texte allemand *Vom Kriege* par Nicolas Waquet, Éditions Payot et Rivages, Paris, 2006, pp. 22-23

<sup>69</sup> Un survivant de la Seconde Guerre mondiale révèle à l'historien Yves Tremblay que le soldat à la guerre est placé « dans une position où l'Homme redevient primitif, au plus primitif possible ». Il est entraîné « à oublier tout ce qui a été appris de bon et à faire le contraire ». Il ajoute avec une pointe d'ironie que non seulement la brutalité est encouragée, mais elle est récompensée par des médailles. TREMBLAY, Yves. *Volontaires : Des Québécois en guerre (1939-1945)*, Athéna Éditions, Montréal, 2006, p. 109

Le soldat haït, de jour en jour, de plus en plus. Cependant, qu'haït-il exactement ? Deux passages dans l'œuvre de Richard résument bien cette haine qui s'en prend à tout, l'un au début (*NJH*, p. 43), l'autre vers la fin (*NJH*, p. 288). Le lecteur comprend ainsi parfaitement l'évolution et la transformation de la haine du guerrier. Les voici :

(1) On commence à haïr. On haït l'obscurité, son mystère. On haït les bouffées de puanteur venues des charognes et des rêves. On haït ses propres réflexes. On haït ceux qui marchent à côté, en avant, en arrière. On haït ceux qui commandent. On se haït soi-même. On haït le soi, le moi, le nous. On haït l'étrangeté noire des silhouettes. Noiraud déteste la haine.

(2) La fatigue. La faim. Puis la haine leur saute à la gorge. Dans ces moments de désespoir, la haine surgit toujours. La haine des Nazis et de l'Europe entière. La haine des principes de la diplomatie. La haine des politiciens et de leurs adeptes. La haine de la divinité absente. La haine du militarisme et des supérieurs. L'animosité envers les sous-officiers.

La haine de la cent deuxième salve de projectile.

Le mépris de son partenaire peut-être en proie aux mêmes sentiments.

La haine de soi-même volontaire, aventurier leurré par la propagande des trafiqueurs de chair.

La haine de tout et la haine de la haine qui fait souffrir.

En fait, le soldat en a contre les principes de l'armée, contre les injustices fréquentes au sein de l'organisation, contre leur relation avec les supérieurs ; il en a contre l'homme et sa nature, cette fâcheuse tendance au pouvoir, contre l'hypocrisie de la propagande. Il est contre la guerre elle-même et contre les hommes qui la font. Il se retourne contre lui-même, lui qui s'est laissé aller dans une telle aventure. Oui, le soldat se sent trompé. Sûrement utilisé. Par contre, il déteste également l'ennemi qui l'a mené jusqu'ici et qui a tué déjà tant des siens. Voilà ce qui le pousse à continuer.

La haine dans le roman de Richard est si forte qu'elle gagne le lecteur. L'épisode au deuxième chapitre (*NJH*, p. 67) où les Allemands fusillent les prisonniers est peut-être celui le plus difficile à supporter. Il lui prend alors l'envie d'échanger un verre de rhum avec Noiraud qui survit et avec les autres qu'il rejoint pour oublier ce qui vient de se produire. Boire du rhum s'avère un véritable moment de vie pour les soldats. Une journée difficile ? Un verre de rhum. Un combat atroce ? Un verre de rhum. Une lettre à faire pleurer ? Deux

rations de rhum pour le sergent Martedale. En effet, les soldats se gratifient ou se consolent en buvant du rhum. À la suite d'une ration de rhum, ils sont de nouveau prêts à se battre et à jouer les héros.

#### **D. TOUS DES HÉROS ?**

Il ne semble pas exister de définition absolue de l'héroïsme. Nous allons donc exposer deux définitions, celle de Marie-Claire Kerbrat et celle de Jean-Marie Apostolidès. Nous allons ensuite les comparer aux personnages de l'auteur. Nous nous questionnerons également sur l'existence d'antihéros ; qui sont-ils ?

Une grande ambiguïté rôde autour du terme « héros ». Par contre, nous remarquons qu'il subsiste aussi chez le héros des aspects plus universels, des qualités plus acceptées. Son courage distinctif est certes son attribut le plus familier. Marie-Claire Kerbrat se questionne cependant sur la réalité tangible du héros. Existe-il dans la réalité ou n'est-ce qu'une création littéraire ? Ainsi, est-ce de vrais héros que nous créons à la guerre ou est-ce que les guerriers deviennent des héros seulement lorsqu'il s'agit d'une fiction, d'une histoire racontée ? Est-ce exclusivement le personnage du soldat qui serait un héros comparativement au soldat que nous observons dans la réalité ?

Dans la littérature, toujours selon Kerbrat, les héros sont souvent comparés à des géants, à des animaux féroces ; ils sont des forces de la nature. Les personnages de Richard, comme nous l'avons vu au quatrième point de cette recherche, se prêtent bien à cette définition. Noiraud, du haut de la pyramide formée par ses jambes, dégage la force d'un lion. Pour l'auteure de *Leçons littéraires de l'héroïsme*, le héros doit aussi incarner une certaine divinité. Kerbrat affirme également que le véritable héros est celui qui règne sur les champs de bataille. Dans notre imaginaire culturel, le mot héros est synonyme de guerrier, de chevalier, de grand combattant ; d'Alexandre le Grand à César, des héros d'Homère à ceux du Moyen-Âge. Le héros n'est dans son élément qu'au front. En effet, l'héroïsme n'a sa place que dans l'action. Apostolidès est aussi en accord sur ce point : « pour qu'il y ait un

héros, il faut une action.<sup>70</sup> » Et que dire de l'œuvre de Richard, si ce n'est que *Neuf jours de haine* est le livre d'action par excellence, et ce, jusque dans son style d'écriture. Tout se passe au front, tout s'écrit et se produit au présent. En plus, Noiraud, cette force et cette beauté que « l'espace regarde passer » (NJH, p. 42), se transforme en dehors du front ; en effet, il n'est plus un héros à l'extérieur du champ de bataille. Il s'essouffle, se fatigue et énerve son entourage. S'il est un bon soldat, il est un mauvais militaire. La vie au camp lui est insupportable. Toute cette parade de l'armée, cette discipline poussée à sa limite, lui pèse énormément. Un soldat ne devrait pas valoir ce qu'il paraît – l'habit, les médailles – mais bien ce qu'il fait. Aussi, Noiraud n'est rien sans son arme : « Noiraud est présenté comme un héros. Pour continuer de l'être, il doit avoir une bren. Sans sa mitrailleuse, le héros s'abîme. » (NJH, p. 78) En plus, il répond bien à ce désir constant de se battre qui doit animer les héros d'antan. Il refuse tout rang élevé, car cela correspondrait à se compromettre en étant souvent tenté d'abuser de son pouvoir ; il n'aspire qu'à continuer la bataille. Quand tout se calme, il s'ennuie à mourir<sup>71</sup> :

Frisé comme Noiraud détestèrent ces jours-là. C'était soudain trop calme, trop tranquille. On s'ennuyait. [...] Noiraud aurait sacrifié un membre pour une aventure pleine d'émotions. Ou pour entendre au moins le claquement puissant d'une commotion d'obus. Mais c'était la Paix. (NJH, pp. 354-355)

Toujours selon Kerbrat, le héros n'a pas honte de sa peur. Au contraire, elle est acceptée et le but est de la surmonter. Comme l'affirme l'auteure, « elle est belle la peur quand elle accompagne l'action.<sup>72</sup> » Par contre, là où Noiraud ne correspond pas à l'image du héros de Kerbrat ou de Apostolidès, c'est dans cette facilité à communiquer, dans cet art du discours que doit acquérir le

<sup>70</sup> APOSTOLIDÈS, Jean-Marie. *Héroïsme et Victimisation*, Éditions Exil, Paris, 2003, p. 21

<sup>71</sup> L'ennui, selon l'historien Yves Tremblay, constitue l'ennemi le plus dangereux, celui qui peut définitivement miner le moral des troupes et gêner une mission. La guerre confronte des petits moments intenses à de longues périodes d'ennui. Ces petits moments resteront toujours ceux recherchés et à dépasser. Afin de mesurer l'ennui d'une troupe, les lettres rédigées par des soldats étaient lues avant d'être envoyées aux familles. Le but d'une telle opération n'était pas seulement de censurer toute information dangereuse sur les équipements, sur les entraînements et sur les missions, mais aussi de sonder l'ennui des hommes. Ces mêmes lettres ont révélé que les Canadiens français étaient plus susceptibles de s'ennuyer en raison des barrières de la langue lors des soirées, des sorties et ils devaient faire face à l'hostilité des britanniques. TREMBLAY, Yves. *Instruire une armée*, Athéna Éditions, Montréal, 2007, 380 pages.

<sup>72</sup> KERBRAT, Marie-Claire. *Leçon littéraire sur l'héroïsme*, Presses universitaires de France, Paris, 2000, p. 45

héros. La force physique doit s'accompagner de la force du langage. Les personnages de *l'Illiade* constituent un bel exemple à cet égard. Le langage peut être aussi déstabilisant qu'une action ou il peut susciter la même admiration : « Il [Zeus] dit, et tous restèrent muets, en silence, admirant son langage, car il avait parlé avec beaucoup de force.<sup>73</sup> » Finalement, tout héros peut être contestable et contesté, admiré ou détesté : « vénérés par les uns, exécrés par les autres, un héros ne laisse pas indifférent.<sup>74</sup> » Noiraud suscite l'admiration de plusieurs, mais il ne fait pas l'unanimité, surtout pas auprès de ses supérieurs. Selon le critique de la littérature québécoise Jean-Charles Falardeau, *Neuf jours de haine* présente, surtout avec Noiraud, un héros différent du roman traditionnel québécois<sup>75</sup> ; un héros ayant adopté une nouvelle voix et une nouvelle attitude. Il est plus lucide, plus humain, plus provocateur. En plus, son comportement à la fin du récit – pendant l'Occupation en Allemagne – est plutôt discutable et place le lecteur dans une position inconfortable. Noiraud est en effet attiré par une fille ennemie, une Allemande, du nom de Hilda. Or, selon les lois, il ne peut fraterniser avec l'ennemi. Mais cette fille, il la veut. Il la veut puisqu'il la hait et la hait puisqu'il la veut. Désir pour le moins tordu et dominé par la haine :

Hilda est une ennemie. Il faut la vaincre, la dompter. Il ne peut la descendre avec sa bren, mais il peut la maîtriser avec la sensualité. [...] Si Noiraud se répugne à traiter Hilda avec respect, qu'il y aille brusquement. Avec une passion sans couleur, scientifique. Même avec haine, comme pour un viol. (NJH, p. 347 et p. 361 à partir du [...])

Apostolidès complète la pensée de Kerbrat en évoquant d'autres aspects de l'héroïsme : la bravoure, le dévouement, le sacrifice, la générosité. Le héros doit mériter l'estime publique. Il doit être charismatique et doté d'un penchant pour la cruauté. Par contre, selon Apostolidès, la définition de l'héroïsme du début du vingtième siècle se déplace davantage vers l'orgueil et vers la brutalité. Il existe de plus en plus d'antihéros. Vient ensuite la culture de la victimisation où s'exerce un refus catégorique de la violence et des passions.

<sup>73</sup>HOMERE, *op. cit.*, p. 135

<sup>74</sup>KERBRAT, M.-C., *op. cit.*, p. 108

<sup>75</sup>FALARDEAU, Jean-Charles. *L'évolution du héros dans le roman québécois*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1968, p. 19

Ainsi, dans cette culture de la victimisation présente dès la seconde moitié du vingtième siècle, les héros inspirent plus la pitié que l'admiration<sup>76</sup>. En effet, selon l'auteur, le regard des individus est davantage tourné vers les victimes que vers les héros combattifs et forts.

Dès 1946, le héros de 1939 semble disparaître. Son nom n'est pas retenu, ses actions ne comptent plus. Il n'y a que la victoire qui soit fêtée ; pas le guerrier :

Qu'était sa contribution à la guerre sinon son dynamisme dont on se servait ? On ne le fêtait pas, on célébrait les batailles gagnées. Ses actions personnelles d'alors n'ont plus de valeur maintenant. Dans le grand tumulte que représentait-il ? Rien. Une fibre de mécanisme. (NJH, p. 342)

Est-ce que le héros a disparu, est-ce que la société l'a oublié ? Il y a aussi de la désillusion dans l'œuvre de Richard. De la désillusion<sup>77</sup> et de la frustration, surtout envers les faux-héros, ceux qui reviennent, orgueilleux, médailles autour du cou, colliers d'hypocrisie. Ceux qui agissent dans le seul but d'obtenir une promotion. Lernel est le faux-héros par excellence de *Neuf jours de haine*. Un lieutenant lâche, corrompu, jaloux, assoiffé de pouvoir. Un lieutenant dangereux pour les combattants de sa compagnie. Il met la vie des autres en danger en s'improvisant le héros ; ses soldats jouent le rôle de faire-valoir. Cependant, il ne s'agit que d'un homme faible et peureux, avec son petit nez pointu et ses lèvres serrées. Noiraud l'a surpris à se cacher dans la tranchée alors que ses hommes risquaient leur vie. Noiraud l'a surpris, là, à trembler, à prier, à avoir peur comme un enfant lors d'une nuit d'orage. Cette peur-là n'accompagnait pas l'action. Non, ce n'était pas la peur que les héros connaissent. De plus, sa soif insatiable de pouvoir est responsable de la mort de Paul, le frère de Frisé. Dans le roman de Jean-Jules Richard, les officiers, les lieutenants, les sergents, tous ceux qui s'élèvent dans la hiérarchie militaire, sont rarement les plus braves<sup>78</sup>. Depuis les jours où Noiraud a aperçu

<sup>76</sup> APOSTOLIDÈS, J.-M., *op. cit.*, p. 11

<sup>77</sup> Comme ce moment où la chair encore fraîche d'un combattant venant d'exécuter une brave action est dévorée par les porcs d'une ferme (NJH, p. 292).

<sup>78</sup> Un tel portrait des hauts gradés n'est peut-être pas le fruit du hasard. En effet, dans son ouvrage *Instruire une armée – Les officiers canadiens de la guerre moderne 1919-1944*, Yves Tremblay fait remarquer que le chef est souvent perçu comme l'ennemi, inspirant davantage la haine que la confiance. De plus, dans son étude précédente où un échantillon de Québécois



Lernel prier et son caporal s'affaisser comme une guenille, « il a cessé de croire à l'infaillibilité des lieutenants » (*NJH*, p. 43). Une raison de plus pour perfectionner son instinct. Frisé fait aussi partie de ce groupe de faux-héros. À trop vouloir s'épater soi-même, à prendre goût au pouvoir que l'on peut acquérir aux dépens des autres, il est devenu égoïste, égocentrique et ingrat.

Bref, puisque « le vingtième siècle a vu successivement le pôle de l'héroïsme et celui de la victimisation<sup>79</sup> », puisque la guerre se modernise et ne requiert plus d'exploits humains, puisque la conscience internationale grandit et que les hommes se tournent davantage vers les individus que vers la nation, vers la pitié plutôt que vers la violence, nous pouvons avoir l'étrange sensation que les véritables héros sont ceux qui se sont cachés dans les bois. Ce n'est plus l'ère de l'action, mais celle de la réflexion. Nous réfléchissons sur nos actes. Pour cette nouvelle génération, le héros est le conscrit révolté, le rebelle, le fuyard, l'anti-impérialiste. Les progrès technologiques ont transformé l'ancien héros en robot, en victime du hasard des balles et de l'artillerie lourde. Que signifient alors à présent les termes « prouesses », « courage » et « raison » ?

### **E. LE SOLDAT : UN ROBOT SOUMIS ET PROGRAMMÉ**

Dans le perpétuel conflit dominant-dominé du roman de Richard, les lieutenants sont présentés comme des hommes payés pour penser alors que les soldats sont là pour écouter, pour se faire diriger, pour se battre et pour mourir au nom de la liberté. Par contre, un problème persiste : souvent, les lieutenants croient détenir des droits absolus, convaincus d'incarner les dieux

---

volontaires ayant participé à la Seconde Guerre mondiale se confient à lui (cf. *Volontaires : Des Québécois en guerre (1939-1945)*), les survivants portent un regard peu flatteur sur les officiers : les supérieurs sont perçus comme des « ennemis », des « sujets antipathiques » et ces soldats confirment à regret que plusieurs « n'étaient pas compétents du tout » (p.55). Un tel fait peut être causé par le manque flagrant d'expérience des commandants et des officiers canadiens lors de la Seconde Guerre mondiale. Le Canada n'était pas prêt d'entrer en guerre en 1939. Les Forces armées canadiennes n'avaient pas repensé la guerre depuis celle de 1914-1918 et nous ne pouvons que déplorer le manque de matériel et l'entêtement des officiers à entraîner les soldats selon les méthodes issues de la Première Guerre mondiale, refusant de faire face à la nouvelle réalité de cette seconde guerre et ne s'y adaptant que très lentement. L'historien dénonce ainsi l'attitude de ces officiers sortant d'un système immature, les contraignant alors à être mal outillés pour instruire, pour entraîner et pour comprendre une troupe.

<sup>79</sup>APOSTOLIDÈS, J.-M., *op. cit.*, p. 196

de la guerre puisque la véritable divinité semble s'être absentée du front. Ils sont les privilégiés, les maîtres, les mieux servis. À la guerre, la discipline doit régner. Cependant, la discipline tourne au cauchemar et se teinte d'hypocrisie, de mauvaise intention et d'orgueil. Dans l'armée, cette « meilleure école de despotisme » (*NJH*, p. 235), cette usine à fabriquer des robots meurtriers, le soldat n'est qu'une pièce interchangeable, qu'un trait de crayon sur une feuille de papier.

La guerre n'est qu'un engrenage amorcé depuis déjà trop longtemps, mais l'homme n'apprend pas. Il reproduit les mêmes erreurs, les mêmes bêtises. La guerre n'est qu'un spectacle qui se rejoue sans cesse. Les soldats constituent à la fois les acteurs et les spectateurs ; mais leur rôle dépasse leur entendement. Ils savent qu'ils doivent jouer, mais quoi ? Ils sont des pantins, des marionnettes desquelles l'armée tire les ficelles. Ils ne doivent pas se poser de questions, d'autant plus que « le major est payé pour cela » (*NJH*, p. 44). Qu'ils jouent leur rôle, qu'ils jouent l'animal, la bête, la brute, de toute façon l'abattoir n'est pas loin. Et le boucher du coin s'appelle Lernel. Il vient d'apercevoir Paul à côté de son frère, allongés sur la terre humide. Pris soudain de jalousie, il l'a appelé. Paul, soldat discipliné, programmé à agir sous les ordres, s'est levé et a été percuté par un obus. Voilà ce qu'est la discipline :

Un commandement sec peut opérer un déclic chez un soldat discipliné. [...]

Je me suis traîné à côté de toi pour partager ton trou et surtout pour me donner de la gomme à mâcher. On cause. On parle de la pelle. Ça nous amuse. Tu ris aux éclats. Ton rire attire l'attention de Lernel. Se détournant, il nous aperçoit. À une dizaine de verges en arrière de lui. Il m'appelle. Tu sais ce que je viens de dire à propos de soldats disciplinés. Je tombe moi-même dans le piège. Cette figure antipathique m'en impose. Je vais au capitaine. Je reçois l'ordre de traverser la route. De trouver le signaleur. De l'amener ici-même. [...] J'entends venir un obus. (*NJH*, pp. 183-184)

Les ordres produisent un déclic chez les soldats. Cependant, cela peut être trompeur, voire fatal, surtout lorsque l'ordre provient de l'ennemi : « Les paroles vives dégagent son habitude d'obéissance. Il obéit. Les ordres viennent d'où ils ne devraient pas. Quand il s'en rend compte, il est trop tard. Il

est prisonnier. » (*NJH*, p. 128) Cette analogie entre robot et soldat est aussi très forte dans l'œuvre de Roch Carrier présentée auparavant. Pour le narrateur, les soldats ne s'appartiennent plus. Par exemple, Bérubé est incapable de frapper le sergent, même si celui-ci l'insulte féroce­ment. Il se retournera aveuglément contre ses propres amis sous les ordres donnés :

- Atten...tion ! cria une voix anglaise. Ces mots paralysèrent Bérubé. Le Sergent avait donné un commandement : Bérubé, simple soldat, était hypnotisé.

- Let's kill'em !

Ces mots redonnèrent vie à Bérubé. Le soldat sans grade obéit comme il savait le faire. Il frappa sur les villageois comme si sa vie avait été en danger<sup>80</sup>.

Ainsi, la notion de spectacle, de cirque, de soldat-marionnette ou de soldat-pantin, est une notion récurrente au vingtième siècle dans les œuvres littéraires et cinématographiques décrivant la guerre. De la guerre civile espagnole à la guerre d'Algérie, de la Première à la Seconde Guerre mondiales, la comparaison avec le spectacle s'avère fréquente. Elle permet à la fois d'atteindre tout l'aspect irréel et le sentiment d'absurdité liés à la guerre. Les hommes se perdent dans la masse, se déshumanisent, sont pareils à des pantins ou à des marionnettes, dirigés par une fatalité, par une main invisible. La vie est avortée, les enfants ne veulent plus grandir (rappelons-nous *Le Tambour* de Gunter Grass), les hommes, tels des « dormeurs du val » (Rimbaud), nous offrent un cinquième acte violent et cruel. Cependant, « aucun de ceux qui sont morts ne se relèvera pour saluer<sup>81</sup> ». Une fois les canons baissés, les survivants et les anciens combattants ont l'étrange sensation d'avoir assisté à un spectacle qu'ils n'ont pas compris. Dans *Neuf jours de haine* et dans les textes de la série *Le Canada en guerre* que Jean-Jules Richard a écrits, il est souvent question de « ballet sauvage », de « rideau » qui se lève sur des « tragédies », de « rôle à jouer ». La guerre est une grande scène et les obus frappent en guise d'applaudissements.

<sup>80</sup> CARRIER, R., *op. cit.*, p. 108

<sup>81</sup> *Les Enfants du Paradis*, [Enregistrement vidéo], France, 1945

## F. CONCLUSION AUTOUR DE JEAN-JULES RICHARD

Bref, nous avons vu diverses facettes du soldat dans l'oeuvre de Jean-Jules Richard ; le soldat est multiple et malléable. Son cerveau peut parfois ressembler à une pâte à modeler, un jouet qui se casse sous les fortes mains de l'Armée, mais son instinct, lui, se doit d'être présent et vif<sup>82</sup>. Il est à la fois une bête dominée par les passions, une marionnette dont les ficelles se retrouvent entre les mains des lieutenants, un héros oublié par la population dès que la guerre a cessé. La vie n'est pas facile au front. Celui qui a vu la guerre restera toujours pris entre deux mondes. Il flotte dans sa propre dimension. Il côtoie la terre, mais il ne vit plus avec elle.

---

<sup>82</sup> L'instinct est d'autant plus important lorsque nous remarquons le manque d'expérience des soldats et des officiers et l'insuffisance de l'entraînement. Ainsi, « rien ne vaut l'expérience sur place » et l'instinct du combattant. (TREMBLAY, Y., *op. cit.*, *Instruire une armée*, p. 318)

## CHAPITRE QUATRE : *LES CANADIENS ERRANTS*, JEAN VAILLANCOURT

Est publié en 1951 le roman auquel sera décerné le prix du Cercle de France (1954) : *Les Canadiens errants* de l'ancien combattant Jean Vaillancourt. Comme le roman de son prédécesseur, Jean-Jules Richard, *Les Canadiens errants* est un roman historique. Il est question dans ce roman de laisser place au point de vue des militaires, d'aborder la guerre telle qu'elle est, vue et sentie par eux. Une guerre vue de l'intérieur des têtes, comme celle dans *Neuf jours de haine*. Il ne s'agit pas non plus d'une œuvre qui philosophe sur la guerre ou qui tente de lui trouver un sens. Tout se déroule dans l'action, toutes les visions se confrontent. Il n'y a pas de consensus. Il n'y a que des paradoxes. Mille guerres au sein d'une seule, toutes différentes, trop souvent contraires et opposées.

### A. INTRODUCTION AU ROMAN

Le personnage principal de ce roman se nomme Richard Lanoue, décrit simplement comme « un bon gars » (CE, p. 56), très humble et désintéressé par le pouvoir, ce qui est rarissime dans la représentation de l'organisation militaire. Orphelin, il s'est enfui d'un séminaire et est venu à la guerre pour mourir ou « pour en sortir comme un nouveau-né » (CE, p. 59). Cette phrase, qui nous semble *a priori* illogique et insensée, nous amène au questionnement suivant : est-ce que la guerre, lieu exemplaire de mort et de violence, peut engendrer la vie ? Peut-elle générer la vie, coexister avec elle ? Si la guerre semble un lieu paradoxal dans le roman de Vaillancourt en ce que des qualités contraires se frôlent, nous pouvons nous demander si la notion d'héroïsme s'avère tout aussi paradoxale. Et que dire du soldat qui s'aventure dans la guerre ? Peut-il sortir indemne de ce monde de confusions et d'étrangetés ?

Nous verrons comment l'auteur définit la guerre, si définition il y a. Nous verrons comment il nous représente ce monde de haine, de violence, mais aussi d'amour et de joie. *Les Canadiens errants* est un roman d'action certes, débordant de virilité dans un « langage cru, [un] langage fier, [un] langage

d'hommes<sup>83</sup> ». Par contre, il s'agit aussi d'une critique de l'héroïsme traditionnel. Si l'action et le courage sont des notions importantes dans le récit, un grand rôle est attribué au hasard et à la fatalité, à « La Main » telle que surnommée par le narrateur. Une « Main » qui dessine le destin de chacun, protégeant certains militaires, refusant sa protection à d'autres. L'œuvre de Vaillancourt n'est pas non plus une œuvre qui chante la gloire de la guerre. De plus, si le soldat survit à ce monde féroce et meurtrier, le monde qui l'attend à son retour semble tout aussi effrayant et insurmontable. En effet, le soldat québécois doit se confronter à une population non seulement indifférente à ses exploits, mais à une population qui éprouve de l'hostilité envers lui<sup>84</sup>.

L'héroïsme peut être défini comme une notion créée par la société, par la population pour se consoler de l'absurdité de la guerre, pour s'assurer que les soldats ne soient pas morts en vain. Par contre, advient-il de cette notion lorsque la société demeure insensible devant ceux qui ont fait la guerre ? Le lecteur, à la fin du récit, est désolé du résultat de toutes ces luttes. Après avoir voulu jouer au héros sur les champs de bataille, le soldat, découronné, se retrouve seul avec sa solitude, à errer entre deux mondes. C'est ainsi que le titre du roman prend tout son sens à la dernière partie du récit (les chapitres portant sur le retour) ; une partie qui semble aussi avoir froissé plus d'un Québécois, comme le critique Paul-Émile Racicot : «[...] le dernier chapitre est

---

<sup>83</sup> MAILLET, Andrée. «La Revue des Livres » dans *Amérique française*, vol. 12, no 5, nov.-déc., 1954, p. 353

<sup>84</sup> Nous nous rappelons à cet effet les propos de notre premier chapitre où Pierre Vennat (*Les héros oubliés : L'histoire inédite des militaires canadiens français de la Seconde Guerre mondiale. Tome 1*), Robert Viau (*Le mal d'Europe*) et les conférenciers du colloque organisé par l'UQAM et le Collège militaire de Saint-Jean abordent le sujet dans leurs œuvres et/ou dans leurs conférences. Ainsi, Béatrice Richard qualifiait de « blessure de guerre » et de « secret de famille honteux » le rapport qu'entretenait la population québécoise avec la Seconde Guerre mondiale et ses militaires survivants. Les témoignages recueillis par Pierre Vennat sont également très suggestifs sur ce sujet. De leur côté, Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière affirment dans leur ouvrage intitulé *Les mémoires québécoises* que la population québécoise « a tôt fait d'oublier les morts, les disparus et les amputés de guerre » et que lorsqu'elle se risque à évoquer « ces événements sans gloire », elle le fait « de façon impersonnelle, comme par pudeur » (Les Presses de l'Université de Laval, pp. 330- 334). Récemment, des volontaires québécois survivants de la Seconde Guerre mondiale se sont confiés à Yves Tremblay (cf. *Volontaires : Des Québécois en guerre (1939-1945)*). L'auteur évoque une unanimité en ce qui concerne le malaise propre à la Province sur la question de la mémoire. Non seulement ces soldats ont-ils senti que leur départ était mal vu par leur famille et par leur entourage, n'étant alors pas appuyés par leurs proches, mais dès leur retour, ils se sont considérés comme trompés, victimes d'une injustice. En effet, « l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, c'est [leur] histoire et elle [leur] semble injustement négligée » (Éditions Athéna, p. 114). Finalement, ce contexte historique est l'une des principales causes du déplacement de la figure du héros au Québec et des déformations de la réalité pratiquées au fil des années.

aussi inutile que déplaisant. [...] le trait final ajoute une note sordide à un sujet qui évoluait énergiquement dans un réalisme vrai. C'est ici que « les bonnes intentions » pourraient sauver un livre de la sottise.<sup>85</sup> » La critique que provoque le roman de Vaillancourt est de l'ordre de l'indignation. Plusieurs critiques littéraires lui reprochent ces derniers chapitres qui, à notre avis, sont de loin les plus importants du récit et les plus révélateurs sur la société québécoise. Par contre, d'autres littéraires, tel qu'André Maillet, félicitent l'auteur pour ce « livre qui arrache l'oubli dont on recouvre les héros obscurs<sup>86</sup> ». Finalement, tout au long de l'analyse du texte, nous montrerons comment *Les Canadiens errants* ressemble, en plusieurs points, à l'œuvre de Jean-Jules Richard et comment il s'en éloigne.

### **B. LA GUERRE ET SON SPECTACLE : UN AUTRE MONDE**

Telle la « cinquième dimension » présentée par Jean-Jules Richard, la guerre illustrée par Jean Vaillancourt ne s'apparente pas à notre monde. Faire la guerre, c'est accepter d'entrer dans un nouvel univers, dans une nouvelle dimension du réel. Dès la première page du roman, le lecteur est confronté à un nouveau monde et doit se défaire de ses idées préconçues. Le monde qui se présente à lui, il ne le reconnaît en rien. Le roman s'ouvre sur l'existence d'une toute autre planète, où l'espace et le temps se modifient :

(...) le bataillon avançait dans l'inconnu. Depuis que les hommes de cette unité canadienne de combat avaient débarqué sur le littoral normand, ils auraient pu se croire en expédition sur une planète à l'agonie. Maintes fois ils s'étaient retournés pour revoir l'horizon bleu de la mer dont chaque pas les éloignait ; puis ils avaient compris qu'un monde se refermait derrière eux, et le passé immédiat devenait une préhistoire. (CE, p. 11)

L'introduction du roman, cette intrusion dans un monde insolite et inquiétant, celui de la guerre, est fort réussie. Le lecteur sent et voit le couvercle se refermer. Une certaine angoisse domine alors le lecteur qui, comme les soldats, découvre un monde inconnu, ne sachant jusqu'où cette aventure le mènera. Il se heurte dès le début à un univers confus, rempli de paradoxes,

<sup>85</sup> RACICOT, Paul-Émile. « Nos romans de 1954 » dans *Relations*, vol. 15, no 176, août 1955, p. 215

<sup>86</sup> MAILLET, A., *op. cit.*, p. 353

qu'il a peine à imaginer : « [...] il faisait féroce­ment beau, tous les champs étaient parsemés de bestiaux morts. L'odeur était exquise et abominable. » (CE, p. 11) Il émane de cette antithèse, de cette confrontation entre des qualificatifs *a priori* contraires une beauté apparente à celle du poète symboliste Baudelaire. Peut être agréable une odeur à la fois exquise et abominable. Peut être belle la vue de ces cadavres de bêtes brûlés par le soleil comme dans le poème «La charogne ». La beauté est parfois là où nous ne l'attendions pas. De plus, l'adjectif « féroce­ment » nous indique ici qu'il s'agit d'une beauté maintenant liée à une certaine violence. Une beauté empreinte de violence, forte, prenante et frappante, qui fait quasiment mal au soldat qui la regarde<sup>87</sup>. Un peu plus tard dans le récit, lors d'un combat, les soldats sont éblouis par la vue d'un village en flammes : « [...] l'autre village venait de s'allumer [...] on n'avait jamais assisté à un spectacle aussi grandiose. » La guerre se veut alors un nouvel espace qui déstabilise notre rapport au langage, où les contraires se côtoient, se mélangent. À d'autres moments, pendant un court instant, les guerriers peuvent entrevoir un morceau de leur ancien monde, de leur ancienne vie qui se cache derrière cette guerre, derrière cette barrière sombre et grise de nuages et de violence, comme si les deux mondes se rejoignaient alors dans un même ciel lointain : « le bombardement s'éteignit par degrés sur les hommes affalés dans la plaine, et la fumée fut emportée par la brise. Le ciel était toujours radieux. » (CE, p. 141)

La guerre possède aussi une temporalité propre qui diffère du monde civil. Comme dans le roman *Neuf jours de haine*, des secondes équivalent à des siècles et le passé des soldats remonte à la préhistoire. Par exemple, lorsque le narrateur nous raconte l'histoire d'amitié qui relie Richard Lanoue et le brancardier Xavier Gagnon, il affirme : « Lanoue connaissait Gagnon depuis

---

<sup>87</sup> Cette question de l'irreprésentable, de l'échec de notre langage devant de tels événements n'est pas sans nous rappeler la notion de sublime définie par Kant et par Burke. Contrairement au beau, le sublime – qui comprend l'idée de grandeur, d'une chose plus grand que soi, qui nous dépasse – peut être terrible et écrasant ; il peut provoquer un vif déplaisir ou un sentiment d'horreur. En effet, alors que l'idée de beauté correspond au plaisir, Kant et Burke attribuent une valeur négative à la notion de sublime. Le sublime devient la rencontre, forte et violente, entre le plaisir et la douleur (cf. SHERRINGHAM, Marc. *Introduction à la philosophie esthétique*, Éditions Payot et Rivages, Paris, 2003, pp. 200-212). Ainsi, dans le récit de Vaillancourt, le soldat est tenté par cette beauté puissante, insolite, voire désagréable. Elle le fascine par sa grandeur, par son spectacle, par sa démesure. Tout paraît soudainement halluciné et ses limites semblent se déplacer. Il entre dans un monde possédant de nouvelles frontières.



le début de la guerre, c'est-à-dire depuis des temps immémoriaux. » (CE, p. 86) Le temps s'allonge, s'étire avec la guerre, cinq années de combat paraissent infinies. La guerre fait mûrir, elle fait vieillir plus vite, comme ces militaires qui reviendront au pays avec « cinquante ans de souvenir » (CE, p. 118). Dans le récent ouvrage de Yves Tremblay, *Volontaires : Des québécois en guerre (1939-1945)*, les vétérans questionnés relatent aussi ce « hors-temps » propre à la guerre. Ainsi, « l'expérience de combat, les risques continuels, la disparition de compagnons, ont des conséquences : « Ça m'a vieilli beaucoup. Ça m'a fait changer ma philosophie [...] » (Gérald). Henri admet aussi que son expérience l'a fait vieillir.<sup>88</sup> » C'est aussi peut-être là que gît le paradoxe de la guerre de Vaillancourt, de ses volontaires comme de ces survivants interrogés par Tremblay. Si le soldat possède cinquante ans de souvenirs, serait-ce que la guerre permet à l'homme d'emmagasiner plus de vie ? En effet, la relation entre la vie et la mort s'avère très ambiguë.

Les champs de bataille sont à la fois des lieux de mort et de vie pour l'auteur québécois. Ils évoquent certes l'enfer, avec tous ces corps meurtris, mais ils incarnent aussi, malgré le danger et l'odeur de la mort qui rôde sans cesse, la vie. La guerre est un véritable lieu de paradoxes : à l'action est liée la chance, la haine côtoie l'amour et l'amitié, et la mort joue avec la vie : « les pauvres Allemands disaient tragiquement 'C'est la guerre !... ' C'était peut-être simplement la vie. » (CE, p. 139) Ce passage surprend et sème le doute sur la nature de la guerre. Il nous rappelle étrangement le slogan controversé des *Forces armées canadiennes*, « Si la vie vous intéresse ». Un peu plus loin, le narrateur affirme que « [...] l'amitié issue de ce terrain de vérité de la guerre [...] avait été une belle grande chose » (CE, p. 192). De belles choses peuvent donc naître de la guerre. Elle devient pour ces frères d'armes non seulement un lieu de destruction et de violence, mais aussi de construction et de création ; des amitiés se créent, des identités se forment. La guerre vit de ce paradoxe constant, elle se construit autour de lui. Lorsque le soldat se sent défaillir, se sent mourir, il se sent aussi vivre plus que jamais, étant pris entre ces deux sensations extrêmes : « [...] mais il n'avait pas connu cette vie en lui. Il la sentait maintenant dans toute sa plénitude parce qu'elle coulait hors de lui peu à peu. » (CE, p. 76) C'est à ce moment que la vie se révèle au soldat comme

<sup>88</sup> TREMBLAY, Y. *Volontaires : Des Québécois en guerre (1939-1945)*, op. cit., p. 104.

lorsqu'une personne réalise vraiment ce qu'elle a à l'instant même où elle le perd. Les militaires s'exposent donc constamment à ces deux réalités. Ils vivent à la fois l'horreur de la mort et la beauté de la vie : « [...] personne, certes, n'avait eu plus de misère qu'eux. Mais qui, aussi, pouvait se vanter d'avoir joui comme eux de la vie ? » (CE, p. 117) De plus, pour ces jeunes qui partent au front, leurs années de jeunesse se vivent et s'adaptent à ce nouveau monde qu'est la guerre « [...] au point de les identifier avec la Vie. » (CE, p. 192) Pour ces soldats dans la vingtaine, ça devient ça la vie, cette « société artificielle » (CE, p. 192) que représente l'Armée. La jeunesse ne pouvait pas attendre un autre modèle. Finalement, la guerre est synonyme de désordre et de paradoxe. Elle se veut parfois belle, cruelle, pleine de vie ou saturée d'une odeur morbide. Un monde de confusions aussi, car tous les soldats la perçoivent différemment, s'y préparent, agissent de façon distincte. Se confrontent alors, au sein d'un même corps, des milliers de consciences, des milliers de visions. Cependant, est-ce qu'un soldat peut réellement comprendre la guerre et embrasser sans difficulté toutes ses contradictions ?

### ***C. LE PARADOXE DU SOLDAT : ÊTRE ANTINOMIQUE***

La guerre, qui ne semble pas être contenue dans une seule définition, limitée à une seule caractéristique, mais qui se meut dans une confusion constante, échappe à l'entendement de l'homme. La guerre échappe à celui qui la fait. Elle le dépasse. Le soldat est au cœur du « spectacle » (terme récurrent dans le roman), assistant à quelque chose de plus grand que lui. Il semble être pris dans un mouvement général, un engrenage dans lequel il constitue un élément indifférencié, dépersonnalisé. Même le sergent le plus courageux, aimé, admiré et à première vue intouchable est finalement remplaçable après sa mort ; une mort, somme toute, pas aussi glorieuse que nous aurions pu le croire. Ainsi, le défunt sergent Lanthier plonge dans le même anonymat que tous les autres. Jean-Jules Richard était parvenu aux mêmes conclusions dans son roman. Le soldat n'est pas le maître de ses pensées, de ses actions. Ce qui sauve le soldat de ce monde s'avère souvent la solidarité, le moral des troupes. Les hommes sont à la fois seuls et unis. D'autres hommes vivent le même sort qu'eux ; ils sont donc « [...] unis par la solidarité des compagnons de misère et de devoir » (CE, p. 71). Le groupe du

roman qui représente de façon exemplaire cette solidarité est le quatuor constitué de Lanthier, Dubuc, Lanoue et Hurtubise. Des hommes unissent leur destin et vivent ensemble les plus folles aventures. Par contre, malgré une solidarité résistante et forte sur le terrain, le narrateur avoue que souvent l'amitié ne survit pas à la guerre :

On risquait sa vie ensemble ; ou consécutivement en attendant son tour, ce qui revenait au même ; on la risquait parfois pour l'un l'autre [...]

On se revoyait parfois après la guerre, dans ce monde qui est petit, mais rarement, dans ce monde qui est divers. C'était pourquoi d'anciens soldats, qui avaient vu beaucoup partir et beaucoup mourir, beaucoup disparaître, deviendraient des hommes très détachés [...] La guerre, songeait Richard, est de toute évidence le plus mauvais terrain qu'on puisse choisir pour y semer des attachements. (CE, pp. 192-193)

Ainsi, malgré ces amitiés sur le terrain, ces moments plus « humains », plus joyeux, pour lesquels les soldats éprouveront une certaine nostalgie à leur retour du front, l'institution de l'Armée ne représente pour eux qu'une société artificielle où, avec le temps, le moral s'effrite. Certains combattants deviennent désillusionnés, aigris, dégoûtés par l'Armée, par l'autorité, par le mensonge, par la solidarité entre les hommes souvent brisée par un quelconque arriviste ou un assoiffé de pouvoir. Des consciences se coupent alors du corps militaire, perdent confiance. Le monologue du soldat Vachon, pourvu d'un humour grotesque et efficace, constitue un bel exemple de cette solidarité brisée qui, prétendument, caractérise l'Armée :

Vois-tu, mon p'tit gars...y disent qu'une armée, c'est comme un grand corps...un organisme complet. – Eh bien, c'est pas parce que t'as une tête, des yeux, des oreilles, un nez et une margoulette, un cœur, des jambes, des bras, un dos et un ventre, que tu pourrais te dispenser d'avoir un trou du cul, pas vrai ? (CE, p. 177)

Par ailleurs, personne ne naît ou ne grandit soldat, car ce ne sont pas les mêmes attributs et qualités qui sont recherchés à la guerre et dans la société moderne<sup>89</sup> (les passions et les pulsions de mort doivent être refoulées dans la société). Ces attributs, comme l'affirmait le personnage de Noiraud

<sup>89</sup> Toujours dans le même ouvrage de Yves Tremblay, un volontaire de la Seconde Guerre mondiale affirme qu'il a été entraîné « [...] à oublier tout ce qui a été appris de bon et à faire le contraire » (*Volontaires : Des Québécois en guerre (1939-1945)*, op. cit., p. 109)

dans *Neuf jours de haine*, ne peuvent s'apprendre qu'au front. Les exercices et l'entraînement ne préparent en rien le citoyen : «surveillez-les bien, disait Lanthier. Ça mes p'tits, c'est ce qu'on appelle des soldats [...] ça s'apprend sur le champ de bataille en risquant sa peau chaque jour pendant des mois. Pas ailleurs et pas autrement. » (CE, p. 121) Néanmoins, malgré le fait qu'aucun homme ne naisse soldat ou « [...] [ne soit] fait plus que les autres pour cette chose du diable qu'on appelle la guerre » (CE, p. 33), malgré le fait qu'elle demeurera justement toujours cette entité un peu floue, indéfinie, inintelligible, il n'en demeure pas moins que certains hommes parviennent étrangement à s'y retrouver. Certains hommes, tels que Lanoue et Lanthier, se révèlent à la guerre ; ils y trouvent leur essence propre.

En effet, Richard Lanoue, orphelin et antisocial, se sent dans son élément au front. Il est parti à la guerre, car il n'avait rien à perdre ou, au contraire, il avait tout à gagner : « il était venu à la guerre pour y mourir, ou pour en sortir comme un nouveau-né. » (CE, p. 59) Comme nous l'avons spécifié plus tôt, la ligne qui sépare la vie et la mort s'avère très mince dans l'œuvre de Vaillancourt. Richard Lanoue se découvre donc au front alors que la guerre permet au sergent Lanthier de renouer avec sa première identité. Ancien boxeur de renommée internationale, Lanthier avait perdu amis et dignité après une rude défaite ; il était devenu par la suite un visiteur trop familier des tavernes de son village. Il avait cru que l'Armée lui ferait du bien, lui redonnerait sa confiance et sa force. Il ne s'était pas trompé : « la vie militaire eut rapidement raison de sa neurasthénie. Il ne se reconnût bientôt plus, sentit entre son passé et sa vie nouvelle un gouffre aussi large que l'Atlantique. Il ressuscita. » (CE, p. 112) Malheureusement, ces jours de résurrection furent abrégés par une balle encore fumante d'un jeune soldat allemand maladroit. De plus, si des hommes se découvrent à la guerre, cela ne signifie pas qu'ils deviennent des monstres sanguinaires et violents. Lanoue a bien hâte que la guerre se termine et la déteste quand même pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle représente. Toutefois, les hommes prennent goût à l'action même s'ils pleurent la mort de leurs frères et rêvent de rentrer au pays. Ils apprennent à vivre d'une façon différente. Ils étaient partis à la guerre pour l'aventure, pour la fraternité, pour le sens du devoir et pour le danger :

Le major avait même déclaré, à un groupe de ses hommes qui rouspétait avec trop d'insistance : « si on vous donnait votre congé aujourd'hui, vous ne seriez pas retournés chez vous quinze jours que vous brailleriez pour revenir au front ». Il voyait juste. On gardait une nostalgie poignante de la vie dangereuse, grandeur d'homme. (CE, p. 70)

Cependant, si les hommes dans le roman de Vaillancourt (tous des soldats québécois) se sont portés volontaires pour partir à la guerre, était-ce seulement par goût de l'aventure ou par patriotisme ? En effet, aucun patriotisme (du moins, aucun patriotisme à toute épreuve) n'anime les soldats selon l'auteur. Ce fait parvient même à les inquiéter, étant donné la puissance de l'armée allemande qui puise ses forces dans un patriotisme inébranlable, voire dans un fanatisme troublant. Nous ne pouvons ici omettre le passage du roman où une discussion entre un sergent canadien-français et un major allemand ayant capitulé a lieu, suscitant maintes questions au sein des deux groupes armés :

- Des volontaires canadiens ! ... ironisa le major.
- Qui font leur devoir et savent mourir quand il le faut, major. Mais qui ne sont pas des fanatiques comme vous autres. Le major parut se calmer subitement et devint réfléchi.
- Comment, demanda-t-il, peut-on se battre et se faire tuer sans un fanatisme quelconque ? Nous, nous nous battons pour Adolf Hitler parce qu'il est le chef de l'Allemagne, nous sommes des patriotes ; mais vous, vous n'aimez même pas l'Angleterre pour laquelle vous vous battez. Quant à votre premier ministre Mackenzie King, il est le seul chef d'un pays en guerre qui ne soit pas venu visiter ses troupes au front. Nous ne sommes pas encore arrivés à comprendre, nous, ce que vous faisiez dans cette guerre qui ne vous concerne pas ! Oh, vos simples soldats, sans doute, c'est pour l'aventure...c'est du moins ce qu'ils nous disent toujours quand nous les faisons prisonniers [...] Nous, au moins, dit-il d'une voix altérée, nous sommes des idéalistes ; vous autres : des mercenaires !
- Des mercenaires ! éclata le capitaine Dumont. Ce doit être pour ça que j'ai quitté, il y a trois ans, mon pays où j'étais heureux, ma famille et mes études universitaires [...] Vous ne parvenez pas à comprendre, dites-vous qu'on puisse se battre sans y avoir d'intérêts personnels, c'est peut-être que les idéalistes ne sont pas du côté que vous croyez! " (CE, pp. 148-150)

Ce passage nous rappelle l'ironie des soldats allemands dans l'œuvre *Neuf jours de haine* lorsqu'ils questionnent les militaires canadiens : « Que venez-vous faire ici ? Nous vous reprochons rien. » (NJH, p. 130)

Bref, le soldat est un être aussi complexe que la guerre en elle-même, parfois même aussi contradictoire. Un mélange de faiblesses et de forces l'habite. Dans *Les Canadiens errants*, nous côtoyons à la fois des soldats qui n'aspirent qu'à redevenir des civils, des guerriers qui se plaisent dans l'action et dans l'aventure, des hommes simplement chanceux et protégés par le hasard, des soldats qui contestent sans cesse l'autorité et qui trouvent leur aventure de plus en plus absurde, d'autres fiers et droits, mais qui « pleur[ent] le soir, quand [ils sont] seuls, comme font les rois » (CE, p.28). Il y a aussi ceux « [...] qui arriv[ent] à paraître braves à force d'être plus orgueilleux qu'un général de division, puis [qui prient] secrètement la Sainte Vierge quand les choses [vont] trop mal. » (CE, p. 18) Finalement, il ne faut pas oublier ceux qui haïssent d'une haine féroce et quasi animale, dans un monde de violence et de folie. En effet, comme dans le roman de Jean-Jules Richard, dès les premières pages, un climat de haine s'installe dans le Régiment du Saint-Laurent.

#### **D. UNE GUERRE DANS LA HAINE ET DANS LA FOLIE**

Manuel prenait conscience que, la guerre, c'est faire l'impossible pour que des morceaux de fer entrent dans la chair vivante.

- *L'ESPOIR*, ANDRÉ MALRAUX

La guerre transforme l'homme en un corps anonyme que l'ennemi doit atteindre par ses projectiles. La guerre est un lieu où tous les extrêmes sont permis pour parvenir à blesser l'ennemi, à le vaincre. Cette phrase de Malraux résume bien le côté brutal de la guerre. De plus, elle exprime en même temps son destin tragique et absurde. Cette phrase est d'ailleurs très frappante et efficace par son assonance ; les termes « guerre », « fer », « chair » résonnent en nous et sèment l'incompréhension. Elle définit aussi la guerre comme la rencontre entre le fer et la chair. Selon Carl von Clausewitz, la guerre ne peut qu'aboutir aux extrêmes. Il y a deux groupes, deux adversaires qui participent à une surenchère mutuelle pour arriver à défaire son ennemi, à l'abattre. Deux facteurs entrent alors en jeu : l'ampleur des moyens dont l'organisation militaire

dispose et la puissance de sa volonté<sup>90</sup>. Ce deuxième facteur pousse l'homme à des passions primaires et l'hostilité s'installe en lui. Ainsi, tel que nous l'avons vu dans l'œuvre de Jean-Jules Richard, la violence et la haine jouent un rôle important dans le roman de Vaillancourt. Il s'agit ici aussi d'un récit de haine, de mort, où les soldats font un usage illimité de la violence. Au front, les hommes sont entraînés pour tout démolir. Ils deviennent des corps anonymes, ou plutôt une machine à tuer. Leur arme fait dorénavant partie d'eux ; un membre de fer qui vient se coller à leur corps. Elle devient leur meilleure amie et éveille en eux un désir de mort : « les soldats caressaient leurs armes. Ils rêvaient du moment où ils pourraient enfin s'en servir pour tuer. » (CE, p. 22) Les soldats aspirent à tuer l'ennemi, un ennemi haineux, démoniaque, pervers et sournois.

En effet, Jean Vaillancourt réussit à partager une part de cette monstrueuse haine envers les soldats allemands, envers l'ennemi. Un climat de haine s'installe par les anecdotes que le narrateur expose sur les habitudes des militaires allemands :

Il y avait trop longtemps qu'il haïssait l'ennemi. Il y avait trop longtemps qu'il avait des raisons de le haïr. Ayant vu trop de ses œuvres, trop de saloperies perfides ; des soldats canadiens fusillés en Normandie après s'être constitués prisonniers, des brancardiers abattus délibérément dans l'exercice de leurs fonctions, des Beauvais morts sans nécessité. (CE, p. 105)

La haine que les militaires éprouvent à l'égard des Allemands s'amplifie par l'absence même de l'ennemi. Dans les premiers chapitres du roman, les soldats font face à un ennemi invisible : « l'ennemi, cette présence presque toujours invisible et mystérieuse dans la guerre moderne. » (CE, p. 98) L'attente devient de plus en plus longue et laisse la haine agir. En effet, l'affrontement est toujours retardé et ils ne parviennent qu'à percevoir uniquement leurs traces, toutes plus horribles : des villages incendiés, des enfants tués, des prisonniers fusillés, des pièges explosifs camouflés sous des cadavres pour tuer le premier soldat ou brancardier qui les retourne. Les Allemands sont dépeints comme des meurtriers sans scrupules, surtout les SS :

---

<sup>90</sup>CLAUSEWITZ, C., *op. cit.*, p. 24

Il savait qu'il avait à faire [sic] avec des SS. Cela voulait dire beaucoup de choses. Il n'y avait pas de quartier à attendre d'eux. Ils ne respectaient rien, n'avaient aucun scrupule à fusiller leurs prisonniers. C'étaient des chacals qui revenaient sur un champ de bataille pour achever les blessés. [...] La veille, ils avaient abattu, au milieu de la route, un brancardier penché sur un mourant. Lanoue ne pouvait envisager d'être pris par eux. Il s'était toujours dit qu'il se donnerait plutôt la mort. (CE, pp. 74-75)

Par contre, les soldats québécois peuvent également manquer de respect envers des prisonniers ennemis ; mais il ne s'agit bien souvent que d'un écart temporaire qui est vite corrigé. Alors que deux soldats ont volé tout ce qu'un Allemand agonisant possédait, bijoux et autres objets de valeur, Lanoue les intercepte et les pousse à redonner ce qu'ils ont pris au mourant en affirmant : « Vous pensez pas qu'y pâtit assez pour qu'on lui fiche la paix ? » (CE, p. 152)

Dans le roman de Vaillancourt, il semblerait que l'homme ne réussit jamais à se transformer complètement, à s'adapter à tous ces extrêmes ; la haine qu'il ressent parvient même souvent à le dégoûter, à lui faire peur. Lorsque le sergent Lanthier est aux prises avec un soldat allemand arrogant qui a capitulé, il est incapable de lui faire mal, malgré la haine qui l'envahit. Au contraire, il tente de repousser ce sentiment : « ce sentiment le mordit au cœur [...] il eut horreur de tout ce qui se passa chez lui depuis une minute – depuis des semaines – depuis plus longtemps peut-être. » (CE, p. 105) Cette violence extrême provoque parfois, chez certains personnages, même chez les plus courageux, des hallucinations, une folie passagère, comme s'ils ne pouvaient plus la supporter. Ils finissent par s'essouffler dans ces « journées où il n'y [a] plus de limites à rien » (CE, p. 156).

Outre la haine, nous retrouvons de la démence et de la folie sur les champs de bataille. Le cerveau cesse de fonctionner correctement, aveuglé, détruit par tant de violence, d'atrocité et d'absurdité. Dans cet autre monde, l'homme qui y habite trop longtemps devient une proie facile ; la folie s'empare de son esprit. Le cerveau devient « détraqué » (CE, p.135) et la pensée se noie « [...] dans [un] flot de sang en ébullition qui menac[e] de faire éclater la tête à chaque pas » (CE, p.135). Ainsi, le narrateur expose l'œuvre de la folie guerrière :



La démence s'emparait tout à coup d'un homme et déclenchait à ses oreilles des carillons énormes, des sirènes délirantes, des échos à faire crouler une montagne. Devant les yeux surgissaient les visions d'un monde surnaturel. Chacun toucha le fond de lui-même, et, au-delà de lui-même, entrevit des gouffres inconnus de la vie. (CE, pp. 135-136)

À l'occasion de cette bataille près de la forêt de Reichswald, plongés au cœur du barrage ennemi, les militaires du Régiment du Saint-Laurent sont victimes d'hallucinations, d'un délire passager (CE, pp. 136-140). Alors que le sergent Lanthier se croit transformé en lion, fouetté par vingt dompteurs allemands, Hurtubise aperçoit son âme se détacher de son corps et, ébloui par la beauté divine, il fond en larmes. Quant à Dubuc, il se voit au milieu d'une forêt d'arbres géants dont les branches s'enfuient à travers les nuages. Lanoue, croyant que l'heure de sa mort est venue, se sent disparaître dans l'herbe fraîche. Il se confond avec le sol et son corps se déshumanise au sein de ces herbes vertes. Pourtant, aucun d'entre eux n'est encore mort...

Heureusement, ce qui vient détendre l'atmosphère, atténuer ce climat de haine et de démence, est le sens de l'humour des soldats. Afin de ne pas se laisser envahir par la folie de la guerre, les militaires se taquent, se racontent des histoires grossières, se lancent des colles. Rire de la mort est aussi, enfin peut-être, le meilleur moyen pour l'affronter : « Comment, tu marches encore, mon Richard ? Y me semble que t'aurais fait un beau mort ! » (CE, p. 29) Le personnage qui révèle le plus cette importance du rire, toujours une blague au bec, se nomme Xavier Gagnon, brancardier de la division C. Il s'agit de l'un des personnages les plus attachants du récit. Orgueilleux à ses heures (exemple : il est l'unique homme du bataillon qui n'a pas appris un seul mot d'anglais, même après cinq années vécues en Angleterre), il est aussi têtu que généreux, puéril que lucide. Ses réflexions, souvent affirmées dans un langage cru et grossier, ne peuvent qu'arracher un sourire à son auditoire, aux soldats comme au lecteur : « Ouin, réfléchit Xavier. C'est vrai qu'y a pas de différence entre la guerre et la marde. » (CE, p. 92) Par contre, Xavier est toujours au cœur de l'action et il n'a jamais laissé un blessé souffrir sur le champ de bataille ; il accepte aussi volontiers les portions de rhum que lui offrent les soldats afin de s'assurer de leur secours s'ils sont blessés sur le terrain. La dernière fois que le lecteur entrevoit le

brancardier, c'est lorsqu'il saute sur une mine, à bord d'un *jeep*. Cette dernière apparition dans le récit de Xavier est à l'image du personnage, empreinte d'humour, de générosité et d'humanité :

Lorsque le médecin s'approcha pour se rendre compte de son état, Xavier lui parla d'abord des blessés de la plaine qu'il fallait secourir d'urgence ; puis ayant obtenu la promesse qu'on ne perdrait pas une minute, Xavier parut ne plus avoir un seul souci au monde. Le médecin l'examina. Il avait une jambe fort enflée et de multiples contusions ; mais rien de grave. Il prétendit cependant qu'il souffrait beaucoup, afin de mériter l'injection de morphine dont il rêvait depuis des mois comme couronnement à sa carrière militaire. (CE, p. 164)

Il existe également un contrepoids à la violence, à la mort et à la haine. Par contre, ce contrepoids s'avère moins intelligible et ne relève pas de l'être humain, de sa volonté ou de son courage. Si le soldat doit se mouvoir au sein de batailles violentes, barbares et sanglantes, il est parfois aidé par une puissance qui le dépasse. En effet, l'auteur attribue une place de choix au destin.

#### ***E. UNE MAIN PUISSANTE ET MYSTÉRIEUSE***

Si Richard Lanoue est fort et vaillant, il semble que le personnage soit aussi protégé par « La Main » (CE, p. 194) : « Mais ce soir, des choses nouvelles se passaient en lui. Un étrange paysage [...] apparaissait au fond de lui-même, comme dessiné par une puissante main. Richard croyait sentir la main de la Destinée traçant sur lui des signes. » (CE, p. 194) En effet, « un sens mystérieux » est fourni « aux hommes de guerre » (CE, p. 195). Comme les personnages de Jean-Jules Richard, les soldats de Vaillancourt sentent leur mort venir ; ils savent au fond d'eux-mêmes s'ils survivront à la journée, de la même façon qu'à ce moment précis, gardant seul la tranchée, une force en Richard Lanoue lui confirme qu'il ne mourra pas à la guerre. Bien sûr, Richard estime cela fort injuste lorsqu'il pense à ses compagnons, « mais c'était la Main qui le voulait ainsi et il n'y pouvait rien » (CE, p. 195).

Ainsi, même les militaires les plus maladroits peuvent être sauvés par « la Main ». Le courage dont font preuve les militaires n'est donc pas un gage de survie ; il ne détient pas le dernier mot. Le destin vient détruire l'équilibre, la

logique de la guerre. Plusieurs se questionnent : « était-il croyable que des soldats d'élite, observant toutes les règles prescrites de la prudence, fussent souvent blessés, parfois tués, et que le cancre de Vachon fût protégé par une indéfectible chance ? » (CE, p.187) Le caporal Vachon mine en effet le moral des troupes en tant que mauvais militaire, paresseux, qui ne creuse jamais assez creux sa tranchée, mais qui pourtant semble « favorisé par la chance et un amical destin » (CE, p.171). De telles anecdotes s'avèrent très intéressantes, car la critique de l'héroïsme traditionnel et épique dans le roman de Vaillancourt commence par celles-ci. La guerre, comme nous l'avons précisé plus tôt, évoque un univers fort mystérieux, se situant au-delà de l'entendement humain. Des « choses » étranges, indéfinissables se produisent à la guerre, dans ce monde qui diffère du nôtre. La bravoure des soldats, leur détermination ou leur volonté, leur « héroïsme » ou leurs médailles, s'avèrent souvent inutiles et ne promettent en rien leur survie ou leur gloire. En effet, ils ne peuvent rien contre les décisions de « la Main ».

De plus, comme dans le roman *Neuf jours de haine*, l'instinct s'ajoute à l'aide fournie par la fortune. Si Noiraud incarnait l'instinct dans le roman de 1948, Richard Lanoue est son équivalent dans le roman de Vaillancourt. Pour lui, « il ne suffisait pas d'entendre venir les obus, mais il fallait encore les sentir venir ; il avait certainement pour cela un sixième sens professionnel. » (CE, p. 87) À maintes reprises, sa vie est épargnée grâce à son instinct : « il fit trois ou quatre bonds terribles pour échapper au coup direct dont son instinct l'avait averti » (CE, p. 138), « il n'avait pas d'idée précise encore, mais son instinct l'avertissait qu'il fallait finir au plus tôt les tranchées. » (CE, p. 186) Ainsi, le héros doit développer son instinct, mais il ne semble pas agir seul, étant aussi favorisé par le destin.

#### **F. LES CANADIENS ERRANTS ET SA REDÉFINITION DE L'HÉROÏSME**

Dans son roman, Jean Vaillancourt procède à une critique de l'héroïsme de la littérature dite épique. En questionnant la possibilité d'un héroïsme naissant de la guerre, il présente une nouvelle définition qui nous apparaît de loin plus réaliste, plus humaine, dans ce sens qu'elle semble plus réalisable pour l'homme. Dans son étude littéraire, Robert Viau nous parle des soldats de

Vaillancourt, de ces « compagnons de combat qui ne sont pas des héros, mais simplement des hommes<sup>91</sup> ». Alors que dans la littérature épique, le héros semble quasi divin, déployant des forces qui sont au-delà de la nature humaine, le héros du roman de Vaillancourt connaît et reconnaît ses limites. Comme sa présentation de la guerre et du soldat, laquelle suppose des paradoxes *a priori* non conciliables, son héroïsme comporte aussi des paradoxes. Nous verrons lesquels ; mais avant, nous nous pencherons sur la critique qui est faite de l'autorité dont les représentants, comme dans *Neuf jours de haine*, se caractérisent par une basse quête de pouvoir. Cela gâche l'héroïsme au front ou, du moins, donne l'illusion de l'existence d'un « faux héroïsme ».

« La guerre moderne est avare de gloire » (CE, p. 9) : le roman s'ouvre sur cette citation du Colonel C.P. Stacey de l'Armée canadienne. Elle énonce, avant même que l'action ne commence, qui sera l'ennemi des guerriers. L'État-major de l'Armée se sert des soldats pour étancher sa soif de pouvoir et de gloire. Il les utilise. Il corrompt la notion d'héroïsme. L'autorité devient aussi, dans le roman de Jean-Jules Richard comme dans celui de Vaillancourt, contestable et fort critiquée. Le brancardier Xavier Gagnon et le caporal Vachon ne se gênent pas pour exprimer leur mépris de la hiérarchie militaire. Cette critique passe essentiellement par la dénonciation de la vanité futile des décorations militaires (médailles). Pour plusieurs, elles incarnent ce « faux héroïsme » et ne sont pas représentatives de ce qui se produit au front. Xavier, homme simple et sans malice, ne blâme pas l'organisation militaire, sa façon de déprécier les combattants et de les transformer en un élément indifférencié :

« Encore hier, dit Xavier sorti de son puits, j'avais une discussion avec le major. J'y ait dit : - Qu'est-ce que vous avez tant à craindre pour vot' peau, major ? On meurt rien qu'une fois [...] » J'ai dit : « Vous avez beau avoir des couronnes su' les épaules, major, vous êtes pas différent de nous autres. » (CE, p. 88)

Pour ce soldat qui tient à ses convictions, les hommes sont tous égaux. Les médailles ne veulent rien dire. De son côté, le caporal Vachon se veut encore plus cynique que Xavier. Le chapitre XIII (CE, pp. 165-177) est l'un des

---

<sup>91</sup>VIAU, R., *op. cit.*, p. 49

chapitres les plus intéressants du récit. Le caporal Vachon enseigne, de façon ironique, ce qu'est l'institution militaire à un jeune conscrit récemment arrivé. Il l'entretient sur l'existence de « faux-héros », sur les médailles jamais remises à ceux qui les méritent et sur le long et ridicule processus d'acquisition de ces décorations militaires, issu davantage du hasard que d'un acte héroïque. Alors que le jeune et nouveau conscrit est impressionné par les médailles et rêve d'en avoir une (« Qu'est-ce qu'est arrivé [sic] ? demanda le conscrit, que la mention de la Croix Victoria avait fait tressaillir » (CE, p. 168)), Vachon lui retire toutes ses illusions sans mâcher ses mots. Nous citons ici quelques bribes de leur discussion :

(1) – Si tu t'es enrôlé pour gagner des médailles, dit sèchement Vachon, c'est pas icitte qu'y fallait venir, mon gars. T'aurais dû t'arranger pour rester su' le staff du camp de Salesquartiers et te faire prisonnier major... (CE, p.166)

(2) Le jeune conscrit releva tout à coup la tête. Il demanda à Vachon, sur un ton confidentiel : – Qu'est-ce qu'y faut faire pour mériter...*une vraie décoration* ?

Il attendait, la bouche entr'ouverte par l'attente. [...] Vachon secoua les épaules pour replacer son havresac, prenant son temps. Puis il parut s'être décidé tout à coup à parler.

– D'abord, commença-t-il, si t'es un simple soldat ou lancecapote comme moé et que tu le restes jusqu'à la fin de la guerre [...] t'as à peu près autant de chances de gagner une médaille de bravoure que d'obtenir ta discharge. Tu peux te faire tuer dix fois de suite : t'auras jamais de médaille à moins d'avoir sauvé ton régiment et tué cent Allemands devant un brigadier comme témoin. Mais c'est tellement rare qu'on voye un brigadier au front, que t'as à peu près autant de chances d'en voir un d'ici la fin de la guerre que t'en as de sauver ton régiment. Tu me suis ?

– .....

– Si t'as des témoins moins pésants qu'un brigadier, t'as un p'tit moyen de compenser au désavantage de la situation, en te faisant arracher un bras ou une jambe pendant que tu sauves ton régiment. Et si tes témoins étaient même pas des officiers, ta dernière chance est de te faire tuer en sauvant ton régiment ; dans ce cas-là, y vont envoyer la médaille à ton plus proche parent. Moé, ça serait ma femme ; toé, ça serait probablement ta mère qui brailerait toutes les larmes de son corps. O-K ? (CE, pp. 166-167)

Cependant, ce ne sont pas tous les soldats du Régiment du Saint-Laurent qui se prêtent à de tels discours empreints de désillusions et d'un réalisme tranchant. Richard Lanoue a foi en ses officiers et ne contredit pas

leur autorité. Il estime, comme plusieurs autres, le sergent Lanthier, surnommé « le Chef », grâce à sa force physique et à sa force de caractère. Lui et Dubuc ont souvent entrepris « des extravagances héroïques » (CE, p. 72). Le sergent est, proche en cela de Richard Lanoue, le personnage qui incarne le plus le héros brave et valeureux, par sa volonté et par son courage. Il a toujours été de fer au front et il « s'[est] conduit maintes fois en héros » (CE, p. 115). La mort semble lointaine et impossible pour un homme de son rang. Plusieurs soldats le qualifient d' « irremplaçable » et le contemplant avec admiration :

Le départ d'un homme comme Lanthier aurait laissé un grand vide. Il avait les défauts ordinaires des hommes de sa sorte, ne se souciait pas toujours de mettre le droit de son côté et il arrivait qu'il irritât par une intolérance arbitraire ; mais il réparait par sa générosité et les hommes l'aimaient. Il avait un cœur aussi large que sa poitrine. Il avait la qualité maîtresse du bon soldat : l'amour et l'orgueil de son régiment. Aussi était-il devenu l'incarnation de toutes les vertus viriles et militaires qu'on rêvait de posséder soi-même. On le regardait comme on se regardait dans ces miroirs déformants qui magnifient. (CE, p. 110)

Cette présentation du personnage s'avère très intéressante, car il ne s'agit pas d'un héros surhumain. Lanthier possède des faiblesses, des « défauts ordinaires » et peut parfois contrarier, irriter ses soldats. L'héroïsme selon Vaillancourt est donc constitué de paradoxes, de qualités contraires et diverses. Il s'agit aussi d'un héroïsme subjectif, qui passe essentiellement par le regard des autres<sup>92</sup>. Lanthier n'est peut-être pas un héros en soi ; il le devient par le regard d'autrui posé sur lui. Cette définition s'éloigne des héros de guerre épique, voire ceux de l'*Illiad*e d'Homère. L'héroïsme des *Canadiens errants* rejoint davantage notre perception de la nature humaine. L'héroïsme se veut plus discret et n'est pas une promesse de réussite, de médaille ou de

---

<sup>92</sup> En fait, ne pourrions-nous pas affirmer que tout héroïsme dépend du regard de l'Autre ? L'identité de l'homme est tributaire du regard de l'Autre ; ses gestes sont ainsi toujours jugés par l'Autre. Charles Taylor établit aussi des liens entre les notions d'identité et de reconnaissance. En effet, l'identité humaine s'élabore dans le dialogue avec l'Autre et dépend ainsi de son regard et de sa reconnaissance : « [l']identité est partiellement formée par la reconnaissance ou par son absence, ou encore par la mauvaise perception qu'ont les autres » (cf. TAYLOR, Charles. *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Flammarion, Aubier, 1994, p. 41). La notion de l'héroïsme se prête bien à cette pensée. N'est héros que celui qui a été vu et reconnu en tant qu'héros. En effet, un combattant mourant seul sur un champ de bataille, de façon anonyme, ne peut être considéré comme un héros. Son geste de bravoure doit être vu, témoigné, jugé par ses pairs et ensuite reconnu. Un homme ne peut se sentir brave que s'il est perçu ainsi par les yeux des autres ; « je suis ce pour quoi les autres me tiennent » (Cf. KUNDERA, Milan. *L'immortalité*, Gallimard, Collection Folio, Paris, 1997, p. 193). Ainsi, les yeux de la population québécoise ont reconnu les qualités d'un héros dans les gestes et dans la fuite des insoumis et des déserteurs, non pas dans les actes des combattants.

survie. Alors que tous croyaient Lanthier éternel ou du moins, irremplaçable, voilà que sa vie cède sous deux balles tirées par un soldat allemand jeune et inexpérimenté. Ses compatriotes sont surpris par cette mort sans héroïsme, comme si finalement le hasard avait préséance sur la valeur en ce qui concerne le destin d'un guerrier. De plus, vers la fin du récit, Richard Lanoue croit pouvoir succéder au sergent dans ses fonctions : « Il se retint encore une minute, avant de repartir et sut qu'il était capable – il n'y avait jamais pensé – de prendre la place de Lanthier à la tête du peloton quatre. » (CE, p. 188) Les héros de Vaillancourt ne sont donc pas uniques et immortels, mais substituables et interchangeable.

Ainsi, les soldats sont déçus par l'organisation militaire, de tous ces mensonges entourant le mythe de l'héroïsme, le mythe du martyr qui meurt en sauvant le peloton. En fait, ce n'est pas tant qu'ils aspirent à devenir des héros, mais à obtenir une certaine reconnaissance pour leurs efforts, pour les risques qu'ils acceptent de prendre. Cependant, c'est la guerre en soi qui s'approprie ces qualités ; avare de gloire, elle ne laisse que des miettes aux soldats. Le brancardier Xavier Gagnon veut se convaincre qu'il n'a pas fait tout ça en vain. Il va jusqu'à en tirer une fausse fierté, devinant le futur discours que lui assèneront les Québécois restés au pays :

– Mais qu'on y retourne, chez nous, par exemple !... Que le Régiment du Saint-Laurent parade dans les rues avec la fanfare en tête !... Les p'tits vieux dans leu' chaises berçantes qui passent leu' temps à me dire [...] : « Quand t'auras fait le tour de not' jardin, toé mon jeune!... » [...] J'vas d'y dire aux vieux maudits :

« As-tu fait la guerre de '39 toé ? As-tu vu les vieux pays, vieux câlice ? As-tu été en Angleterre, en Écosse, as-tu vu le blitz de Londres, toé ? As-tu vu la Normandie, la Belgique, as-tu vu Paris ? As-tu paradé dans les rues de Dieppe en te faisant crié « bravo ! » par dix mille personnes ? [...] Dans tous les cas, j'vas d'y dire, aux vieux câlices ! Moé, Richard, j'suis rien qu'un p'tit colon du Lac St-Jean, O.K. J'ai pas d'instruction. J'suis pas joli. J'ai jamais couché avec une femme autrement qu'en payant pour. J'suis pas né dans une famille de ceux qui font pipi dans la soie et qui viennent en Europe pour vouère les monuments, moé. J'ai pas eu grand'chance dans la vie, moé. Mais si je meurs avant mon temps, au moins, j'aurai vu quelque chose, dans ma maudite vie ! C'est pour ça qu'on est venu jusqu'icitte nous autres. (CE, pp. 90-91)

Malheureusement, la perception des événements de Xavier est très proche de la réalité. En effet, en raison de la crise de la conscription et de la désinformation présente au Québec, la population québécoise ne sera pas fière de ses soldats. Au contraire, elle repoussera et ignorera leur expérience. Ils étaient mal perçus à leur départ, ils le seront d'autant plus à leur retour ; et, des militaires comme Xavier devront se battre pour obtenir un minimum de reconnaissance. Le héros s'abîme à son retour du front. La notion d'héroïsme échappe donc aux militaires québécois de la Seconde Guerre mondiale.

### **G. UN PÉNIBLE RETOUR AU PAYS**

La guerre et la victoire n'assurent pas une reconnaissance des soldats dans le monde de l'après-guerre. Si nous avons l'impression qu'il s'agissait de héros au front, cette impression s'efface dès le retour au pays. Comme si l'homme n'avait été tout compte fait que brisé à la guerre. Le soldat du roman de Vaillancourt ne s'en sort jamais indemne. Il est soit mort, soit blessé et le retour du combattant se fait dans la douleur et dans l'exclusion. En effet, le soldat revenu au Québec se confronte à une pénible solitude. Il erre, pareil à l'un « de ces étranges météorites, détachés un jour de leur planète, égaré dans les ténèbres d'un espace incommensurable et condamnés à errer dans ce néant » (CE, p. 232). La solitude devient donc le thème premier de la dernière et troisième partie du roman de Vaillancourt. Richard Lanoue, blessé, opéré trois fois à la jambe, après avoir passé six ans outre-mer, revient au pays. Tout ce qu'il lui reste est sa solitude : « son véritable et unique mal était sa solitude. » (CE, p. 232) La population est indifférente à son vécu, à son histoire, à sa souffrance. Elle ne l'accueille pas en héros ; au contraire, elle lui jette des regards inquisiteurs et remplis de dédain. Elle ne le laisse pas s'exprimer, elle préfère fermer les yeux, oublier tout ce qui lui rappelle le passé, la crise politique et sociale que le Québec a vécu au sein du Canada pendant la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, en ce qui concerne la représentation de la Seconde Guerre mondiale au Québec, nous réalisons maintenant que l'échec de la transmission des connaissances s'est produit dès le début, dès le retour des guerriers, puisque les Québécois ont forcé leurs soldats au silence, puisqu'ils ont été insensibles à leurs expériences et à leur trauma. Dans le récit, Richard Lanoue est perçu comme un homme qui transpire la mort et le



sang ; non comme un héros qui a empêché la propagation d'un dangereux nazisme. Un passage du texte de Vaillancourt exprime bien ce regard porté sur Lanoue :

Richard secoua la tête comme un homme qui a pris trop d'alcool. Il jeta les yeux autour de lui et s'aperçut qu'il bloquait prosaïquement la circulation, sur le trottoir nord de la rue Sainte-Catherine. Les civils s'écartaient et le contournaient comme un drôle d'îlot sur ce drôle de fleuve, par égard sans doute pour cette canne qui ne ressemblait pas à un joujou d'élégance, ces décorations qui disaient moins l'honneur et la gloire que la sueur et le sang. [...] Puis une horreur soudaine d'attirer son attention sur lui, sur sa misère de boiteux et son odeur de revenant [...] C'était un « choc en retour » de la guerre qu'il aurait dû prévoir. Il avait cru qu'on pouvait revenir avec une âme intacte de la guerre : il se sentait tout à coup à l'agonie. [nous soulignons] (CE, pp. 228-230)

Dans le roman de l'ancien combattant, cette perception, cette réception des militaires québécois, se fait sentir avant même le retour du front, comme si les soldats avaient quitté leur pays déjà dans un climat d'indifférence. Un passage du roman expose cette dualité qui sévissait dans le Québec. La Province encourageait la récupération de la Chrétienté mise en péril sous le régime nazi<sup>93</sup>, mais refusait de reconnaître ou de féliciter ses soldats qui y participaient :

On est tous des tramps, Xavier. Qu'est-ce qu'on ferait icitte si on n'était pas des tramps, hein ? Les civils du Canada, qui sont loin d'être comme ceux d'icitte, avaient peur de nous autres quand ils nous voyaient arriver dans une ville ; c'qui ne les empêchait pas d'écrire dans leurs journaux qu'on allait se battre pour sauver la Chrétienté. Y'en a qui voulaient pas nous voère, malgré leur chrétienté en péril. Y se sauvaient dans leurs églises. Eh ben, qu'on les aime ou qu'on les aime pas, paraît qu'y en faut, des tramps comme nous autres, Xavier...Des « Canadiens errants » comme dit la chanson de chez nous. (CE, p. 90)

<sup>93</sup> À cet effet, Geneviève Auger et Raymonde Lamothe affirment au sein de leur ouvrage *De la poêle à frire à la ligne de feu : la vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre 1939-1945* que les autorités et la propagande jouaient beaucoup sur le caractère religieux de la guerre pour rendre les Canadiens français plus sensibles et pour vaincre leur indifférence. Les propos tenus par la propagande suggéraient que les Nazis mettaient en péril la civilisation chrétienne et menaçaient la famille. Cf. AUGER, G. & LAMOTHE, R. *De la poêle à frire à la ligne de feu : la vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre 1939-1945*, Éditions Boréal-Express, Montréal, 1981, 232 pages.

Les soldats sont donc davantage perçus comme des perdus, des vagabonds, des hommes sans appartenance ou logis fixe, qui traînaient avec des armes à la main. Ils ne sont pas des héros. Ils sont seuls et destinés à le rester. Dans l'ouvrage de Yves Tremblay, les anciens combattants affirment s'être sentis « comme des *bums*, des bandits<sup>94</sup> » au sein d'une société qui ne partageait pas le même enthousiasme militaire qu'eux. De plus, ils perçoivent une certaine « forme d'aliénation dans la façon dont la société, qui est aussi leur société, les considère<sup>95</sup> ».

Après la guerre, le militaire doit revenir dans un pays qui le condamne à la solitude. Après s'être fait applaudir par de nombreux villages européens, s'être fait accueillir dans des familles, s'être fait promettre de revenir les visiter, la réhabilitation est difficile. Dans le civil, il n'y a plus de groupe, plus de corps, plus de mouvement général, plus de solidarité entre frères d'armes. Seule la solitude les ronge. En mars 1946, Lanoue arrive d'un autre monde. Il est gêné d'aborder les gens, comme lors de cet épisode où il est complètement intimidé par deux jeunes étudiantes. Lui qui était si fort sur le terrain, si courageux, voilà que l'idée d'approcher les jeunes filles le trouble : « Si j'étais pas un revenant. Si j'avais pas peur de leur faire peur. » (CE, p. 225) Il a perdu l'habitude de parler avec d'autres, aux femmes surtout, de communiquer, de faire autre chose que la guerre. Le soldat doit se réadapter à son ancien monde, se re-civiliser. Il est désorienté, « effrayé comme une âme qui revient des limbes » (CE, p. 227). Malheureusement, il ne reçoit aucune aide qui lui facilite la tâche. Quand finalement l'une des deux jeunes filles lui fait signe de la main du tramway, il est incapable de lui répondre spontanément. Instinctivement, il commence un salut militaire qu'il tente de changer ensuite.

Le chapitre où Lanoue doit se confronter à l'« Interviewer » en Chef qui distribue les emplois aux « revenants » est celui où le lecteur ressent le plus de sympathie, voire de pitié pour l'ancien guerrier. Nous avons alors l'impression que l'« Interviewer » tente de détruire ce qui reste de fierté, d'héroïsme chez les soldats après un retour aussi froid et difficile. Il se moque de Lanoue et de ses aspirations. Lanoue aimerait entrer au département de littérature à l'Université.

<sup>94</sup> TREMBLAY, Y. *Volontaires : Des Québécois en guerre (1939-1945)*, op. cit., p. 94

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 12

L'Interviewer lui refuse sa demande qui semble simple. Il devient même arrogant et insolent : « Sais-tu c'que j'ferais moé, si j'étais toé ? J'irais faire le tour des tavernes de la ville et j'me trouverais une bonne job de waiter. Un bon salaire, la bière fournie..., et avec les tips, tu peux te faire quasiment un soixante piastres par sem... » (CE, p. 244) Voilà ce qui attend Lanoue à son retour, pourtant, « on leur avait promis mer et monde pendant cinq années de guerre, à tous ces pauvres bâtards qui revenaient par petits groupes, avec des allures et des faces qui ressemblaient presque plus à celles du monde civil. » (CE, p. 239) Finalement, il n'y a pas que la société qui se soit moqué d'eux, la guerre, l'Armée aussi. Le Noiraud de *Neuf jours de haine* avait raison : il n'y a que la guerre qui est victorieuse, pas ses soldats. Les promesses ont été brisées et, ce faisant, elles ont cassé les hommes auxquels elles avaient été faites. Le lecteur ne reconnaît plus le personnage devant l'Interviewer. Même Lanoue ne se reconnaît plus : « il appelait en vain, du fond de son âme, le brave soldat qu'il avait été et le brave soldat ne répondait pas à l'appel [...] il ajouta, tremblant presque : Y m'semble que je l'ai mérité ? » (CE, pp. 236-237) Quel est donc cet homme qui tremble plus devant un civil effronté et impertinent que devant une mitrailleuse allemande ?

Alors que Noiraud, emprisonné, est pris à vivre avec sa haine encore deux ans après la guerre, Lanoue déambule seul dans les rues sans avoir le droit de s'inscrire à la Faculté des Lettres. Il finit donc, à la fin du récit, dans les bras d'une prostituée nommée Minoune, à dépenser ses derniers quinze dollars. Il tente d'oublier, par tranche de cinq dollars, la guerre, l'après-guerre, lui-même et la vie.

#### **H. CONCLUSION AUTOUR DE JEAN VAILLANCOURT**

Nous avons vu dans ce roman que la guerre est un monde de paradoxes, de confusions, distinct du nôtre et difficile à définir. La mise en représentation de la guerre par le roman pose alors le problème des limites du littéraire et de la capacité du langage à représenter la guerre : pouvons-nous décrire la guerre ? Pouvons-nous, par un livre, réussir à la représenter ? Est-ce que notre langage peut la rendre intelligible à ceux qui ne l'ont pas vécue ? Selon Charles J. Forbes, ancien combattant canadien de la Seconde Guerre mondiale, un mot ne

sera jamais assez fort, ne pourra jamais faire une référence directe à ce qui se produit dans l'autre monde : « s'il y avait des mots pour décrire ce que j'ai vu et ce que j'ai ressenti en suivant la trajectoire de ces énormes bombes de cinq cent livres et plus, il n'y aurait plus de guerre.<sup>96</sup> » Voilà pourquoi elle demeure aussi chez Vaillancourt une chose floue, indéfinie, qui peut paraître paradoxale lorsqu'elle est transposée dans notre langage. En effet, la guerre demeure d'une certaine façon de l'ordre de l'indicible, de l'irreprésentable.

Si nous abordons la question du langage, c'est parce que l'utilisation de la langue de Jean Vaillancourt a été remise en question par les critiques littéraires à la suite de la parution de son roman. Les critiques littéraires ne se sont concentrés que sur ce point et ont négligé cependant tout le propos élaboré par Vaillancourt : la poétique réaliste de son roman, la dimension psychologique des personnages, sa redéfinition de l'héroïsme, sa perception du comportement de la population québécoise lors du retour des guerriers. Les critiques se sont offusqués surtout du niveau de langue utilisé dans le roman. Jean-Charles Tanguy affirme dans la revue « L'Action nationale » :

Écrit dans une langue qui veut imiter le « canayen », le français parlé par la populace, l'auteur s'ingénie à déformer les mots, à leur donner une orthographe horrible au point que l'on se demande s'il n'y a pas exagération v.g. « à voère », pour « à voir ». En plus de déformer les mots, le soi-disant « canayen » truffe son langage de jurons, ils abondent dans le texte. Ce n'est pas tant le point de vue moral que le point de vue esthétique qui est en souffrance. [...] nous ne perdons pas grand-chose à ne pas le lire<sup>97</sup>.

De telles critiques nous renseignent sur l'époque et sur le contexte social québécois dans les années 1950, décennie durant laquelle est paru le roman. Au début du vingtième siècle, le Québec souffre alors d'une véritable insécurité linguistique<sup>98</sup>. Les critiques, tels que le Monseigneur Camille Roy, s'inquiètent de l'état de la langue et de sa réception tant dans le reste du Canada (qui considérait la langue provenant du Québec comme un patois) qu'outre-mer. Les

<sup>96</sup> FORBES, Charles J. *Fantassin pour mon pays, la gloire et ...des prunes*, Septentrion, Sillery, 1994, p. 144

<sup>97</sup> TANGUAY, Jean-Charles. « Critique littéraire : *Les Canadiens errants* » dans la revue *L'Action nationale*, vol. 44, no 6, février 1955, p. 533

<sup>98</sup> Nous faisons ici référence à l'ouvrage de Chantal Bouchard, professeur au Département de Langue et Littérature françaises de l'Université McGill à Montréal : *La langue et le nombril*, Fides, Québec, 1998, 303 pages.

critiques littéraires veulent donc lutter contre le phénomène d'anglicisation et promouvoir une littérature aussi riche que celle en France. Ils ont une peur immense de l'hybridation. La crise linguistique s'aggrave et s'intensifie dans les années 1950-1960 avec la polémique autour du joul. Le joul est alors perçu comme un langage pauvre, vulgaire, immoral et trop près de la langue anglaise. Tels sont les motifs de ces critiques virulentes à propos du roman de Vaillancourt ; ainsi, Paul-Émile Racicot s'indigne-t-il contre « les blasphèmes [qui] ponctuent le dialogue des militaires<sup>99</sup> ». Malheureusement, des critiques comme celles-ci ont sans doute eu raison du roman de l'ancien soldat, méconnu encore aujourd'hui. Par contre, d'autres critiques, tel André Maillet, le félicitent et reconnaissent l'audace et la qualité de l'écrivain qui « a élevé un monument qui restera toujours debout, adviennent les cataclysmes, adviennent que pourra, dans la mémoire de ceux qui auront lu *Les Canadiens errants*<sup>100</sup> ».

---

<sup>99</sup>RACICOT, P.-E., *op. cit.*, p. 215

<sup>100</sup>MAILLET, A., *op. cit.*, p. 353

## **CONCLUSION**

## LA SECONDE GUERRE MONDIALE DANS LA MÉMOIRE QUÉBÉCOISE : UNE MÉMOIRE EMPÊCHÉE

*La guerre* : Ce qui fut gloire pour les uns, fut humiliation pour les autres. À la célébration d'un côté correspond de l'autre l'exécration. C'est ainsi que sont emmagasinés dans les archives de la mémoire collective des blessures symboliques appelant la guérison. Plus précisément, ce qui dans l'expérience historique, fait figure de paradoxe, à savoir *trop* de mémoire ici, *pas assez* de mémoire là, se laisse réinterpréter sous les catégories de la résistance, de la compulsion de répétition, et finalement se trouve soumis à l'épreuve du difficile travail de remémoration<sup>101</sup>.

Dans son ouvrage *La mémoire, l'Histoire, l'oubli*, publié en 2000, le philosophe Paul Ricœur se questionne sur la représentation du passé, évoquant des événements glorieux, des souffrances ou des humiliations sociales. Il étudie le rapport entre l'histoire – la véracité des événements, la réalité – et la mémoire. Il réfléchit sur la représentation de la réalité dans l'imaginaire collectif. En fait, Paul Ricœur se fixe comme but d'éclaircir ces deux concepts inter reliés pour parvenir à une mémoire éclairée par l'historiographie et à une histoire capable de réanimer une mémoire déclinante. La principale différence entre ces deux notions est clairement expliquée par Tzvetan Todorov, dont le philosophe s'inspire grandement : « le travail de sélection et de combinaison – *exercé par la mémoire collective* – est nécessairement orienté par la recherche, non pas de la vérité, mais du bien<sup>102</sup>. » Ainsi, lorsqu'une société vit une période trouble, une page douloureuse de son histoire, pour accéder à ce stade du *bien*, l'oubli s'avère souvent la première solution recherchée. La représentation du passé s'expose donc incessamment aux menaces de l'oubli. Au Québec, tel que nous l'avons étudié dans ce présent travail, nous retrouvons cet exemple de mémoire déclinante, lacunaire, lorsque nous abordons la représentation de la Seconde Guerre mondiale. Nous ne rendons pas justice à la réalité et aux anciens combattants et faisons face à ce *pas assez de mémoire*<sup>103</sup> introduit par Ricœur.

Nous pouvons donc inscrire la problématique de Paul Ricœur dans un contexte concret : la place accordée à la Seconde Guerre mondiale dans la mémoire collective québécoise. Nous définirons ainsi ce qu'est la mémoire collective et ce qu'elle devrait être (soit une mémoire apaisée). Nous

<sup>101</sup> RICOEUR, P., *op. cit.*, p. 96

<sup>102</sup> TODOROV, Tzvetan. *Les Abus de la mémoire*, Arléa, Paris, 1995, p. 150

<sup>103</sup> RICOEUR, P., *op. cit.*, p. 96

expliquerons pourquoi, selon nous, la représentation de la Seconde Guerre mondiale au Québec constitue un exemple des plus pertinents du concept ricœurrien de mémoire empêchée, de refoulement ; une mémoire collective qui réécrit son passé et biffe certains événements pour construire une identité qui lui convient, qui lui ressemble davantage. Nous verrons ainsi les conséquences sur la formation de l'identité d'une mémoire collective qui a oublié sans reconnaître ou pardonner des événements historiques importants ; en l'occurrence, les conséquences d'une mémoire blessée, faute d'avoir été bien soignée et guérie. Finalement, nous proposerons une solution : le « travail de remémoration ».

Dans les chapitres précédents, nous avons compris que le traitement réservé au souvenir de ce conflit mondial au Québec reposait essentiellement sur les tensions linguistiques. Il a aussi été noté que le regard de l'Autre – ici, des Canadiens anglais – jouait un rôle très important dans la représentation du passé. En effet, l'identité et la mémoire collectives demeurent tributaires de l'Autre<sup>104</sup>, de son regard. Ainsi, si un malaise perdure au Québec par rapport à ces événements, si les Québécois abordent la guerre avec autant de pudeur, cela peut être dû au mépris de la presse et de la littérature anglophones envers l'effort de guerre des Québécois. Rappelons-nous les propos de Gilbert Drolet et d'André Laurendeau à cet effet<sup>105</sup>. Parallèlement, dans leur ouvrage *De la poêle à frire à la ligne de feu : la vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre 1939-1945*, les auteures Geneviève Auger et Raymonde Lamothe rappellent, concernant les campagnes de dénigrement et de harcèlement, que « les grands journaux anglophones, tels le *Star* et le *Herald*, publi[aient] des lettres de lecteurs haineuses à l'égard des Canadiens français et rapport[aient] les querelles ethniques de façon audacieuse<sup>106</sup> ». Ce mépris ne fait pas qu'écarte le Québec du rôle qu'il a joué au sein du Canada durant la Seconde Guerre mondiale, mais il a pour effet de favoriser l'oubli, le refoulement : « le Québec a tôt fait d'oublier les morts, les disparus, les amputés de guerre (...) et il omet de dire que des désertions se sont faites partout au Canada<sup>107</sup>. » En

<sup>104</sup> LACOURSIÈRE, Jacques & MATHIEU, Jacques. *Les mémoires québécoises*, Les Presses de l'Université de Laval, Ste-Foy, 1999, p. 2

<sup>105</sup> Cf. page 14 de ce travail.

<sup>106</sup> AUGER, G. & LAMOTHE, R., *op. cit.*, p. 24

<sup>107</sup> LACOURSIÈRE, J. & MATHIEU, J., *op. cit.*, p. 331



effet, comme ce fut le cas lors de la Première Guerre mondiale, le mythe du nombre gênant de déserteurs canadiens-français semble être un leurre<sup>108</sup>. Ainsi, confronté à l'Autre, soit le Canada anglais, le Québec a adopté le regard de l'Autre. Il s'est défini par rapport à lui et il lui a, comme au moment d'un divorce où les biens sont partagés, laissé la victoire, la gloire et la version officielle de l'histoire canadienne de la Seconde Guerre mondiale. De plus, tel que mentionné précédemment, peut-être pour se déculpabiliser et pour se défaire de son humiliation, le Québec a accepté un déplacement de la figure du héros et une vietnamisation de la Seconde Guerre mondiale (voir l'aperçu des œuvres de la littérature québécoise entre les années 1940 et 1980). Sa production culturelle se concentre presque uniquement sur l'histoire des familles restées au Québec et sur les insoumis.

Finalement, à la suite de cette recherche, nous nous questionnons sur le droit d'une société d'oublier des facettes entières de son histoire et sur les conséquences d'une mémoire collective lacunaire et fragmentaire telle qu'elle a lieu au Québec. En effet, quelles sont les conséquences de cette perte non assumée qui mène à une mémoire blessée ?

#### **A. LA MÉMOIRE COLLECTIVE ET SES DÉFINITIONS**

Selon Paul Ricœur, l'oubli est inséparable de la notion de mémoire, voire indispensable et nécessaire. La mémoire, individuelle et collective, est sélective : « elle ne peut ni ne veut tout retenir et emmagasiner. »<sup>109</sup> Elle doit sélectionner, par choix et par obligation. Elle procède à un ménage au sein de ses souvenirs. Certaines images du passé sont catégorisées dans un passé entièrement révolu et d'autres sont réactivées, utilisées au présent. Les événements et les connaissances historiques qui sont assumés, perpétués, intégrés au sein de la mémoire collective sont souvent ceux qui fondent la fierté d'un peuple, qui fondent et sauvegardent son identité. La Seconde Guerre mondiale apparaît comme une période de rupture, de menace pour la sécurité

<sup>108</sup> Dans son ouvrage intitulé *Déserteurs et Insoumis*, Patrick Bouvier relate que si les vagues d'insoumission sont plus nombreuses au Québec, il n'y a pas beaucoup plus de déserteurs canadiens-français qu'anglophones. De plus, malgré les crises et les exemptions, l'effort de guerre des Québécois est loin d'être méprisable, représentant près de 25% des conscrits lors de la Première Guerre mondiale. BOUVIER, P., *op. cit.*, p. 75

<sup>109</sup> LACOURSIÈRE, J. & MATHIEU, J., *op. cit.*, p. 21

et pour l'identité québécoises, pour sa fierté et pour sa langue. Nous pouvons donc comprendre pourquoi cet épisode est relégué à l'inconscient. Par contre, pour que l'oubli ne compromette pas l'équilibre psychologique d'une société et ne l'empêche pas de parvenir à une mémoire apaisée (en paix avec elle-même et avec son passé), il doit être accompagné d'une reconnaissance du passé. Dans l'exemple choisi, le Québec n'a pas reconnu les faits et gestes des combattants et son malaise apparent par rapport à cette période. Il ne s'agit donc pas d'une période révolue puisqu'elle n'a jamais été assumée ; la mémoire collective québécoise est dans ce cas infidèle à son passé. Voilà pourquoi notre production culturelle touchant la Seconde Guerre mondiale est si pauvre. En effet, la guerre ne représente souvent qu'une toile de fond dans les romans qui l'abordent. Elle est rarement le sujet principal. Ces œuvres nous entretiennent plutôt sur les bouleversements de la guerre sur la société québécoise et sur ses familles.

La mémoire collective est aussi issue du croisement entre la transmission orale et la transmission écrite. La transmission orale constitue le premier stade, la première étape pour la construction d'une mémoire collective. Il s'agit d'une mémoire « déclarative »<sup>110</sup>, car elle se raconte ici et maintenant par l'intermédiaire d'un témoin. Cette communication du savoir direct provenant du témoignage assure la survie immédiate du fait. Quelqu'un se positionne devant vous et vous raconte son expérience. Ensuite, cette mémoire dite « déclarative » est écrite, archivée ; nous arrivons à la formation de lieux de mémoire tels que les bibliothèques, les archives, les musées, etc. À la suite de la survie immédiate du savoir, une survie qui découle de l'oral, nous assistons avec la transmission écrite à une construction savante de la mémoire. Les scientifiques et les intellectuels qui participent à cette écriture se fixent également comme but d'orienter la mémoire collective. La littérature aussi est importante dans l'élaboration et dans la compréhension d'une mémoire collective, d'une identité sociale, car elle agit comme mode de transmission du savoir et de la mémoire. Par contre, en ce qui concerne l'enseignement des connaissances historiques et la représentation de la Seconde Guerre mondiale au Québec, nous avons réalisé que l'échec de la transmission du savoir s'est effectué dès la première étape, puisque nous avons forcé nos soldats au

---

<sup>110</sup> RICOEUR, P., *op. cit.*, p. 647

silence, puisque nous ne les avons pas écoutés à leur retour, puisque nous avons adopté l'indifférence comme position. Le Québec n'a donc pas permis à cette première mémoire déclarative d'exister. La transmission écrite, historique ou artistique, n'a fait qu'hériter de cette erreur, de cette suppression du savoir. Le philosophe Paul Ricœur nomme ce phénomène la « mémoire empêchée<sup>111</sup> ».

À cet effet, nous avons déjà cité, en abordant la dernière partie du récit, le retour douloureux de Richard Lanoue dans *Les Canadiens errants* (voir page 79). Nous avons aussi recensé trois autres exemples littéraires qui présentent une situation semblable. Le premier extrait (1) provient d'un recueil de nouvelles à caractère absurde intitulé *Traité de balistique*, écrit par un duo d'auteurs qui compose sous le pseudonyme d'Alexandre Bourbaki. Le second et le dernier sont tirés des *Fridolinades* de Gratien Gélinas (« Le retour du conscrit » de 1946). Ces extraits montrent l'indifférence de la population devant les soldats survivants qui reviennent au pays et la solitude à laquelle ils sont confrontés. Dans le premier, aucune question n'est posée au soldat qui revient à la maison. De plus, son arrivée semble susciter plus de mécontentement que de joie. En effet, personne ne se réjouit de le revoir en vie malgré son expérience au front :

(1) Mon oncle Robert, fantassin du Régiment des *Fusiliers du Mont-Royal*, revint d'Europe vers la fin de l'été 1943. [...] Aucun membre de la famille n'attendait mon oncle à la gare Bonaventure et il remonta le boulevard Saint-Laurent tout seul, à pied sous la pluie battante, jusque dans la Petite Italie. [...] Oncle Robert arriva chez lui à la tombée de la nuit [...] il se retrouva bientôt entouré de ses sœurs et d'une multitude de neveux intimidés. Personne ne l'invitait à entrer et il commençait à se demander s'il se trouvait bien dans la bonne maison. En fait, ma tante Carmen réfléchissait à la question de l'espace vital :

- On va le mettre où, celui-là ? La maison est déjà pleine !

Tante Dina suggéra de le caser dans le réduit sous l'escalier, mais tante Carmen rétorqua qu'ensuite on ne saurait plus où mettre l'aspirateur. Tante Enola proposa d'utiliser l'espace entre le mur et la fournaise, dans la cave, là où l'on rangeait habituellement les vieux cartons, mais après quelques essais, l'interstice se révéla

<sup>111</sup> RICOEUR, P., *op. cit.*, p. 83

trop exigü pour y insérer confortablement un oncle de taille moyenne<sup>112</sup>. [nous soulignons]

(2) L'affaire de la bataille rendu là-bas, j'aime autant pas en parler. D'abord tout le monde t'achale pour avoir des détails... puis ensuite, personne a l'air de te croire trop, trop. Parce que c'est jamais comme ça qu'ils ont vu la guerre dans les vues. D'autant plus qu'un gars a toujours l'air de se vanter, en remettant ça sur le tapis... surtout quand il a pas plus l'air d'un héros que j'en ai l'air<sup>113</sup>.

(3) Et puis soyez tranquille : je reviendrai pas, à tout bout de champ, vous renoter que j'ai risqué ma peau pour sauver la patrie, etc. etc. Je sais que les soldats après la guerre, c'est des emmerdants<sup>114</sup>.

Bien que le dramaturge Gratien Gélinas n'ait pas participé à cet événement mondial, il souligne ici une réalité connue par les survivants : la peur de ne pas être cru est fréquemment vécue par les combattants revenant au pays. Le soldat Bernard (nom fictif) se confie à l'historien Yves Tremblay : « Écoute mon vieux, si je te conte les choses qu'on a vues l'autre bord, tu vas dire qu'on est des cinglés, qu'on est des fous, des menteurs. Alors, vu qu'on ne veut pas passer pour des menteurs, on n'en parle pas. Et d'ailleurs, ceux qui en parlent, je pense qu'ils n'ont pas vu grand-chose »<sup>115</sup>. Ainsi, le silence semble être le seul langage possible à la suite d'une telle expérience.

### **B. LA MÉMOIRE EMPÊCHÉE ET LA REPRÉSENTATION DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE AU QUÉBEC**

Sur plusieurs points, la mémoire collective fonctionne comme la mémoire individuelle. Toutes deux possèdent des mécanismes semblables. Par exemple, l'individu ne veut pas se rappeler un moment malheureux, honteux ou douloureux. Nous assistons ainsi à une fuite dans l'oubli, à un refoulement qui se localise dans l'inconscient. L'individu ne voudra pas y songer ou y faire face. La mémoire empêchée de Paul Ricœur, sur le plan collectif, a aussi ses empêchements issus de souffrances, d'humiliation ou de culpabilité. Il s'agit de la mémoire qui se rattache le plus à la psychanalyse

<sup>112</sup> BOURBAKI, Alexandre (collectif composé par Nicolas Dickner et Bernard Wright-Lafamme). *Traité de balistique*, Éditions Alto, Québec, 2006, pp. 36-37

<sup>113</sup> GÉLINAS, G., *op. cit.*, p. 248.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 264

<sup>115</sup> Tremblay, Y. *Volontaires : Des Québécois en guerre (1939-1945)*, *op. cit.*, p. 105

freudienne. Ce qui a été appris, éprouvé, su ou vécu par une société n'est soudainement plus disponible. La psychanalyse y voit une idée de résistance à la remémoration. Nous pouvons aussi parler de blessures collectives, de traumatismes collectifs<sup>116</sup>. Ces blessures sont souvent reliées au contexte de la guerre. La guerre divise les mémoires nationales : « Ce qui fut gloire pour les uns, fut humiliation pour les autres. À la célébration d'un côté correspond de l'autre l'exécration<sup>117</sup>. » Ainsi, les tensions linguistiques, le mépris de l'effort de guerre, la crise de la conscription en 1942 sont tous des facteurs qui ont conduit à la construction « instinctive » d'une mémoire empêchée au Québec par rapport à la Seconde Guerre mondiale. Il est question d'un oubli visant à protéger la vie psychique contre l'intolérable qui risquerait d'ébranler l'identité, la stabilité, l'équilibre de la société québécoise. Par contre, cette solution n'est que provisoire et arbitraire. La perte n'est jamais complètement assumée. Elle ne permet donc pas une mémoire juste, sereine et fidèle à son passé. Seulement, une fois le diagnostic posé, comment y remédier ?

### C. LE TRAVAIL DE MÉMOIRE<sup>118</sup> VS LE DEVOIR DE LA MÉMOIRE<sup>119</sup>

Toujours selon Paul Ricoeur, « la notion de travail – travail de remémoration, travail de deuil – occupe une position stratégique dans la réflexion sur les défaillances de la mémoire<sup>120</sup> ». Le travail de la mémoire permet à une société de faire son deuil et de se remémorer d'anciennes souffrances avec calme et sérénité, d'une façon non culpabilisante. Cette étape se concentre sur le pardon, voire sur la reconnaissance du passé dans le cas du Québec, et sur l'assomption des pertes de ce passé.

Le travail de remémoration est orienté vers le futur. Il s'agit d'un travail sur la reconstruction du regard. L'historien, qui participe à ce travail, est désireux de fournir de nouvelles lunettes, de réorienter la mémoire collective. Le travail de deuil est aussi dirigé contre les compulsions de répétition. Il est question d'une compulsion à répéter incessamment certains éléments, ce qui est

<sup>116</sup> RICOEUR, P., *op. cit.*, p. 95

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 96

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 36

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 108

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 97

souvent le cas lors de traumatismes. Dans son ouvrage, Paul Ricoeur a recours aux textes de Freud « Remémoration, répétition, perlaboration » et « Au-delà du principe de plaisir ». La guerre devient alors un exemple récurrent chez Ricoeur et chez Freud. Un individu, une société pourrait répéter un événement sans savoir qu'il le répète, le souvenir n'étant plus disponible. Le travail de la mémoire contribue donc à ne plus répéter les mêmes faits et gestes, à diriger les traumas vers l'acceptation, vers le deuil et vers le pardon, lorsque cela l'exige. En fait, nous pouvons parler d'un travail sur les « hantises » du passé d'une société. Le devoir de la mémoire est associé au travail de la mémoire ; ce devoir qui nous rappelle que nous sommes redevables à ceux qui nous ont précédés, ce devoir qui nous dicte que nous ne devons pas oublier. Par contre, cela n'insinue pas qu'il soit nécessaire de se rappeler continûment les blessures et les humiliations passées, mais seulement d'en tenir compte dans le futur pour éviter des situations semblables ou pour en évaluer certaines autres. Parallèlement, si le travail de remémoration a réussi, le souvenir de ces blessures ne sera plus aussi douloureux. Le deuil serait alors possible et la société éviterait de reproduire toujours les mêmes erreurs ou les mêmes bêtises. Dans le cas de la société québécoise, nous pourrions penser qu'elle ne serait plus aussi insécure quant à sa langue et à son identité. Ainsi, il faut que le travail de la mémoire ait été bien fait pour que le devoir de la mémoire puisse avoir lieu, luttant alors contre les résistances qui encouragent la répétition.

Puisque la Seconde Guerre mondiale vue et vécue par les Québécois est si peu enseignée et que nous assistons très souvent à des déformations de la réalité, il serait nécessaire d'encourager un travail de remémoration. Il serait nécessaire qu'il y ait plus d'études francophones sur le sujet, que les historiens déterrent enfin les faits et les ramènent à la surface. Cela permettrait une mémoire éclairée par l'historiographie, une mémoire plus juste et apaisée et qui se réconcilierait enfin avec son passé. Le deuil serait alors réalisable et l'oubli, sain. Il est toutefois à noter qu'un grand progrès a été accompli depuis la tenue du colloque de 1994. En effet, depuis environ quinze ans, des publications

parues chez Athéna Éditions<sup>121</sup> et des numéros du *Bulletin d'histoire politique*<sup>122</sup> prêtent de plus en plus de place à ces événements et au rôle joué par la Province au sein du Canada lors des deux guerres mondiales ; les historiens et chercheurs sont conscients des lacunes passées, les dénoncent et tentent d'y remédier. Nous ne pouvons qu'encourager de telles études puisque tel que le soutient Yves Tremblay, « le travail ne manque pas »<sup>123</sup> dans ce domaine malgré les derniers efforts.

#### D. DERNIERS PROPOS

Nous avons vu que la mémoire était sélective ; ainsi, elle aspire à la formation d'une identité voulue et reçue. Nous avons également affirmé que les connaissances sur la Seconde Guerre mondiale sont défailtantes, mal transmises et mal avalisées au Québec. Nous avons aussi remarqué que le peuple québécois a préféré oublier cette page regrettable de son histoire. En effet, il ne s'agit pas d'un épisode voulu et reçu par les Québécois. Par contre, le refoulement n'est pas sans danger. Pour parvenir à une mémoire apaisée, l'oubli doit être accompagné d'un deuil ou d'une reconnaissance des faits passés. De plus, selon Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière, « la langue et l'enracinement constituent les deux traits principaux de la spécificité québécoise<sup>124</sup> ». Perçue comme un échec au niveau de la langue, une preuve de notre soumission et de la domination de la langue anglaise, nous pouvons comprendre que la Seconde Guerre mondiale ne possède pas une grande place dans la mémoire collective québécoise. Elle paraît plutôt nuire à la construction d'une conscience nationale. Ainsi, dans les romans comme dans les films, la

<sup>121</sup> Nous nous rappelons les deux ouvrages de Yves Tremblay : *Instruire une armée – Les officiers canadiens et la guerre moderne, 1919-1944* et *Volontaires, des Québécois en guerre (1939-1945)*.

<sup>122</sup> Voici divers numéros :

- (1) *La participation des Canadiens français à la Seconde Guerre mondiale : mythes et réalités*, vol. 3, nos 3-4, printemps-été 1995
- (2) « La Deuxième Guerre mondiale et les manuels d'histoire du Québec 1954-1995 », texte signé par Béatrice Richard dans le numéro 1 intitulé *L'histoire sous l'influence*, vol. 6, automne 1997
- (3) *Vichy, la France et le Canada français*, vol. 7, no 3, printemps 1999
- (4) *L'histoire militaire dans tous ses états*, vol. 8, nos 2-3, hiver-printemps 2000
- (5) « Entre l'arbre et l'écorce : 12 ans d'histoire militaire », texte signé par Yves Tremblay dans le numéro 3 intitulé *15 ans d'histoire politique*, vol. 15, printemps 2007

<sup>123</sup> TREMBLAY, Yves. « Entre l'arbre et l'écorce : 12 ans d'histoire militaire », p. 75 dans *15 ans d'histoire politique*, Bulletin d'histoire politique, vol. 15, no 3, printemps 2007

<sup>124</sup> LACOURSIÈRE, J. & MATHIEU, J., *op. cit.*, p. 3

figure du héros s'est déplacée, laissant toute la place et le courage aux insoumis et aux déserteurs. Ceux-ci incarnent bien souvent la fierté, la force et la bravoure. C'est à eux que l'histoire et la culture donnent raison. Les combattants, lorsqu'ils ne sont pas tout simplement ignorés ou oubliés, sont perçus comme des faibles – des lâches qui ne peuvent résister et qui se résignent sans lutter – ou alors comme des hommes violents à l'excès dont les histoires n'intéressent personne. En ce qui concerne les romans historiques présentant de façon plus concrète les événements, voire surtout le combat sur les terres européennes, il n'est pas question d'un déplacement de la figure du héros, mais davantage d'une redéfinition. Dans ces œuvres plutôt oubliées, soit dans *Neuf jours de haine* et dans *Les Canadiens errants*, toutes deux provenant de la plume d'un ancien combattant, le soldat constitue un être extrêmement complexe, alliant souvent des qualités contradictoires. Le soldat est un homme soumis à d'autres lois, à un autre monde dans lequel il reste parfois prisonnier.

Cette approche de la mémoire québécoise par rapport à ces événements nous ont permis de saisir, de concilier les relations entre la réalité et ses représentations imaginaires. Le Québec n'a pas voulu embrasser toutes les facettes de la réalité. Il en a oublié plusieurs et en a transformé d'autres. Le but de notre démarche n'était pas de parvenir à une mémoire surchargée de souvenirs, mais bien à une mémoire qui aurait reconnu une partie oubliée du passé, une mémoire qui ne serait plus partielle et fragmentaire.



## BIBLIOGRAPHIE

APOSTOLIDÈS, Jean-Marie. *Héroïsme et victimisation : une histoire de la sensibilité*. Éditions Exil, Paris, 2003, 385 pages

AUGER, Geneviève et LAMOTHE, Raymonde. *De la poêle à frire à la ligne de feu : la vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre 1939-1945*. Éditions Boréal-Express, Montréal, 1981, 232 pages.

BERNIER, Serge & PARISEAU, Jean. *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes. Tome 1. 1763-1969 : le spectre d'une armée bicéphale*, publié par le Ministère de la défense nationale, Ottawa, Canada, 1987, 468 pages

BOURBAKI, Alexandre. *Traité de balistique*. Éditions Alto, Québec, 2006, 263 pages

BOURQUE, Paul-André. « De l'amour à la haine par le rire », *Livres et Auteurs québécois*, 1973, pp. 345-363

BOUVIER, Patrick. *Déserteurs et insoumis : Les Canadiens français et la justice militaire (1914-1918)*, Athéna Éditions, Montréal, 2003, 149 pages

BROSSEAU, Louis. *Le cinéma d'une guerre oubliée*, VLB éditeur, Montréal, 1998, 205 pages

CARON, Louis. *L'emmitouflé*, Robert Lafond, Paris, 1977, 242 pages

CARRIER, Roch. *La Guerre, yes Sir!* Les Éditions Du Jour Inc., Montréal, 1970, 124 pages

CASTONGUAY, Jacques. *C'était la guerre à Québec 1939-1945*, Art Global, Montréal, 2003, 189 pages

CHAPUT-ROLLAND, Solange. « La critique des livres. Jean-Jules Richard : *Neuf jours de haine* », *Amérique française*, vol. 7, no 4, juin-août 1949, p. 91

CLAUSEWITZ, Carl von. *De la guerre*, Traduction du texte allemand *Vom Kriege* par Nicolas Waquet, Éditions Payot et Rivages, Paris, 2006, 365 pages

DAGNEAU, Georges-Henri. « Les livres canadiens : Richard, Jean-Jules, *Neuf jours de haine* », *Culture*, vol.9, 1948, pp. 212-213

DROLET, Gilbert. *The national identities in Canada's English and French War Novels, 1935-1965*, thèse de doctorat en études anglaises, Montréal, Université de Montréal, 1970, 333 pages

EN COLL. « La participation des Canadiens français à la Seconde Guerre Mondiale : mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4, printemps-été 1995

- « L'histoire sous l'influence », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 6, no 1, automne 1997

- « Vichy, la France et le Canada français », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, no 3, printemps 1999

- « L'histoire militaire dans tous ses états », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 8, nos 2-3, hiver-printemps 2000

- « 15 ans d'histoire politique », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 15, no 3, printemps 2007

EN COLL. *Étude de la construction de la mémoire collective des Québécois au XXe siècle*. Cahiers du CELAT, no 5, 1986, 320 pages

FALARDEAU, Jean-Charles. *L'évolution du héros dans le roman québécois*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1968, 36 pages

FORBES, Charles J. *Fantassin pour mon pays, la gloire et ...des prunes*, Septentrion, Sillery, 1994, 424 pages

GÉLINAS, Gratien. *Les Fidolinades 1945 et 1946*, Éditeur Les Quinze, Montréal, 1980, 265 pages

GRAVEL, Jean-Yves. *Le Québec et la guerre, 1867-1960*. Éditions Boréal-Express, Montréal, 1974, 173 pages.

HOMÈRE. *L'Illiade*. Traduction par Eugène Lasserre, Éditions Garnier Flammarion, Paris, 1965, 446 pages

KERBRAT, Marie-claire. *Leçon littéraire sur l'héroïsme*. Presses universitaires de France, Paris, 2000, 164 pages

MAILLET, Andrée. «La Revue des Livres » dans *Amérique française*, vol. 12, no 5, nov.-déc., 1954, p. 353

MARTEL, Réginald. « Jean-Jules Richard au présent », *Liberté*, vol. 14, no 3, 1972, pp. 40-52

MATHIEU, Jacques et LACOURSIÈRE, Jacques. *Les mémoires québécoises*. Les Presses de l'Université de Laval, Ste-Foy, 1991, 383 pages

RACICOT, Paul-Émile. « Nos romans de 1954 » dans *Relations*, vol. 15, no 176, août 1955, p. 215

RICHARD, Jean-Jules. *Neuf jours de haine*. Bibliothèque Québécoise, Montréal, 1999, 400 pages

RICOEUR, Paul. *La mémoire, l'Histoire, l'oubli*. Les Éditions du Seuil, Paris, 2000, 675 pages

SHERRINGHAM, Marc. *Introduction à la philosophie esthétique*, Éditions Payot et Rivages, Paris, 2003, 324 pages

TANGUAY, Jean.-Charles. « Critique littéraire : *Les Canadiens errants* » dans la revue *L'Action nationale*, vol. 44, no 6, février 1955, pp. 532-533

TAYLOR, Charles. *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Flammarion, Aubier, 1994, 144 pages

TRANQUILLE, Henri. *Des Lettres sur nos lettres*, Bergeron, Montréal, 1984, 147 pages

TREMBLAY, Yves.

*Instruire une armée – Les officiers canadiens et la guerre moderne, 1919-1944*, Athéna Éditions, Montréal, 2007, 380 pages

*Volontaires, des Québécois en guerre (1939-1945)*, Athéna Éditions, Montréal, 2006, 141 pages.

VAILLANCOURT, Jean. *Les Canadiens errants*, Éditions Pierre Tisseyre, Ottawa, 1994, 250 pages

VENNAT, Pierre. *Les héros oublié : L'histoire inédite des militaire canadiens français de la Seconde Guerre mondiale. Tome 1*. Éditions du Méridien, Montréal, 1997, 350 pages.

VIAU, Robert. *Le Mal d'Europe : La littérature québécoise et la Seconde Guerre Mondiale*. Publications MNH, Beauport, 190 pages

**DOCUMENTAIRES :**

CLISH, Stanley. « L'Aube a éclaté » [Enregistrement vidéo], Série *Le Canada en guerre*, Office national du film du Canada (ONF), textes de Jean-Jules Richard et de Jean Le Moyne, Montréal, 1962, 28 minutes

CLISH, Stanley. « Le Rivage de l'enfer » [Enregistrement vidéo], Série *Le Canada en guerre*, Office national du film du Canada (ONF), textes de Jean-Jules Richard et de Jacques Bobet, Montréal, 1962, 28 minutes

CLISH, Stanley. « Tenir » [Enregistrement vidéo], Série *Le Canada en guerre*, Office national du film du Canada (ONF), textes de Jean-Jules Richard et de Jean Le Moyne, Montréal, 1962, 28 minutes

CLISH, Stanley. « Un matin calme » [Enregistrement vidéo], Série *Le Canada en guerre*, Office national du film du Canada (ONF), textes de Jean-Jules Richard et de Jean Le Moyne, Montréal, 1962, 28 minutes

**ENREGISTREMENTS VIDÉO (ORDRE CHRONOLOGIQUE) :**

*Il était une guerre*, [enregistrement vidéo], réalisé par Louis Portugais, 1957, 93 minutes

*Je suis loin de toi mignonne*, [enregistrement vidéo], réalisé par Claude Fournier, 1976, 113 minutes

*Invité*, Roch Carrier [enregistrement vidéo], Université de Toronto, Media Centre, 1976, 41 minutes

*Les Plouffe*, [enregistrement vidéo], réalisé par Gilles Carle, 1981, 3 vidéocassettes de 90 minutes

*Bonheur d'Occasion*, [enregistrement vidéo], réalisé par Claude Fournier, 1983,  
120 minutes

**ADRESSES URL :**

« Pierre Vennat ravive la mémoire des héros oubliés » sur  
[http://archives.cbc.ca/IDCC-0-9-1902-  
12516/guerresconflits/herosguerrecanada/](http://archives.cbc.ca/IDCC-0-9-1902-12516/guerresconflits/herosguerrecanada/) (Page consultée le 13 décembre  
2006)

« Prisonniers de guerre de la Seconde Guerre mondiale » sur [http://www.vac-  
acc.gc.ca/remembers\\_f/sub.cfm?source=history/secondwar/fact\\_sheets/pow](http://www.vac-acc.gc.ca/remembers_f/sub.cfm?source=history/secondwar/fact_sheets/pow),  
(Page consultée le 19 décembre 2006)

« Stratégies d'une mise à distance: la Seconde Guerre mondiale dans les  
textes québécois » par Élisabeth NARDOUT-LAFARGE sur  
<http://www.erudit.org/revue/etudfr/1991/v27/n2/035847ar.pdf>  
(Page consultée le 21 octobre 2006)